LES EDITIONS CLANDESTINES

Présentent :



A FLUX TENDU

Roman inédit libre de droits Actuellement diffusé en huit épisodes sur http://revoltes.free.fr

Ramdane ISSAAD

Du même auteur:

Romans:

Inconnu à l'Adresse Indiquée : L'Harmattan 2006

Rushes: Seuil, mai 2003.

L'Enchaînement : Flammarion, 1995.

Laisse-moi le temps : Denoël, 1994, (Sélection Prix Interallié).

Pégase : Denoël, 1992.

Le vertige des abbesses : Denoël, 1990.

Essais:

La dictature d'Hippocrate, Denoël, 1993.

" Si Dieu existe; il est manifestement débordé..." SDF anonyme.

Tout a commencé avec une banale histoire de dent, une canine supérieure très exactement, brisée net en mordant l'oreiller. Non pas qu'en ce temps-là je fusse de la jaquette, mais la petite chérie de mon coeur venait de m'annoncer une atroce migraine qui l'avait terrassée, comme par hasard, sitôt que mes lèvres impatientes avaient fait mine de vouloir s'abreuver aux siennes. Une comédie sur mesure pour me rendre timbré. Je débarquais sous pression de trois semaines éprouvantes d'enregistrements en Irlande, je venais tout juste de poser les guitares, c'était avant tout pour étouffer un beuglement de rage virile que j'avais croqué dans la plume. Le mercenaire que j'étais, nous ramenait pourtant un joli pécule à flamber en festivités, et j'avais été fidèle parmi les fidèles, ça je pouvais le jurer.

Dolly avait quinze ans de moins que moi, son rire aigu me l'a rappelé alors que je me suis précipité affolé devant la glace pour évaluer les dégâts. Une béance clocharde défigurait sans appel mon rictus aux zygomatiques dépités. "Vas pas nous jouer ta Catherine Ringer, t'as plus l'âge!" a ironisé la cruelle

sans s'apercevoir de la catastrophe que cela aller représenter pour la production qui m'engageait et subséquemment pour ma carrière miteuse. Au grand dam de mon banquier, je ne travaillais pas pour les Rita Mitsouko, mes exploiteurs épisodiques étaient en général des flibustiers féroces dotés d'une calculette à la place des méninges. Avec eux tout était calibré au centime près. Nous allions démarrer le tournage du clip d'une pisseuse aphone que j'accompagnais depuis des lustres en tant que requin de studio, tout le monde s'extasiait sur mon chouette sourire de tombeur, et voila qu'en un quart de seconde, j'avais pris vingt ans de trop.

Le reflet était implacable : gras du nombril, en peignoir et pantoufles et surtout sans mon fétiche protecteur, un bandana de scène que je ne quittais que la nuit, j'avais l'air de ce que j'étais en train de devenir, un has been, une vieille basket qu'on jette. La tignasse frisée que je cultivais depuis vingt ans et le gros anneau d'or que j'arborais, envers et contre tous, toujours à l'oreille gauche, n'y changeaient rien : révélatrice d'un vitiligo incurable ma tonsure frontale avait progressé à la vitesse d'un cheval au galop, j'avais déjà la coupe Einstein, à présent quand j'ouvrirais la bouche, manqueraient plus que le nez rouge et la fanfare qui va avec.

Dolly hilare en a profité pour m'annoncer sans ambages qu'elle était amoureuse. Pas de moi, bien sûr, d'un comédien de son âsge, un sosie de Gérard Philippe qui la faisait à nouveau se sentir femme, at'elle minaudé en guise d'excuse, pensant pratiquer, je suppose, l'euphémisme le plus tendre. Je l'ai longuement regardée dans le miroir se dandiner en déshabillé de soie grège derrière moi. La baffe sonore que ma main soudain autonome lui a balancé en pleine poire nous a brutalement décroché de la réalité. Il y a eu des cris, une bousculade confuse. En reprenant mes esprits, j'ai constaté avec horreur qu'un coquard violine s'étalait à toute allure sur la joue de ma victime écroulée sur le sofa. J'ai hésité une seconde de trop. La perfide en a profité pour confisquer illico le téléphone dans l'intention manifeste d'ameuter les autorités. Ce n'était plus la mineure paumée que j'avais rencontrée sept ans plus tôt. De castings en auditions elle avait appris à mener sa barque d'apprentie starlette. Je venais de lui faire perdre un boulot important, une photo de coiffure au tarif élite, elle m'a déclaré froidement qu'elle allait porter plainte pour tentative de viol. Tandis qu'elle décrochait le combiné, je me suis vu embarqué entre deux nervis, tabassé au poste et écroué par une juge vicieuse à binocles comme il en pullule depuis la dictature du politiquement correct, j'ai aussitôt baissé les pouces. A genoux, je l'ai suppliée. Je lui ai rappelé en chevrotant que ne l'avais jamais frappée auparavant, que j'avais toujours été gentil avec elle. C'était vrai. On croquait tous mes cachetons en virées à Deauville et je l'avais couverte de cadeaux au point d'avoir six loyers de retard. Au bout de dix minutes de salamalecs, elle a fini par accepter que je lui colle une escalope de dinde sur l'oeil, j'en ai profité pour lui jurer une dernière fois en mêlant nos larmes éparses, qu'en dépit des groupies et de toutes les folles furieuses qui hantent les labyrinthes obscurs du backstage, je n'avais jamais

cédé à la tentation de la trahir pendant les tournées. Etant allergique au latex, j'avais trop peur du Sida pour fauter, mais ça je l'ai gardé pour moi, chacun a droit à son jardin secret.

Mon balluchon n'était même pas ouvert, je devais repartir. Quand Dolly s'est enfin endormie en reniflant sur mon épaule, je l'ai couchée et bordée comme une enfant. Il était beau mon ange canaille avec son bandeau sur l'oeil. Je savais que j'allais regretter sa blondeur apaisante, son optimisme, et toutes ces escapades de bonheur insouciant qu'on avait volé au cafard. Embarqué dans les souvenirs, j'ai enfilé mes bottes et mon cuir, remballé les guitares et mis le bout de dent dans une enveloppe. Même si j'avais la vision pas mal embuée, je savais où aller, Paloma Oghuz, une diva rococo sur le retour m'avait proposé la lune pour que je l'aide à faire son come-back sur la scène rock and roll. Elle clamait à qui voulait l'entendre que j'avais tout compris au son de Dire Strait et que mon jeu avait quelque chose de celui de Frank Zappa, avec la clarté en plus. Elle flattait toujours ses interlocuteurs masculins en espérant qu'ils la comparent à la Callas où à Barbara Hendricks, mais son créneau réel était plutôt pompier. C'était surtout à mes fesses qu'elle en voulait. Elle avait cette réputation dans les studios de manger tout crus les imprudents qui s'y frottaient.

Cette nuit-là, dans le taxi qui tournait autour de la place de la Bastille, je me suis rendu compte que je ne conserverais aucune trace de toutes ces belles années. Dolly allait garder l'appartement, les photos, les vinyles et les meubles. En fait, je ne lui avais rien laissé parce que je ne possédais rien en propre, j'avais

tout flambé avec elle, sans penser à autre chose qu'à la musique et à l'amour. Trop de drogues, de retards de sommeil, de folles dépenses d'un soir et de dèche absolue avaient fini par nous diluer dans le présent., et maintenant, j'avais tout perdu. Restaient celles qui ne me trahiraient jamais, les deux compagnes de toujours, mes guitares, et une expérience qui me permettait depuis peu de singer n'importe quel génie du manche en deux temps trois mouvements.

La soprano m'a fait l'accueil brûlant que j'attendais. Elle a ouvert sans rechigner. Relookée depuis peu en Walkyrie du décibel, elle avait la crinière léonine, on aurait dit un démon en nuisette. Elle était en train d'écrire une chanson, mais je ne la dérangerais pas si je prenais un bain, m'a-t-elle annoncé sans vergogne. Je ne lui ai pas demandé pourquoi elle s'était fait teindre en rousse vermillon et elle n'a pas pipé en découvrant mon état dentaire. Il était trois heures du matin, j'ai prétendu arriver de Sydney où je dépannais un groupe connu, le bobard lui a convenu, et elle m'a d'autant cru que j'avais mon matériel avec moi. Bien sûr, je n'ai pas résisté à l'invite. La salle de bain de Paloma témoignait de ses origines turques de bonne famille. Il y avait là tout le confort souhaitable pour qui s'adonne à ce genre d'hédonisme antique. J'ai surtout savouré la télévision encastrée au dessus de la robinetterie plaquée or. Tandis que je me laissais aller au bienfaits subtils des sels de bain parfumés d'Orient, laissant mon regard errer sur les mosaïques, j'ai soudain aperçu en reflet des monceaux de cadavres ensanglantés qui tapissaient un trottoir de Bagdad, ou de Tel Aviv, ou d'ailleurs. Il en pleuvait de partout. Par chance, une chaîne musicale m'a happé les neurones avant que je ne sombre dans le show du réel. Les temps me semblaient, une fois de plus, mûrs pour l'Apocalypse. Ca faisait vingt ans que je l'attendais. Je me suis encouragé en fredonnant le leitmotiv loufoque de ma dernière trouvaille musicale. "Politiquement incorrect, définitivement irrécupérable", et vice versa. La rengaine sonnait bien, j'en avais des fourmis dans les doigts, je plaquais les accords dans les bulles. Mais en toile de fond, mon problème de dent continuait de me plomber l'humeur. Comme tout musicien qui se respecte, j'avais un tube de super-glue dans mon sac. Paré pour toute réparation. J'ai osé. Je me revois encore en train d'enfoncer la canine barbouillée de poison dans le trou à vif. La racine était dévitalisée depuis longtemps, une veine, sinon je n'aurais jamais pu. Avant de pratiquer la soudure, j'avais bien pris soin de dégraisser les deux surfaces au dissolvant. A plein nez, j'ai découvert les galaxies. Complètement défoncé, j'ai attendu dix minutes avant de fermer la bouche en me balançant d'avant en arrière assis dans l'eau tiède. La douleur a fini par s'estomper, ne subsistant qu'à travers un battement sourd dans la gencive. J'ai jeté un coup d'oeil au résultat. Mon raccord semblait tenir, la quenotte résistait quand je la poussais du bout de la langue. J'imaginais bien que pendant quelques temps je serais interdit de chewinggum, mais j'étais résolu à aller consulter dès que possible.

Paloma a gratté à la porte. je me suis séché à la hâte. Si elle affichait clairement quelques kilomètres au compteur, cette femme n'était pas un laideron, loin de là. Elle avait un corps d'acrobate et la voracité d'une araignée. C'est du moins ce que j'ai pu conclure de l'intermède qui a suivi, quand je me suis retrouvé sous son assaut échevelé avec " Just a Gigolo" en sourdine. J'ai fermé les yeux et tout s'est bien passé, sauf que j'ai eu, comme toujours, l'impression de ne plus être qu'un sac de viande à jouir suspendu au dessus d'une fosse pleine d'asticots. Quand je me suis relevé pour aller chercher de quoi rouler un pétard, Paloma a roucoulé: " Tu sais, Armand j'aime ton jeu, et tu as la bonne couleur, pain d'épice sans poils, j'adore...Tu es sicilien?

- Quelle importance?" j'ai éludé en haussant les épaules. Je ne pouvais tout de même pas lui avouer que ma mère était arabe et mon père, breton métissé d'espagnol, ça l'aurait déçue. On a dégusté son afghan quatre étoiles en écoutant un blues tonique de Memphis Slim. J'étais tendu à bloc, ça m'a remis dans le flot de la vie. J'ai aussitôt oublié Dolly et ma gencive à vif. Paloma a commencé à dévider en chuchotant l'écheveau de ses rêveries débridées. Elle frisait les quarante carats, comme moi, mais le décompte inéluctable ne paraissait pas l'effrayer. "Le pérenne et l'éphémère ne sont qu'illusion pour les larves, regarde ma poitrine et mon ventre, le temps ne peut rien contre nous..."

J'ai regardé de près. Si c'était du silicone, elle n'avait pas de cicatrice visible, mais je détestais son odeur puissante de prédatrice alanguie. Je me suis retourné vers le somptueux tapis mural, vaguement écoeuré de ma faiblesse.

Elle croyait dur comme fer en Satan. Collée en moule marine dans mon dos, elle m'a susurré en primeur à l'oreille l'une de ses toutes nouvelles chansons, où elle en déclinait les innombrables identités, de Chaitane à Belzébuth en passant par Lucifer et j'en passe. Elle voulait la chanter pour tous les peuples, sur un tempo d'enfer, à moi de trouver le gimmick. Je l'écoutais en baillant sans bruit bien décidé à piquer un roupillon mais la partition a atterri mollement sur l'oreiller, pile devant mon nez. J'ai déchiffré cette horreur dans la pénombre tandis qu'elle continuait de la psalmodier d'une voix rauque de basse, tellement inattendue chez une soprano que j'en ai eu le poil tout hérissé. Elle a fini par soupirer qu'elle aurait aimé vivre sous l'empire Ottoman, où là au moins on l'aurait comprise, et elle a conclu d'un air énigmatique que selon elle, le pacte faustien était aujourd'hui de plus en plus réalisable si l'on s'en donnait vraiment les moyens. Je n'ai pas osé comprendre, mais quand elle m'a incidemment signalé que le supplice du pal laissait la victime en survie plusieurs jours si le bourreau avait bien pris soin d'éviter les organes vitaux, elle a découvert des crocs impeccables et ses magnifiques yeux vert de jade ont brillé de manière suffisamment inquiétante pour que je prétende un besoin urgent. Une fois enfermé dans les toilettes, j'ai commencé à y voir un peu plus clair. Un poster d'une certaine Catherine M, nue dans une pose sans équivoque, trônait au dessus de la cuvette, et centré en face de mes genoux, un miroir renvoyait mon image intime avec une efficacité si troublante que cela sentait la préméditation.

Je devinais bien dans quelles eaux saumâtres Paloma Oghuz devait traîner ses guêtres, du genre particule élémentaire à pôles multiples, mais je n'avais nulle envie de goûter à ses jeux. C'était pour mon doigté que je voulais qu'elle m'engage, pas pour les extra. Je l'avais rencontrée par hasard un mois plus tôt chez Ali, une boîte en troisième sous-sol où se croisaient les faiseurs de stars et les saltimbanques de mon genre. Elle faisait la bise à Alain Bashung qui avait l'air de ne pas la voir, moi je sirotais une brune belge en compagnie d'un accordéoniste beurré en perfecto et santiags. Une rareté qu'on s'arrachait dans les émissions télé. Il faut dire qu'il jouait aussi bien Herbie Hancock qu'André Vershuren.

Quand elle s'est dirigée droit sur notre table, je n'ai eu d'yeux que pour le Viking qui lui ouvrait la route. Un mètre quatre vingt dix de muscles massifs et deux épaisses nattes dorées sur lesquelles on n'avait pas du tout envie de tirer. L'accordéoniste s'est levé pour les saluer et le grand blond en a profité pour me demander au passage si par hasard je n'étais pas un Gris. En dépit de la croix celtique qu'il arborait sur sa poitrine bombée, je subodorais bien qu'il ne devait pas appartenir au fan club d'Alan Stivell. Je supportais de moins en moins d'avaler les couleuvres du White Power, j'avais à chaque fois la sensation de cracher sur ma mère. "Va te faire voir chez les Turcs! " j'ai grogné à mi-voix en gardant le sourire qui se pratique dans ce genre d'endroit chicos. C'est alors que Paloma qui n'avait rien suivi du show s'est tournée tout sourire vers moi pour commander de la Zubrowska glacée. Son geste m'a peut-être sauvé la vie. Suite à cette sympathique entrée en matière, j'ai appris, avec plaisir, que la brute s'appelait Yann et qu'elle jouait de la basse.

"Ce qui signifie, me suis-je dit, affalé face à mon reflet grotesque en caleçon sur la cuvette, ce qui signifie que si tu pars en tournée avec Paloma tu vas devoir supporter tous les jours son reliquat de Cro-Magnon ". Je saisissais parfaitement le nouveau genre qu'elle souhaitait se donner pour grimper dans les charts. Un style rock néogothique bien sulfureux avec tendances mystiques affirmées, du cousu-main pour les ado anglo-saxons dépressifs. Si elle avait l'intention de devenir la Hildegaard Von Bingen du techno-funk, j'avais intérêt à réviser mes gammes, mais mon petit doigt me disait qu'elle se contenterait d'un décollage stratosphérique à la Nina Hagen, le marketing en plus, la sincérité en moins. Ce soir-là chez Ali, elle m'avait proposé d'emblée une tournée en Asie, son producteur vivait à Tokyo, un Russe cousu d'or m'avait-elle expliqué, ce serait des enregistrements en live durant les concerts, elle chanterait en anglais, en russe et en turc, avec un couplet en japonais inclu dans son futur tube, celui que j'étais censé lui écrire. Bien sûr, j'avais dit non, j'étais dans d'autres sphères bien plus tranquilles pour le mental et surtout j'avais Dolly. Mais Dolly c'était fini, archi cuit.

Quand je suis revenu dans la chambre, Paloma ne dormait pas. Elle s'était repomponnée de frais et cachée derrière les lourdes volutes de fumée argentée qui tournoyaient lentement dans le clair-obscur, on lui aurait franchement donné vingt ans de moins. J'ai rentré le ventre et gonflé mes zestes de pectoraux anémiques. Le miroir embusqué dans les toilettes m'avait définitivement déprimé mais je n'avais pas l'intention de me laisser marcher sur les pieds. Elle m'a tendu le joint épais qu'elle venait d'allumer en me présentant une croupe onctueuse. " J'adore le café, mais j'ai horreur du liégeois" j'ai marmotté mine de rien en réintégrant les draps tout froissés de débauche.

Elle n'a pas percuté sur le coup. J'ai guetté du coin de l'oeil sa mimique estomaquée quand elle a commencé à se faire un dessin exact de l'entremet, et j'ai compris que j'avais frappé dans le mille. "Tu n'es décidément qu'une sangsue comme les autres..." a-t-elle grondé, glaciale, en réajustant son embryon de déshabillé transparent. Ne souhaitant pas la guerre, j'ai évoqué comme excuse à mon impardonnable goujaterie ce maudit clip de variété pour lequel j'avais déjà reçu une grosse avance, j'étais pressé et le jet lag me brouillait l'esprit. Elle a fait mine de me croire sur parole et on a enchaîné séance tenante sur les contrats et les conditions d'hébergement, autrement dit, une nuit blanche à ergoter sur les tarifs, assortie de copieuses lignes de pure colombienne. J'ai fini de guerre lasse par signer sa paperasse et je lui ai confié mon passeport, on devait embarquer le soir même, j'avais mes instruments avec moi et d'appartement, avec l'aube qui montait je me sentais pousser des ailes. Et c'est ainsi que ce matin là, en partant avec ma canine recollée de frais au tournage, j'ai commencé à perdre les pédales pour de bon.

*

Chap. 2

"Après le refus de Pékin de reprendre les négociations, Taiwan s'équipe en urgence. Les achats en matériel militaire américain se chiffrent à trente milliards de dollars, soit autant que pour la reconstruction de l'Irak...Six cents missiles Chinois sont braaaqués..... "J'ai demandé au chauffeur de passer sur Radio Jazz, la course allait se monter à vingt cinq dollars, sauf que j'allais les régler en euros de singe. Ca sentait sérieusement le roussi du côté des états-majors, j'en étais à me demander si j'avais bien fait de signer si vite pour le Japon. D'ici à ce que je me retrouve vitrifié en plein concert, il n'y avait que l'espace infime séparant un banal contacteur électrique de l'extrémité d'un quelconque bouton rouge. Et par-dessus le marché, malgré la saison encore estivale, il tombait ce matin-là une sale petite pluie froide d'automne et les essuie-glaces du vieux break que j'avais réussi à héler à la station couinaient comme deux porcs qu'on égorge. Après une minute de silence pour Wayne Shorter, lancé dans un solo endiablé sur les ondes, j'ai profité d'une parenthèse placide pour appeler mon petit frère à Bordeaux. Je voulais tout de même le prévenir de l'endroit où j'allais, histoire qu'il puisse toucher mon assurance-vie au cas où. C'était prévu dans le contrat bien ficelé que Paloma m'avait concocté, inscrit en tout petit au bas de la page huit : en cas de non-réclamation par les tiers, la prime reviendrait au bout de deux ans à l'officine de racketteurs sans scrupules censés garantir ma tranquillité. Je n'ai pas eu besoin de laisser sonner longtemps, Tom est un rapide, à vingt six ans, il a monté une affaire de location de Jet-ski haut de gamme qui lui rapporte déjà assez pour vivre à l'aise l'hiver, moment tendu où il prépare les collections de sa start-up de fringues branchées pour surfers à Mastergold. Bref, il ne cesse d'engranger et profite de sa bonne étoile pour me charrier avec mes tournées pour tocards de karaoké qui jusqu'alors ne m'avaient rapporté que des valoches mauves sous les yeux et une calvitie frontale envahissante.

Le taxi se traînait au milieu du flot dense, il y avait des gyrophares et des poulets partout. Je piaffais, j'avais rendez-vous au maquillage à sept heures "Encore une alerte, j'espère qu'ils ne vont pas me faire le coup de l'autre fois...." a grommelé soudain nerveux le galérien moulu qui conduisait. Il avait l'accent arabe et le délit de faciès qui va avec. Un brave vieux déboussolé qui paniquait comme les autres en sentant grandir de jour en jour l'animosité contre les poseurs de bombes basanés. Une frustrée à grosses fesses et à casquette de milicienne nous à vociféré l'ordre de circuler, on s'est engouffrés dans la brèche. Dans l'écouteur, la voix de Tom était toute proche, il n'avait rien raté de l'ambiance infernale du carrefour. Paris, un bubon grouillant de bobos affolés, voilà ce qu'il en concluait, et d'enchaîner vicieusement sur la beauté du paysage qu'il avait sous les yeux, la mer, les pins et tutti quanti. J'ai coupé court aux blagues, la trotteuse galopait, la facture aussi, en plus j'avais la fièvre, je la sentais monter. Heureusement, le tournage du clip avait lieu en plateau sur fond bleu, je savais que là au moins, j'aurais chaud, à défaut de pouvoir profiter des embruns. Le petit m'a promis de prévenir sans faute les parents, chacun dans leur pays respectif, notre vieux facho de père étant retourné se finir au tinto verrano sous les murailles de Grenade, et la mère devant être à cette heure en train d'aller chercher de l'eau dans un village perdu du Haut-Atlas où elle tentait d'oublier trente années de serpillière passée au Smic. Je me suis senti plus léger. Sur ce, la journée s'est engagée au pas de charge. Le sucre glace de Paloma continuait de me faire effet. J'en connaissais le prix, je me méfiais de ce poison scintillant qui vous accroche à la moindre occasion, mais là je n'avais pas le choix, j'avais quarante heures de sommeil en retard et la pulsation lancinait, sournoisement tapie sous ma gencive anesthésiée par l'implacable chimie du produit.

La maquilleuse n'a fait aucune remarque sur mon sourire, la canine tenait et malgré une légère enflure du plis naso-génien gauche, une fois beurré de pancake, j'ai pu constater que l'équipe n'y verrait que du feu. J'ai serré mon poignet de force, enfilé le pantalon de cuir noir clouté et les bottes à talons biseautés que je portais habituellement sur scène. La fille a éclaté de rire. Sans la guitare j'avais l'air du tocard complet qui se rejoue Macadam Cow Boy, mais une fois la Stratocaster sur le ventre, au premier solo, elle s'est pâmée comme les autres. Je n'ai pas vraiment de mérite, je suis né comme ça. A seize ans je jouais sans effort l'intégrale d'Hendrix sans partition, pour moi tout seul dans le garage, six heures par jour qu'il pleuve ou qu'il vente, et j'ai persisté jusqu'à ce que je tombe, le soir tragique de mon échec au bac, sur Bertrand Veinstein, mon fatal et unique agent. Grâce à ses brillants services, en vingt deux ans de carrière, je peux dire que n'avais pas avancé d'un pouce sur le plan de la notoriété, mais j'étais devenu le pro qu'on appelle du monde entier pour incarner au pied levé le cliché rockeux pour asthéniques de la cafetière. Entre deux soupes à la gimauve et trois variétés bidons grassement payées, parfois j'avais droit à un boeuf avec quelques grands de passage, mais la plupart du temps, tout ce que les gamins hystériques retenaient de mon jeu, c'était que mon ceinturon glamour était identique à celui du défunt Jim Morrison. Les groupies en raffolaient.

Pour une fois, le réalisateur connaissait son boulot. Ce n'était pas un chouchou du producteur. En deux temps trois mouvements, on a bouclé les travellings et à la pause de dix heures, épuisé par les reprises j'ai violemment senti le besoin de me repoudrer le nez. Paloma, prévenante, m'avait bien entendu laissé de quoi tenir jusqu'à l'avion. Elle était piégée, elle voulait que tout le monde le soit. Les toxicos ont tous le même profil tordu. Conscient d'aggraver mon cas, j'ai profité de l'embellie pour faire un point téléphonique avec cette crapule de Veinstein qui m'avait laissé sans nouvelles de nos placements communs depuis plus de six mois. Il connaissait mes faiblesses et je profitais des siennes. On s'aimait bien. Ses grands parents avaient pris leur dernière douche à Treblinka, mes origines ne le gênaient pas, au contraire. Après les comment-tu-vas d'usage, assortis des noms d'oiseaux nécessaires à réchauffer l'atmosphère, on est entrés direct dans le vif du sujet : qu'avait-il fait de la poire pour la soif que je lui avait confiée ? Il prenait trente pour cent de commission et d'un commun accord nous avions depuis quelques temps jugé plus prudent de mettre systématiquement de côté une petite partie de ce qui me revenait. Je pouvais lui faire confiance. Ce n'était pas un débutant en affaires, on était à peu près du même âge et de la même espèce, mais lui, plutôt que dégringoler les gammes en séchant la fac, avait préféré investir frauduleusement sa bourse d'étude sur des valeurs technologiques pendant l'état de grâce du fringant Clinton. A vingt sept ans, deux mois avant le crack du Nasdaq. il avait eu le flair de tout revendre afin de placer ses fonds dans l'immobilier, Il n'avait pas besoin de mon fric, pas besoin de jouer les agents non plus. Mais il était tout petit, accro au Mac Do, dingue de musique et curieux de tous les plaisirs. Dans les loges, on l'appelait gentiment Bouboule. Il avait ses entrées et proposait à qui voulait ses services, les pilules qui réveillent, les cristaux pour l'amour, les résines interdites et les poudres infernales de l'oubli. Ses subterfuges lui permettaient d'approcher en douceur les choristes et les danseuses. Il ne demandait jamais d'argent, il mettait toujours les néophytes en garde. Personne ne le comprenait. Moi si. Avec son allure pas nette et son patronyme en "stein", il en entendait tous les jours des vertes et des pas mûres, il faisait comme moi, malgré sa fortune, il avalait les couleuvres et avait de plus en plus souvent l'impression de cracher sur sa mère. Pour l'heure il en avait de bonnes et de moins bonnes à m'apprendre. Il misait sur un inévitable conflit armé en Extrême-Orient et avait réussi à défiscaliser tous nos avoirs en les faisant passer au nom d'une société immobilière fictive qu'il venait de créer à Dublin. Ça l'amusait de mettre en boules les bureaucrates constipés qui prétendent gérer au mieux le bordel ambiant, avait-il ajouté sans rire, citant Roland Moreno, l'inventeur cannabinolé de la carte à puce. Je n'ai pas pipé, je ne comprends jamais rien à ses arnaques, j'ai juste pronostiqué que ça allait arranger mes affaires, moi qui ne réglais mes impôts français que sur ultime commandement avant saisie.

"C'est la guerre, la bonne nouvelle ? "j'ai demandé pour vérifier. Il a rigolé.

- Oui ça c'est la bonne. La mauvaise, c'est que notre dynamique société immobilière dublinoise vient d'acheter aux enchères une vieille gare à la SNCF et que je n'ai pas le temps d'aller la visiter. J'ai placé le fruit de ta dernière tournée dessus. Tu verras, c'est en limite de l'Ile de France, en pleine forêt, d'après le commissaire-priseur on peut faire du trois cent pour..."

Les effets conjugués de la poudre et de l'excitation du tournage ont dû jouer un certain rôle dans ma réaction parce que je me suis tout à coup retrouvé en train de traverser le plateau en braillant à la cantonade : "Non mais t'es vraiment givré !" l'écouteur à l'oreille et le téléphone dans la poche. Le chef-électro qui s'activait l'a pris pour lui et l'explication a failli tourner au pugilat, d'autant que les gars, tout comme moi, n'avaient pas fermé l'oeil de la nuit à cause du retard dû à la créature insipide que nous étions censés propulser vers le succès planétaire. Elle avait été refusée au casting de la "Nouvelle Star" et voulait prendre sa revanche. Son producteur lituanien faisait

tout pour. Moi j'encaissais. Dans tous les sens du terme.

En réintégrant la loge maquillage, j'étais en sueur, bon pour le ravalement intégral. L'ami Bertrand m'a rappelé sur le champ. Il avait tout capté de l'esclandre et j'ai eu droit à son ricanement satisfait, avant qu'il se décide à me refiler l'adresse de cette horreur pourrie à Monceaux les Braies où il avait englouti sans remords mes six derniers cachets. Il m'avait gentiment laissé cinq mille dollars de liquidités dans un coffre en Irlande, ça me faisait une belle jambe. Au moment où j'allais repartir de plus belle dans l'engueulade, le Lituanien est entré, l'oeil vachard. J'ai raccroché en souriant aux anges. Je savais qu'il n'appréciait pas trop les plaisantins, le sympathique baobab fan de Mike Tyson qui bichonnait sa Rolls me l'avait confié un soir de tournée arrosée à Séoul en faisant craquer comme des noix les jointures de ses paluches inoxydables. "Monsieur Pavel n'aime pas qu'on se moque de lui, surtout de sa Cassandra chérie..." Effectivement, ce soir-là j'avais joué un peu trop fort et on n'avait plus du tout entendu la pauvre petite chose qui se débattait le string à l'air en balançant son piercing de nombril devant trente mille fans coréens survoltés qui se croyaient à Woodstock.

Et là, Monsieur Pavel me fixait de son regard de sniper en faisant pianoter sèchement ses doigts gantés de noir contre le revers immaculé de son pardessus en vigogne. Il a aboyé : " On ne veut pas de dégénérés ici., tu termines le clip et tu dégages. !" en roulant les r réglementaires, puis il a tourné les talons. Un mètre soixante cinq à peine et l'épaisseur d'un os de seiche,

mais à la façon définitive dont il s'était lustré le pouce contre l'index, j'ai compris que je risquais d'être contraint de passer rapidement au répertoire de Django Reinhardt. Pour un guitariste de métier, c'est la cerise sur le gâteau, à condition, bien sûr, d'être en mesure de ne le jouer qu'avec trois doigts. J'avais donc intérêt à assurer en beauté les dernières séquences gros- plan. J'ai fait le zouave de mon mieux, jusqu'à ce que le chef-opérateur fasse perfidement constater à l'équipe scandalisée que mon maquillage n'étant plus du tout raccord, nous étions, de par ma faute, obligés de tout reprendre à zéro. A cinq heures précises, le staff m'a fait savoir que conformément à ce qui était prévu, mon cachet et mes droits seraient versés à mon agent mais qu'il ne fallait plus que je songe désormais à jouer pour Cassandra, "Ni ailleurs dans le secteur", a ironisé l'homme au pardessus avant de me claquer la porte au nez.

C'est ainsi que je me suis retrouvé à Roissy deux heures à l'avance, sans un centime de monnaie en poche. Heureusement que le taxi acceptait les cartes de crédit. J'étais verdâtre, le cameraman avait bien noté l'oedème qui déformait ma joue, et un examen rapide dans les toilettes de l'aéroport m'avait confirmé la brusque aggravation. Je commençais à ressembler à Elephant Man.

L'ineffable Yann est arrivé le premier. Après un jeu de piste épuisant, j'avais enfin réussi à localiser un distributeur de billets en état de marche et je dodelinais sobrement devant un énième capuccino quand j'ai vu poindre sa silhouette massive au milieu d'un troupeau de gringalets effarés qui se déroutaient

sur son passage. Il est vrai qu'il poussait d'une main un chariot chargé à bloc et que le convoi exceptionnel qu'ils représentaient à eux deux devait bien avoisiner les deux quintaux. Il m'a tout de suite repéré et en le voyant foncer vers moi engoncé dans un blazer bleu qui lui moulait les biceps j'ai eu comme un tragique pressentiment. En fait il s'est montré très aimable. Paloma arriverait au dernier moment, m'a-t-il confié l'oeil aux aguets, elle craignait de plus en plus les attentats, même en France. J'ai opiné d'un air entendu. La Castafiore m'avait confié ses angoisses: son général de père y avait laissé la vie, quelque part entre Ankara et leur propriété de dix mille hectares de coton en Anatolie. Yann a commandé une pinte de brune, on a soupiré synchrones et je me suis dit qu'on avait quand même peut-être une chance de parvenir à nous accorder sur scène. Une patrouille Vigipirate est passée au ralenti en nous lorgnant avec insistance, nos chariots bourrés d'instruments et de valises en aluminium leur évoquait certainement cauchemars de viande hachée. J'ai demandé au Celte s'il avait pensé aux partitions. Il a sorti une chemise de son sac et m'a dévisagé inquiet. "Tu es sûr que ça va aller?

- Tu veilles sur ma santé ? Je croyais que tu cassais du Gris." j'ai rétorqué bravache en lui braquant deux pics à glace au fond des prunelles. Il n'a pas cillé, il a botté en touche en maugréant "Le boulot, mon pote, c'est sacré..." mais tandis que je feuilletais les délires lyriques de sa patronne, il m'a clairement fait comprendre qu'à la fin du contrat, j'aurais intérêt à ne pas tomber entre ses pattes.

Paloma est arrivée en trombe cinq minutes avant la fin de l'embarquement. Elle avait le siège voisin du mien et comptait manifestement me briefer pendant le voyage, mais j'ai piqué du nez bien avant le décollage. Je n'ai repris conscience qu'au dessus de l'Himalaya. Dehors, il faisait moins soixante et la lune pleine brillait durement derrière le hublot. Sonnée, la soprano ronflait au ras de mon épaule, un loup noir fourni par la compagnie lui bandait les yeux et un petit filet de bave molle cloquait en bulles neigeuses au coin de ses lèvres purpurines, elle aussi avait son compte. La carlingue dans la pénombre m'a paru immense et déserte, les deux cent trente mammifères civilisés qui l'occupaient étaient tous écroulés dans les bras de Morphée. J'ai fait un point rapide. Le reste des musiciens nous rejoindrait à l'escale de Bangkok. Le batteur anglais arrivait de Berlin, la régie aussi, et on avait rendez-vous avec une pianiste islandaise à Tokyo, quatre jours seulement avant le premier concert. On aurait droit à huit jours de répétition en tout et pour tout et une prime cossue si les enregistrements live se vendaient comme prévu. Ces bribes d'informations étaient restées gravées en ma mémoire, je les avais reçues dans mon demi-sommeil, mêlées au grondement dément des réacteurs, sur la piste d'envol à Roissy, tandis qu'à mon accoutumée, je visualisais mentalement le bleu ultime de la note de Coltrane dans laquelle j'espérais bien me dissoudre en cas de crash inopiné.

A l'approche de Delhi, j'ai sorti "American Tabloïd" de cet allumé de James Ellroy. Son bouquin me hantait depuis que j'avais eu le malheur de l'ouvrir. J'en étais

à peine arrivé à la moitié et ca ressemblait bigrement à la réalité tordue que la CIA et consorts nous concoctaient depuis le 11 septembre. Cette horreur programmée me rendait fou, comme tout le monde, sauf que j'avais de plus en plus l'impression pénible d'être parmi les rares à m'en apercevoir. Pour le hurler, j'avais encore les riffs et les solos saturés, mais désormais, j'évitais soigneusement de laisser ma colère éclater. Le casque du lecteur Mp3 calé sur les oreilles, Miles Davis en stéréo, j'ai laissé la terre obscure et ses tourments défiler sous nos ailes. J'étais tellement ailleurs que je n'ai repris contact avec le réel qu'en descendant la passerelle à Bangkok, un bref instant persuadé qu'on débarquait à Miami. Yann marchait à côté de moi. Il m'a demandé discrètement si je n'avais rien à déclarer. On avançait à toute vitesse sur le trottoir roulant, au bout, une grappe dense d'uniformes nous attendait. Je me suis souvenu du petit sachet que Paloma m'avait confié au matin. Il restait quelques cristaux de poudre à l'intérieur, mais je n'ai pas réagi, j'en avais trop besoin pour calmer les décharges fulgurantes qui m'irradiaient la mâchoire jusqu'à l'oeil. J'ai pensé très fort à Dolly qui devait à cette heure matinale en Europe dormir blottie dans les bras de son histrion à grande mèche. Les moments d'insouciance, les fraises en primeur et les virées à la plage, tout m'est revenu à la vitesse d'un rayon laser à l'instant crucial où le petit nerveux qui pointait la mitraillette m'a dévisagé. En Thaïlande, un passeur étranger est la proie rêvée, je connaissais des routards qui avaient pris trente ans pour un sachet de pure alors que les gros bonnets du Triangle d'Or avaient leurs résidences à deux pas. Mon coeur tambourinait comme un imbécile, j'ai essayé de sourire en tendant mon ticket de transit mais l'Asiate m'a gentiment signalé en anglais pidgin: "Si vous avoir mal aux dents, il y a docteur là-bas..." et il m'a désigné le hall. " Ici on est encore en zone internationale. A Tokyo, faudra faire gaffe, ils ont des Labradors et des nez électroniques..." a commenté Yann dans mon dos. Paloma Oghuz m'a accroché fermement le bras. Sous l' éclat verdâtre des néons, elle avait un profil d'oiseau de proie, ici, sa crinière rouge et son look kitsch hollywoodien ne semblaient pas aussi déplacés qu'à Charles de Gaulle. Dans ces escales, on croise toutes sortes d'énergumènes de retour du Népal et d'ailleurs. Du loqueteux en savates et sac à dos pisseux au Sikh majestueux en passant par le poussah et sa smalah, la zone grouillait de passagers en attente tous plus croquignolets les uns que les autres. Une famille de Français à l'embonpoint de pingouin engloutissait des saucisses chaudes au bar, les gosses en marcel braillaient en choeur "Non vous n'aurez pas ma liberté de penser !" J'ai repéré un barbu de haute taille qui sirotait une mousse en canette. Paloma lui a fait un grand signe. C'était lui le batteur, un surnommé Bobby la Timbale. Un bon gars natif de Cardiff, avec un cou de taureau et un rire à déraciner les séquoias. Un vrai Working Class Hero. Les deux techniciens germaniques au teint de végétaliens qui l'escortaient avaient, selon toute vraisemblance, tenté de le défier au zinc en nous attendant. Ils en étaient à la sixième tournée et j'ai eu du mal à établir le contact avec le groupe. En tout cas, c'est grâce à Bobby que je suis encore en vie aujourd'hui, ça ne s'oublie pas, quand bien même si celui que j'étais alors est mort et enterré depuis belle lurette.

J'ai profité des toilettes immaculées de la cafétéria pour me refaire vite fait une beauté. Ma joue avait doublé de volume mais je ne sentais quasiment rien, d'autant plus que je venais de m'empiffrer deux rails colossaux sur le couvercle de la cuvette. J'avais jugé qu'il valait mieux liquider d'un seul coup le reliquat du cadeau empoisonné de ma nuit d'égarement plutôt que de me faire serrer bêtement, mais ce sniff de malade représentait au bas mot l'équivalent d'un gramme d'anesthésiant pur dont l'inconvénient majeur était d'exciter gravement la tirelire. Je ne touchais plus le sol en ressortant. Evidemment, Paloma l'a tout de suite remarqué. Elle a fait signe à son Viking qui m'a prié manu militari d'avaler trois gélules, deux rouges et une bleue avec un jus d'orange cul-sec pour faire passer.

"La bleue c'est un anti-inflammatoire, les rouges ce sont les antibio...Tu prends la même chose tous les jours pendant cinq jours. On a huit titres à boucler, t'as intérêt..."

J'ai obtempéré, je flottais sur un nuage, très au dessus de la mêlée, je me sentais complètement guéri. De retour dans le Boeing, je me souviens avoir bouclé ma ceinture avant de reprendre ma lecture hallucinée d'"American Tabloïd". Après cela, tout s'embrouille, le reste du voyage ressemble à un film mal ficelé où d'interminables séquences de plateau repas alterneraient sans queue ni tête avec les explosions lumineuses d'écrans géants à Shibuya.

Quatre réseaux de circulation empilés, l'autoroute au sommet, la voie ferrée au troisième et le métro au dessus des passants, le tout crachant sa suie par tous les pots. J'ai glissé mes deux yens dans une fente, et j'ai respiré l'air pur pendant une minute. Tokyo, la cité des mutants de l'an Trois Mille, j'y étais, ballotté au milieu de la foule des Lolitas à socquettes qui riaient au passage des hordes de pères de famille en petit imper beige, la plupart abrutis de saké et de désespoir, zigzaguant comme chaque soir en rentrant du turbin. Devant moi, deux clones amoureux en longs manteaux afghans se rejouaient Lennon et Yoko, un baiser débridé au beau milieu du trottoir. Les grosses berlines et les vélos me donnaient le tournis, je voyais bien que l'hôtel était devant moi mais je ne voulais pas y entrer. Ce n'était pas un cauchemar, je n'arrivais pas à dormir, j'étais sorti prendre l'air et je ne savais plus du tout ce que je faisais là ni quel jour on était, le décalage horaire et la fièvre m'avaient terrassé dès l'atterrissage. Heureusement, Paloma avait un bon manager. Le toubib de service m'a examiné brièvement la gencive et m'a conseillé de consulter un hôpital dès le lendemain matin. Quel matin? J'avais quarante de fièvre, la nuit tokyoîte semblait n'avoir pas de fin. Grâce au puissant somnifère prescrit par l'homme de l'art, j'ai tout de même réussi à fermer l'oeil à l'aube, persuadé une fois de plus que j'étais à Miami et qu'on allait assassiner Kennedy. Il est clair que j'aurais dû me ménager un peu.

Vers midi, en émergeant du maelström du délire, j'ai senti l'odeur du bacon grillé avant de découvrir mes deux guitares posées côte à côte contre le mur hideux de la chambre. Paloma était assise sur le minuscule futon qui constituait le seul meuble de ce cercueil plastifié à trois cents dollars la journée. Je pouvais tout juste m'y tenir debout. Là j'étais tout ce qu'il y a de plus couché et à poil qui plus est. Je me sentais tout neuf, Paloma l'a aussitôt remarqué. Elle a murmuré :"Tu nous as fait une de ces peurs !" en me posant délicatement le plateau du petit déjeuner sur les genoux. J'ai remarqué avec plaisir qu'elle n'était pas maquillée, sa tignasse flamboyante en devenait incongrue au dessus de son visage émacié aux yeux immenses

- " Je récupère vite.
- Tiens ça t'aidera..." Elle a posé le sachet sur la soucoupe. Au moins trente grammes, de quoi tuer un cheval. Je ne voulais pas toucher à sa saleté mais j'étais curieux de savoir comment elle était arrivée à la faire entrer au Japon. Yann m'avait bien prévenu des détecteurs polyvalents. Les flics nippons sont experts, leurs aspirateurs à nano-particules détectent une fourmi à cent kilomètres, et j'avais beau être à moitié dans le cirage en arrivant, je les avais bien vus à l'oeuvre au moment où nos bagages était passés au comptoir de la douane.

Il va sans dire que j'ai testé prudemment mon bricolage dentaire avant de m'aventurer à grignoter quoi que ce soit. Paloma me chouchoutait, souriante et maternelle. La bacon était croustillant à souhait, les oeufs brouillés sont passés sans problème, et en mastiquant uniquement à droite, j'aurais pu croire que tout était redevenu normal. Ma gencive était certes un peu gonflée, mais il semblait bien que les petites

pilules de Yann avaient terrassé le mal. Il y en avait deux boîtes pleines sur le plateau, à côté du sachet illégal. Ma détestation des dentistes, née d'une malheureuse extraction sur abcès à l'âge précoce où l'on paie son addiction aux Carambars, n'avait fait que croître avec les années. Ce doit être ce qui m'a poussé à me dire qu'au fond, je pouvais très bien continuer à vivre avec mon collage. Sur le moment il ne m'est absolument pas venu à l'idée que c'était pour le moins contre nature. J'aurais bien aimé me prélasser encore un peu mais la grande prêtresse a extrait un petit clavier numérique de sa housse, le gadget sur lequel elle composait toutes ses mélodies de base, grand comme un orgue d'enfant avec trois Giga et quelques milliers de samples et trucages à disposition. Au temps de l'analogique, il aurait fallu bourrer le studio de machines grosses comme des frigo pour obtenir la même puissance. L'ennui c'est qu'avec ce genre de facilités, les producteurs futés attendent désormais qu'on leur livre un master nickel prêt au pressage, avec la pochette du CD illustrée si possible. J'ai enfilé un jeans et un tee-shirt en oubliant le slip et on s'y est mis comme deux malades du son que nous étions. Parce que si défraîchie qu'elle fût, elle y croyait encore dur comme fer, Paloma. Elle m'a expliqué en détail ce qu'elle voulait : une subversion des codes, exploser les certitudes momifiées des spectateurs envoûtés. Elle se prenait terriblement au sérieux, cependant je dois avouer qu'elle avait la folie qu'il faut pour espérer. Côté voix, rien à signaler, elle connaissait ses classiques, de la Traviata à Marianne Faithfull, elle pouvait tout chanter sans effort. Ne lui manquait que l'âme, et la syncope, cette bon dieu de syncope qui swingue et transcende le trivial binaire. Dès que je la lâchais une minute, elle repartait à pieds joints sur le temps fort, aussi lourde qu'un chevalier Teutonique. Après deux heures à ce régime exténuant, j'ai commencé à perdre patience et je lui ai déclaré tout de go qu'elle avait un meilleur rythme au pieu qu'au micro. Ce qui a quelque peu refroidi l'ambiance. Il était déjà plus de midi, elle a ouvert le petit sachet et posé un minuscule miroir ciselé sur la table de nuit. " Tu as raison, je suis coincée, il faut que je me détende..." Elle a reniflé ses deux coups en brave, avant de me tendre sa mortelle panacée. Comme un benêt, une fois de plus j'ai cédé, et c'est ainsi qu'on a continué à planer ensemble toute l'après-midi, sur l'oreiller tout d'abord, puis de nouveau avec les notes, les croches et les trilles.

A travers le minuscule oeil-de-boeuf verrouillé censé jouer le rôle de fenêtre, je pouvais apercevoir un lointain pan d'immeuble où l'enseigne SONY trônait, souveraine. Au sommet, un écran géant à cristaux liquides déversait jour et nuit les actualités et les pubs. Le fric, la mort, les marchandises et le désir. Je n'avais plus de cerveau disponible pour endurer cette lugubre fête foraine, seule la musique, la vraie, me sauverait, j'en étais convaincu, et c'était bien la seule raison valable que je trouvais à cette dérive malsaine où Paloma m'embarquait. Elle voulait que je lui ponde deux titres rassembleurs, poétiques et rageurs. La quadrature du cercle. C'est en fixant l'explosion d'un missile sur l'écran Sony que l'idée m'est venue. Je songeais à Hiroshima en écoutant d'une oreille

distraite les vocalises pétrifiées de ma Callas des ténèbres, quand j'ai soudain réalisé avec bonheur qu'aucun tube n'avait jamais vu le jour sur le thème de Tchernobyl. Pourtant une évidence pour le marché russe, allemand, et bien sûr japonais, sûrement beaucoup moins vendable en France, mais de toute manière, Paloma, comme moi, ne s'intéressait plus beaucoup à la France, pas pour les mêmes raisons, elle n'avait pas un Monsieur Pavel aux fesses, elle, c'était surtout l'attitude ambiguë de Paris vis à vis de son pays, qui la révoltait.

Quand ça me prend, c'est comme une transe. J'ai commencé à tourner en rond, dans la chambre, façon de parler puisqu'elle ne faisait pas plus de six mètres carrés, puis les mélodies me sont venues d'un coup pour les deux chansons à la fois, je ne pouvais pas les dissocier. L'autre, c'était "Lumière Noire", une histoire de fille perdue sur un thème obsédant à la Ravel où j'entendais déjà la clameur flamboyante des cordes en distorsion.

"Tu n'as pas de saxo dans le groupe?" j'ai demandé, inquiet. J'en avais capté un quelque part dans un coin de mon cortex, venu tout droit de la source. J'étais dans le cosmique. Paloma impavide notait mes élucubrations sur son clavier boulimique et les brouillons de texte s'étalaient en désordre sur la couverture. Le soir est venu sans même qu'on s'en aperçoive, la nuit était déjà bien avancée quand nos estomacs vides ont pris le pas sur nos neurones. J'ai proposé une virée à pied, elle n'a pas dit non, dix minutes plus tard on s'est retrouvés dans un bouge du quartier réservé, les yeux dans les yeux en train

d'avaler goulûment des sushis arrosés de saké chaud. C'est là qu'elle m'a avoué son engouement pour "Kiev en avril", notre titre tout frais de l'après-midi. Elle voyait déjà les briquets s'allumer comme dans les concerts de U2. Le refrain disait en anglais la nostalgie des raisins qui ne seront pas cueillis, j'avais prévu une phrase en russe et le reste des couplets à adapter selon la version. C'était du cousu main, restait à trouver la traductrice.

"Tout de suite?" j'ai demandé, inquiet, quand Paloma toute excitée s'est mise à tripatouiller les touches de son portable. C'était dans sa nature, elle n'avait aucune patience et elle en avait les moyens.

- Non, j'envoie juste un message à Yann pour qu'il n'oublie pas qu'on répète à huit heures au stade. S'il se pointe à la bourre, on est mal. Pour la traductrice, je verrai ça avec l'hôtel. Je t'invite...

- Où ça?"

Elle a rit, sans conviction. Je la sentais ailleurs, comme possédée. A minuit heure locale, j'ai découvert qu'au trentre-troisième étage du Hilton, les suites étaient tout à fait conformes au standard occidental. Je tombais des nues. Comme un banlieusard que j'étais, je croyais que la patronne partageait notre sort de soutiers dans un de ces cercueils de survie où la production nous logeait. La bonne surprise m'a relancé en orbite positive. C'était le printemps, je le sentais en moi malgré la ville qui m'enserrait, la sève me donnait envie de jouer encore et encore, avec la vie, la musique et les corps. On a célébré "Kiev en avril" jusqu'à la lie, et à huit heures chrono, on s'est pointés au rendez-vous, frais comme des gardons.

Yann tirait une tête de congre mort, le poisson cru lui filait de l'urticaire et il a tenu à me montrer ses cloques avant qu'on lance la grosse machinerie.

Vingt mille places au bas mot, mais une sono digne de la Salle Pleyel, avec la climatisation en option. Concrètement, le concert se présentait bien. La scène entière était constituée de plateaux mobiles asservis par ordinateur, et question projecteurs, il y avait de quoi fournir une DCA. Paloma trônerait au dessus de la foule, portée par une grue. Elle était fière de ses costumes, du néo-barbare à plumes et fourrures, des clous, du cuir et des cuissardes, et même du léopard synthétique. Je riais sous cape. Tout ce fatras Grand Guignol me laissait froid, ce que je voulais avant tout, c'était m'assurer que le groupe fonctionnait. Je n'ai pas été déçu. Les mercenaires ont attaqué le répertoire pied au plancher et j'ai dû m'accrocher pour ne pas me perdre dans les gammes chromatiques. Côté technique, les Japonais étaient comme à leur habitude, distants et adorables, même si Yann leur lançait de temps à autre un regard de hyène quand l'un d'entreeux tirait un câble trop près de ses bottes. Il m'avait avoué, entre autre, ne pas trop apprécier ceux qu'il surnommait indifféremment les Niakwés, son grandpère était ancien de l'Indo. A part ça, il méritait son salaire, sa basse déménageait comme un camion et quand il en jouait, il avait vraiment l'air d'un démon.

Les quatre jours suivants se sont enchaînés sans que je puisse différencier les journées des nuits, je ne pouvais plus me passer de la béquille cristalline que Paloma consommait à la vitesse d'un sprinter dopé. Nous partagions les pailles et le reste, j'étais devenu sa chose, son esclave sous contrat et je m'en fichais, c'était bien le versant le plus tragique, je m'en tapais intégralement tant l'ivresse du son de sa machine à hypnotiser les masses était puissante. Le spectacle dantesque qu'elle tenait à offrir aurait pris aux tripes n'importe quel fonctionnaire de la censure, et je n'échappais pas à la fascination morbide qu'elle exerçait sur les techniciens et le groupe. Nous étions censés ouvrir le festival, intitulé par ses organisateurs adorateurs Mishima, "Apocalypse de Tomorrow " avec traduction littérale en nippon. L'euphorie régnait. Un soir de beuverie, Yann a même tenu à m'expliquer sa technique de passeur. Pour isoler la substance illicite de l'extérieur, il la vaporisait en fines couches sur une feuille de plastique taillée à la dimension d'un couvercle de valise, ensuite, il glissait la feuille dans un emballage sous vide, laissait tremper une heure dans un mélange vinaigré poivré avant de rincer au white spirit sans odeur. Les Labradors s'y laissaient prendre et les aspirateurs y perdaient leur nano-latin. Au milieu des hordes jaunes, le francophone que j'étais le rassurait, il avait oublié les Gris, les Celtes et Paris, son jeu de basse ne pouvait que s'en améliorer. La plupart du temps on frôlait la fusion, surtout quand Bobby la Timbale mettait le jus, ce qu'il ne manquait pas de faire sitôt qu'il avait ingurgité sa pinte de bière locale qui tapait sérieusement plus qu'une Budweiser. C'est au soir du cinquième jour que les choses ont commencé à se compliquer. Une odeur affreuse. Le remugle caractéristique de la décomposition semblait flotter autour de moi. Partout où j'allais, cette partout

charogne était là, même dans la chambre d'hôtel. Après m'en être inquiété auprès des Japonais, craignant d'abord une pollution locale, j'ai fini par comprendre que j'étais seul à la percevoir. Ça venait de l'intérieur, ma carcasse lâchait. Mais je n'avais plus le temps d'y penser, il nous restait encore deux morceaux à caler et les éclairages n'étaient pas synchronisés.

Ils sont arrivés en masse, le stade s'est rempli en quelques minutes alors que je m'apprêtais à revêtir mes grotesques oripeaux d'Ostrogoth. Le dernier rail que Paloma m'avait préparé nourrissait ma chair à vif. Je n'étais plus qu'énergie, mains souples, doigts électriques rebondissant sur les cordes. Quand on est entrés sous la rampe voilée de fumigènes, l'ovation immense m'a soulevé du praticable qui lui-même a commencé à s'élever lentément dans les airs, et comme à chaque concert, j'ai eu envie de claquer sur place tellement c'était bon.

Paloma a entonné "Kiev en avril" bille en tête. A la dixième mesure, au moment emphatique où la pianiste islandaise a plaqué le premier accord, des milliers de petites lucioles à gaz se sont s'allumées une à une dans la masse sombre du public. J'en aurais chialé, la fièvre me dévastait, ses relents fétides me pourrissait l'haleine, au chorus, j'ai senti soudain quelque chose craquer dans ma poitrine, mes jambes bougeaient toutes seules et je ne contrôlais plus mes gestes. J'ai aperçu le Viking à quarante cinq degrés qui me lançait des appels désespérés. J'ai bien remarqué que le tempo foutait le camp en même temps que les choses prenaient un angle bizarre, mais je me suis

retrouvé cerné dans la poursuite, son éclat m'a aveuglé et j'ai atterri en apesanteur dans un univers blanc sans début ni fin où j'ai erré des heures en attendant le docteur.

*

Chap. 3

A l'origine étaient les limbes. Elle se sont lentement déchirées et j'ai pu constater que le goutte à goutte horripilant de la perfusion était à peu près mon seul champ de vision. Je ne pouvais plus du tout bouger la tête, mes mâchoires et mes tempes étaient maintenues par une sorte d'étau et mes quatre membres se sont solidement ligotés révélés être aux barrières métalliques qui entouraient mon corps inerte. Il m'a fallu un bon bout de temps pour raccorder les fragments disparates de ma conscience. J'avais mal partout, je sentais le contact irritant des bandages et des pansements collés sur ma poitrine. Le bip caractéristique du moniteur ne laissait aucun doute, je n'étais pas victime d'une secte d'amateurs de bondage. Mais le supplice était horrible, j'avais une folle envie de me gratter le dos, et comble de tout, ma bouche maintenue hermétiquement close par je ne sais quel tortueux stratagème chirurgical, quémandait malgré moi vers le flacon de glucose qui la narguait juste au dessus.

A ce stade là, on ne pense plus. J'ai du me mettre à gémir comme un vieux chien qu'on étouffe, je n'étais guère en mesure de faire mieux, cela a suffi cependant à créer le miracle. Une porte s'est ouverte et dans le grand silence blanc une petite voix sautillante a déclaré en un anglais chuintant :

" Vous avez de la chance, vos organisateurs ont une bonne assurance..."

Dans l'incapacité physique de répondre je ne pouvais que tortiller mes prunelles dans tous les sens pour tenter de coller un visage au curieux olibrius, apparemment asiatique vu l'accent. Il est apparu en biais, tout sourire, les yeux pétillants de malice. Le docteur était là, imposant, un vétéran si j'en jugeais par les innombrables petites ridules qui lui parcheminaient le visage. Il s'est présenté " Pr. Hiro Tagayashi..." la nurse était dans son dos, belle comme un croissant de lune. J'ai grogné en clignant des paupières pour répliquer courtoisement : "Très honoré..." et il m'a annoncé, triomphal, le chiffre astronomique que mon cas représentait en yens avant d'aborder un descriptif détaillé du ravalement complexe qu'il avait du effectuer sur ma charpente en bouillie.

Comme je l'avais déjà un peu soupçonné, j'étais tombé tête la première du praticable qui à cet instant crucial du concert se trouvait à trois mètres du sol. M. Tagayashi avait beaucoup ri en découvrant mes travaux de dentisterie amateur et il avait convié l'ensemble de ses confrères à venir assister à la greffe expérimentale de corail à laquelle il avait du procéder pour remplacer l'os nécrosé de ma mâchoire diluée dans le gel de cyanolite. En prime, il avait découvert mon état biochimique avec stupeur au moment de l'anesthésie quand le tracé de mon électro avait pris des formes psychédéliques fort néfastes pour mon coeur. Ma syncope sur scène n'avait été que la manifestation foudroyante d'une embolie pulmonaire due à l'usage immodéré de cette substance si prisée, hi hi hi, dans certains milieux comme le vôtre. Et il avait conclu son diagnostic sans appel en précisant qu'il avait dû m'amputer d'un lobe du poumon gauche, mais qu'avec un peu d'opiniatreté et de discipline, je parviendrais sans trop de difficultés à reprendre une activité normale, ajoutant à brûle-pourpoint qu'il avait beaucoup apprécié la chanson sur Kiev que petit-fils venait de lui faire écouter. J'ai bien failli en tourner de l'oeil sur le fauteuil. La charmante fée qui l'accompagnait a heureusement glissé une paille entre mes lèvres crevassées et j'ai retrouvé avec délices la sensation primitive du biberon chaud.

J'ai tété comme ça pendant trois semaines. Leurs cocktails antalgiques devaient être au point, je n'ai presque pas souffert, sauf des côtes quand je riais trop, mais c'était plutôt rare. Sitôt que j'ai pu m'asseoir, j'ai demandé à me voir dans le miroir. Dedans, une tringlerie d'acier vissée sur sa bobine bandée, une espèce d'Homme Invisible famélique m'a dévisagé bouche bée. Stupéfait par mon reflet, j'ai craqué cinq minutes en passant un doigt hésitant sur la longue cicatrice violacée qui me parcourait le poitrail, j'avais maigri et la peau de mes jambes était d'un jaune cireux. J'ai préféré me concentrer sur la geisha qui me faisait les ongles de pieds. Mon poignet plâtré n'était à l'évidence qu'une entorse sans gravité, bientôt, je pourrais à nouveau jouer avait promis Hiro mon sauveur rigolo. Il n'arrêtait pas de se marrer le vieux. Il avait connu le Grande Explosion de près. Nos petits bobos l'amusaient beaucoup

Au matin du vingtième et unième jour, j'ai constaté que quelqu'un avait placé une rose à mon chevet. L'infirmière chef est arrivée avec une horde de carabins réjouis, précédés du bonhomme à la barbichette, le père Tagayashi en personne. Un silence

studieux s'est installé. Il leur a fait un long discours en japonais médical où j'ai pu constater que j'étais devenu un véritable animal de foire. Après les inévitabeles coubettes, congratulations applaudissements mutuels, ils ont commencé à retirer avec d'infinies précautions les attelles d'acier et les bandages tarabiscotés qui recouvraient mon visage. Je m'attendais au pire. De la nécrose et du corail dans le trou béant d'une joue violacée. Et mon nez, comment avait-il encaissé ? A la dernière couche, j'ai fermé très fort les yeux, quand je les ai rouverts, j'ai vu un chauve maigrichon affublé d'un sourire parfait mais affligé d'une patate de boxeur. C'était moi. Mes cartilages avaient trinqué et il semblait bien que le mandarin dans l'urgence avait eu d'autres chats à fouetter.

"Vous n'aurez pas de marque visible, je suis passé par la gencive. Nous en avons profité pour vos poser quelques implants, C'était vital, vous n'aviez plus une dent de devant en place. Pour votre nez, voyez avec mes confrères plasticiens..." a tranché le barbichu en hochant benoîtement du menton. J'ai perçu le message chiffré dans son oeil matois. En tant que chirurgien, il connaissait mieux que moi la voracité comptable des assurances. Il avait accompli son travail en expert, il était ravi du succès. Moi, un peu moins. Qu'était-il donc arrivé à mes cheveux ? Et pourquoi étais-je tout à coup devenu si pâle ? Presque translucide. La question me tourmentait. Mon buste avait à peu près conservé son pigment, mais le vitiligo semblait m'avoir javellisé tout le visage. Je venais d'hériter

d'une cafetière de chauve blanc sur un corps de métèque, comment aurais-je pu m'en réjouir ?

" C'est le choc.." m'a rassuré Hiro. Je l'aurais tué. Bien sûr que je le savais. Mais ma tignasse frisée, j'y tenais. Elle ne repousserait peut-être jamais, commentait-il, impassible. Et la dépigmentation allait certainement s'accélérer dans les semaines à venir. "Pourquoi, ça vous gène beaucoup de ressembler à un Long-nez?" s'est-il soudain inquiété en souriant de plus belle. Sur le moment je n'ai rien compris. Je ne connaissais pas l'expression japonaise. J'ai souri à mon tour et j'ai vu qu'il était dans son genre un artiste. J'avais le cheese d'Hollywood, le sourire à vingt plaques que je n'aurais jamais pu m'offrir à mes frais. Quant à la rééducation, c'était compris dans le forfait. Je me suis incliné et il m'a aussitôt proposé d'aller étrenner ma bouche ankylosée au salon de thé des internes. Je n'avais pas droit aux aliments solides pour le moment, mais cela ne me gênait guère, j'arrivais tout juste à supporter la bouillie nutritive. C'est à genoux en me versant le breuvage de ses ancêtres qu'il m'a confié son intérêt pour la musique. "Toutes les musiques, même les extrêmes" a-t-il cru bon de nuancer en humant les parfums de sa tasse si simple qu'elle en devenait sublime. Lui-même était violoncelliste l'enfance mais il avait préféré consacrer ses mains virtuoses à réparer. Sa jeune mère avait fini en ombre nippone sur le mur de leur maison. Il m'a rapporté le détail sans un mot de trop, en concluant par un "God Save America" assez ambigu pour que je me pose la question de savoir s'il était sérieux ou s'il se fichait de ma fiole. Un calme absolu régnait dans la pièce qui avait la douceur paisible d'une demeure de papier, on en oubliait aussitôt qu'on était au coeur d'un hôpital de trente étages.

La salle de rééducation était du même acabit. Rien à voir avec les hangars à viande californiens que j'avais pu fréquenter. L'endroit tenait plus du dojo que du plateau chirurgical. Fervent adepte du grand Musashi, le kiné en chef avait la prestance d'un antique samouraï, haut comme trois pommes mais d'une énergie littéralement renversante. Un certain M. Hashimoto tout juste sorti de l'école à quarante ans. Ses théories hardies sur le souffle m'ont aussitôt séduit et j'ai commencé à oublier le manque. Protégé par le coma, je n'avais pas souffert du brutal sevrage qui avait suivi l'accident, à l'intérieur, cependant, une étrange furie noire subsistait, tapie, prête à m'absorber.

Le milieu de la nuit était le pire moment. Seul dans la chambre, je laissais le téléviseur allumé en permanence sans le son. Je zappais le flux vitreux, de séries nulles, en pubs, de charpies sanglantes en variétés clinquantes, et je finissais en général par me dissoudre dans un sommeil agité où l'imminence de la fin du monde me paraissait toujours plus évidente. J'avais aussi quelques raisons objectives. Le cinquième typhon du mois ravageait l'île, il pleuvait des cordes à l'horizontale et le vent dément faisait tanguer les tours. L'hôpital entier parfois se mettait à osciller comme un peuplier, les sirènes hululaient de partout, les ambulances n'arrêtaient pas de faire la navette, et sur les images en direct, des rafales de vagues géantes étaient en train d'engloutir les habitations côtières. On

dénombrait chaque jour des centaines de victimes, le chiffre augmentait sans cesse en haut de l'écran, en alternance avec celui de l'épidémie de grippe aviaire. Un de ces soirs d'épouvante, M. Hashimoto m'a prêté son ukulélé. Je me suis étendu et j'ai recommencé à jouer. L'instrument était si léger que je le sentais à peine sur ma poitrine. J'ai improvisé une ode à la tempête, les yeux fermés, jusqu'à l'aube, et au fur et à mesure que mes doigts se déliaient j'ai vu s'éloigner les démons. Après la pluie le beau temps, mais il m'a fallu un sacré bail de plus pour accepter le crâne d'oeuf auquel j'étais apparemment condamné.

Mon corps se transformait à vue d'oeil, le barbichu avait prévu juste. Je ne sais si ses mélanges dopants à base de ginseng, gelée royale, spiruline et thé vert y étaient pour quelque chose, toujours est-il qu'à mesure que la vigueur me revenait, mes derniers pigments s'évanouissaient. Je dévorais sauvagement mon riz et mes sushis, j'avais retrouvé un souffle bien meilleur qu'à l'époque damnée où je me grillais bêtement les bronches à coups de pétards, mais les taches neigeuses convergeaient désormais en linceul sur ma peau, comme si une mue secrète avait lieu, mon cou et ma poitrine d'abord, les bras et les jambes ensuite, au point qu'au bout d'un mois, j'ai fini par prendre le bel aspect nacré d'une tranche de mozarelle mouchetée de café au lait.

Mes mains surtout me rendaient fou. D'une pâleur diaphane, elles me faisaient sursauter à chaque fois qu'elles passaient dans mon champ de vision. Une myriade tentaculaire de veinules bleues les parcouraient, j'avais l'impression d'avoir été greffé

des mains d'un mort. Je broyais du noir à cause du blanc, ma mélanine se faisait la malle, heureusement, les arts martiaux ont commencé à m'intéresser le jour où j'ai observé un opéré cardiaque récent aux prises avec Hashimoto qui l'initiait à l'aïkido. Il me restait un mois de convalescence à tirer, j'en ai profité pour m'imprégner de leur temps si spécial.

Gymnastique Taï-chi quotidienne, travail du Kiaï à pleins poumons, chutes et roulades, je ne m'en lassais pas. Après deux semaines à ce régime, j'ai commencé à entrevoir le rapport au vide d'une toute autre manière. Je n'en avais plus peur et je m'excusais auprès des bonsaïs du mal qu'on leur faisait. Le jardin zen de la clinique de rééducation en comportait assez pour que je puisse m'oublier des heures durant dans leur contemplation hébétée entre deux aphorismes de Lao Tseu. Autrement, j'étais sans cesse en mouvement, à flux tendu. Quand je ne courais pas, je rebondissais sur le tatami, le kiné me traitait à la dure mais j'aimais ça. La nuit, je retrouvais enfin des rêves normaux, pleins de couleurs tendres qui me laissait euphorique au réveil, et je crois que me serais certainement perdu en route si un coup de fil intempestif ne m'avait pas fait sauter du lit à trois heures du matin. C'était Paloma qui m'appelait de Shanghai où elle préparait le troisième concert de la tournée. J'avais raté Melbourne, elle ne m'en voulait pas, au contraire. " On a intégré le plan de ta chute dans le clip, tu n'as qu'à regarder sur MTV, ça déménage sérieux !" a-t-elle ajouté, énigmatique. Ils m'attendaient tous de pied ferme, d'autant plus que le soliste de remplacement n'était même pas capable de jouer un blues de J.J. Cale sans caler. " Tes affaires et ton matériel sont à la consigne de l'hôtel, je t'y ai laissé ton passeport et un billet d'avion direct, les répétitions commencent demain, on compte sur toi." Elle m'appelait de son portable et j'entendais un mot sur quatre, mais j'ai bien compris que la fête était finie. Le coeur lourd, j'ai réglé la télé sur le bon canal et j'ai attendu jusqu'au petit matin pour me voir apparaître au concert de Tokyo en train de basculer comme un pantn ivre dans la poursuite. La cascade avait du style et la chanson sur Tchernobyl sonnait comme du Springsteen première époque. On voyait s'allumer la marée des briquets et Paloma surplombait la foule en grande prêtresse gouallant ses couplets japonais, j'en aurais pleuré de rire si cela n'avait pas été si tristement surfait. Et je devais continuer la tournée, j'avais signé, j'imaginais bien qu'ils n'allaient pas me laisser m'en tirer à si bon compte.

J'ai chaussé une paire de carreaux fumés, mes rétines d'albinos de fraîche date ne supportaient plus la lumière du jour. Ma boule à zéro brillait dans le miroir, je ressemblais vraiment à un facho suédois, d'autant plus que si je retirais mes lunettes noires, on pouvait voir deux rangées de cils tous blancs qui encadraient mes prunelles bleues berbères. Le chauffeur de taxi coréen m'a fixé bizarrement quand je lui ai donné l'adresse de l'hôtel Nikko, j'ai dû lui lâcher un gros billet d'avance avant qu'il accepte de prendre la course en baragouinant un vague avertissement dans un pidgin anglais où le mot jam m'a surtout évoqué le jazz. Un kilomètre plus tard j'ai compris pourquoi. La tempête avait fait des dégâts. Il

a fallu zigzaguer serré entre les débris de toitures et les bagnoles renversées. Les gens marchaient au milieu de tout ce capharnaum pour se rendre au boulot. Le métro était en panne, toujours en partie inondé, d'après ce que j'avais pu comprendre sur CNN. Deux heures plus tard, j'y étais encore. Tout me semblait ridicule et minuscule. Les autoroutes à deux voies encadrées de rails, sans bande d'arrêt d'urgence, un camion en travers et des fourmis autour, un hélico qui tournait comme un moustique ivre au dessus de ce qui semblait bien avoir été un gymnase, des petits camions de pompiers bloqués dans la file visqueuse dont les feux s'allongeaient jusqu'à l'horizon embué de crachin. Impossible de s'arrêter, pas même pour aller pisser. J'ai maudit en français ces putains d'espaces inhabitables et le Coréen a répliqué : "C'est pas pire que chez toi ..." avec un vrai accent parigot du XIIIème. Il avait survécu en France cinq ans sans papiers avant de se faire choper stupidement pour absence de titre de transport dans un traquenard SNCF, deux jours plus tard, les flics l'avaient catapulté manu militari à Séoul. Depuis, il était parvenu à émigrer légalement au Japon. Sa fille naturelle était restée à Paris avec sa mère alsacienne, droit du sol oblige. En me déposant, il m'a déclaré, en arborant l'insigne des Falun Gong agrafé à son revers : " Je ne leur en veux pas, c'est votre président, il aime trop les Rouges..." Ça fait toujours du bien de parler, mais j'ai mine de ne pas comprendre. Je n'ignorais pas que la police française traquait les opposants à la dictature communiste, mais je ne tenais pas du tout à m'en mêler, j'avais déjà assez de casseroles à remorquer. Il a gardé la monnaie et m'a lancé un appel de phares en repartant vers l'enfer du trafic. Tokyo fumait, une nappe jaunâtre étouffait le quartier. L'enseigne de l'hôtel Nikko était éteinte et l'écran géant de l'immeuble Sony avait vrillé comme une carpette. Il pendouillait désormais au sommet du bâtiment, tel un immense étendard en berne. Le réceptionniste ne m'a pas reconnu, j'ai sorti une ordonnance de la poche de mon jogging et poliment rangé mes lunettes de soleil. Le bonhomme était pètesec, pas commode pour deux ronds. J'ai eu beau me coincer les mâchoires à force de lui répéter en anglais que j'étais bien moi-même, et que si j'avais changé à ce point d'apparence c'était à cause d'une maladie, il s'est contenté de fixer d'un oeil torve mon crâne d'oeuf luisant, passant alternativement de la photo du passeport qu'il tenait en main, à mon visage glabre souriant de toutes ses nouvelles dents. Evidemment, j'étais peu crédible. Au point qu'il a fini par se saisir du téléphone d'une manière qui ne m'a rien inspiré d'agréable. L'électricité de l'hôtel était coupée depuis la veille pour cause de rupture de ligne, mais leur groupe leur assurait un minimum d'autonomie. La preuve : cinq minutes plus tard, une voiture banalisée s'est arrêtée. Deux messieurs en costume de ville en sont sortis, sans précipitation, mais de façon à bloquer efficacement le hall. J'ai compris aussitôt à qui j'avais affaire. Le plus jeune, c'était le méchant, avec l'autre, j'allais pouvoir dialoguer. Ils ont présenté leur plaque et la petite peau de vache en livrée jaune safran m'a désigné du doigt en restant bien planqué derrière son comptoir. Les flics nippons sont plus calmes que les nôtres, ils ne m'ont pas plaqué immédiatement au sol. Je leur ai répété mot pour mot ce que je venais de raconter au réceptionniste en priant le bon dieu pour qu'ils comprennent à minima mon franglais. Dieu merci, c'était le cas, mais eux non plus n'ont guère été convaincus par la comparaison de mon ancienne physionomie avec la nouvelle. Ils m'ont demandé de tout récapituler, depuis le début, et à un moment, j'ai bien failli leur exhiber ma cicatrice sous le nez, ce qui était, à l'évidence, la dernière chose à faire dans cette contrée pudibonde. Le jeunot piaffait, je sentais qu'il crevait d'envie de m'embarquer, l'asperge bilieuse qui semblait être le chef m'a toutefois sauvé la mise en acceptant de téléphoner à la clinique. Tout le monde autour de moi s'est mis à jacasser japonais. Les visages se sont détendus et ils m'ont enfin autorisé à récupérer mon enveloppe et mon passeport. Paloma avait bien fait les choses, les visas étaient en règle et le billet première classe. Elle avait même prévu une liasse de deux cents dollars US pour les frais. Sceptique autant que scrupuleux, le grand échalas a cependant tenu à inspecter mes bagages avant de me donner le feu vert.

Quand ils ont ouvert le placard de la consigne, j'ai cru que la moquette rouge m'arrivait en pleine face. Le manche de ma Starto faisait un angle aigu avec le corps. Ma première guitare, brisée net. J'avais oublié ce détail. Mais plus grave encore, je venais de reconnaître la fichue valise noire qui était à côté. C'était indubitablement celle sur laquelle Yann m'avait fait sa petite exhibition de passeur. Les flics ont un vrai sixième sens pour détecter la peur. La mienne a déclenché illico une fouillé détaillée de tout le fourbi.

Quand ils ont commencé à palper le contenu de la valise, j'ai eu l'idée dingue d'appeler Dolly pour lui dire combien je regrettais, mais mon téléphone portable était par terre, à côté de mes slips et de mes chaussettes éparpillées, et le Jacky Chan de service me serrait de près, je n'avais pas intérêt à bouger une patte. Le gradé, très courtois, a sorti un couteau suisse de sa poche et a entrepris de découdre délicatement un coin de la doublure du couvercle. J'ai compté les fils un à un jusqu'à ce qu'il soulève le tissu. J'étais au bord de l'explosion, mais je me suis obligé à respirer calmement en me souvenant des conseils de maître Hashimoto. J'ai eu raison de ne pas m'affoler trop vite, parce qu'il n'y avait pas de marchandise à l'intérieur, rien d'autre qu'un vide foncièrement innocent. Et moi, ça m'a rempli d'une joie rare qu'ils n'ont pu déceler sur mon visage plus impassible que le leur. Après quelques salamalecs de routine, ils ont filé, convaincus de ma bonne foi, en me conseillant de changer au plus vite la photo de mon passeport sous peine de tracasseries sérieuses à l'aéroport.

J'avais eu chaud. Ça m'a pris la moitié de la journée pour dénicher le consulat, et le reste pour régler l'affaire. J'avais croqué l'essentiel de mes dollars en taxis divers sans prendre seulement le temps d'avaler une soupe aux nouilles quand je me suis retrouvé avec mon chariot bondé au milieu de la foule en partance. Mes bagages et mon matériel m'avaient pourri le dos toute la journée, j'étais content de pouvoir souffler un peu, le vol pour Shanghai était annoncé avec une heure de retard, j'avais envie d'une bonne bière et d'un sandwich, comme avant. Je me

suis assis à la terrasse d'une cafétéria et j'ai savouré. A peine quelques gorgées, parce que cette histoire de valise truquée m'obsédait. Yann ne laissait jamais rien au hasard. Pour quelles raisons retorses me l'avait-il confiée ? Il avait embarqué mon vieux sac, côté maroquinerie, je n'avais pas perdu au change, mais s'il n'avait rien chargé dans la doublure, ça n'avait aucun sens. J'ai laissé mijoter longtemps avant de réaliser que j'avais intérêt à profiter du moment pour vérifier ma messagerie et passer quelques coups de fil. Mon abonnement international couvrait le Japon mais pas la Chine. J'avais onze messages de Bertrand qui m'informait de la cote montante du cuivre, et de son intention d'acheter une mine en Afrique. Dans le dernier, il se plaignait de n'avoir toujours pas pu signer les droits de Kiev avec le producteur de Paloma. Je n'avais rien de Dolly. J'ai tenté son numéro, sa blondeur sonnait occupé et ça m'a ravivé le manque que je croyais évaporé dans les sushis. Ma bière tiède m'a soudain parue amère. Avec ma dégaine de mutant en jogging gris, je me voyais mal la relancer, la belle Dolly. J'avais l'impression d'être à la croisée des chemins. A ce moment du labyrinthe où tout se joue sur un hasard, où une décision. A l'intérieur, c'était tempête sous un crâne, je n'étais pas Jean Valjean mais je savais trop bien qu'à Shanghaï, j'allais replonger, je voyais déjà scintiller les cristaux. Je ne voulais plus être esclave, ni de poudre, ni d'autre chose, je cherchais la note bleue, et je savais d'expérience que seule la solitude me sauverait. D'un autre côté, la mémoire à vif de mes petites cellules gloutonnes s'insurgeait. Elles se souvenaient avec délice de l'ivresse de la chimie et des plaisirs voluptueux de la scène. Sans compter que je n'ignorais pas les retombées catastrophiques d'un abandon de tournée sans préavis. Il me restait un petit délai avant d'embarquer, je me suis levé, j'ai poussé lentement le chariot jusqu'au comptoir de la compagnie et j'ai demandé sans réfléchir une seconde de trop, si je pouvais éventuellement changer, bien entendu, à mes frais, la destination de mon billet. Pour mon plus grand bonheur, l'hôtesse affable n'avait rien contre les chauves à lunettes. Dix minutes plus tard, constatant que mon visa pour la Thaïlande était encore valide, elle m'a proposé un charter pour Bangkok en échange de ma première sur Shanghai, trop heureuse de pouvoir empocher la différence. J'avais un peu fréquenté Pattaya à mes heures érotomanes et je ne me sentais plus du tout l'appétit d'affronter l'univers de la petite entreprise. Mais qu'aurais-je pu faire d'autre? On approchait de la Toussaint, l'idée de rentrer à Paris me filait le bourdon, et vu les déboires qui m'y attendaient, je n'étais pas excessivement pressé de retrouver l'ambiance tricolore frileuse.

J'ai embarqué comme un touriste au milieu d'une bande de joyeux cadres européens en goguette, et j'ai constaté avec un certain malaise que ma nouvelle situation n'avait pas que des désavantages. J'étais devenu blanc de blanc parmi les blancs, ils m'acceptaient désormais sans retenue, je ne sentais plus, envers moi, cette légère condescendance qu'ils ne masquent jamais assez lorsqu'ils s'adressent aux "natives". C'était le terme consacré des anglophones du séminaire pour désigner les différentes ethnies du

continent. Quant aux cousins bronzés, je voyais bien qu'ils nous traitaient comme la tribu à part, celle qui a les canons et la monnaie.

Je me suis retrouvé coincé entre une charmante représentante en parfum de luxe et un quadra suintant ingénieur en logistique. J'ai limité les contacts autant que possible, surtout au moment où la minette en chaleur a voulu savoir si j'étais boxeur. Mon jogging et mon pif cassé avaient du lui inspirer des étreintes torrides, je n'aurais pas aimé la décevoir en lui avouant que je n'étais qu'un musicien fauché en pleine débandade. J'ignorais ce que je faisais dans cet avion puant le riz cantonnais. Je savais seulement qu'en faisant cette folie, j'allais me griller pour longtemps auprès d'un bon nombre de productions européennes, Paloma n'allait pas digérer d'avoir été larguée de la sorte. Lors de notre ultime tête à tête, elle m'avait lancé son couteau de table au visage sous prétexte que je lui avais répété que je ne voulais pas d'enfant, en tout cas jamais d'elle. Avec ce dernier faux-pas je signais mon arrêt de mort dans le métier, c'était couru d'avance. Pourtant quelque chose me disait que j'avais raison de foncer.

En suivant à la lettre les sages préceptes de M. Hashimoto, j'ai réussi à me calmer suffisamment pour passer la douane thaï sans même penser à la valise que je transportais. Mon passeport était réglo et les labradors n'ont pas reniflé mes jambes. Je me suis trouvé une petite piaule tranquille pas trop loin du centre, du côté de Siam Square et à peine posés les bagages, j'ai branché l'ampli. et je me suis joué Boum Boum de Johnny Lee Hoocker pour moi tout seul sur

ma vieille Gretsh d'occase qui sonnait plus juste qu'un synthé. Je ne voulais plus avoir à faire avec le monde réel, la planète pouvait bien sauter, je m'en foutais, je voulais juste voulais finir en beauté.

Un SMS de Bertrand m'a alerté deux jours plus tard alors que je m'apprêtais à traîner mon blues à deux balles dans les bas quartiers. Je cuisais dans mon jus sous le ventilateur impuissant à évacuer la moiteur, j'avais résisté en ne sortant pas et en me faisant livrer ma nourriture, j'en étais à la huitième bière, sur le point de sombrer. Le message succint disait que la production était à ma recherche pour rupture de contrat. J'ai craqué. J'ai rappelé Bertrand en marchant dans les ruelles parsemées de cuisses et de fesses en attente. Content de m'entendre, il a demandé comment j'allais et où j'étais, j'ai répondu crânement: "Vas-y, je t'écoute" et j'ai attendu sans rien ajouter. Il a compris d'instinct que c'était grave. Comment aurais-je pu lui expliquer l'implosion qui m'avait amené à tout envoyer aux pelotes ? Il m'a supplié de lui envoyer une photo numérique pour voir au moins si j'allais bien, mais j'ai tenu bon, je ne tenais pas à devenir la risée du milieu. On a parlé deux minutes du clip et des ventes de "Kiev en avril" sur lesquelles je ne toucherais pas un kopeck vu la tournure que prenait l'affaire, et il a raccroché sèchement, écoeuré par mon mutisme désinvolte. Qu'y pouvais-je? Les histoires de fric et de business ne m'intéressaient plus. Vu les tarifs du patelin, en vivotant comme je le faisais, j'avais de quoi tenir un an ou plus sur mes petites éconocroques. Je voulais me retrouver en me perdant Les mains avides des filles se tendaient vers moi, j'ai regardé leurs beaux visages de poupées brisées et le manque est reparti gémir dans sa fange. C'était de sonorité pure dont j'avais besoin. Un petit marchand thaï m'a vendu de quoi fumer une semaine au prix d'un ticket de métro parisien et je suis retourné m'enfermer sous le ventilo kaki de la piaule du quartier ouvrier où j'avais établi ma cambuse. Là, au moins, je pouvais penser.

J'étais au beau milieu d'un chorus quand l'ampli m'a lâché. Sur le moment j'ai cru à un faux contact dû à l'humidité. Une suée de panique m'a inondé, mes mains glissaient sur le manche du tournevis. J'ai tout rebranché après un passage au séchoir, rien ne s'est passé. C'est au moment où j'ai dégagé le molleton tassé derrière le haut-parleur que j'ai compris d'où venait le problème. Trois bons gros sachets sous vide garnissaient l'intérieur, remplis apparemment d'un sucre en poudre cher au kilo. Yann m'avait laissé la valise en leurre. J'étais censé lui transporter à l'oeil la marchandise jusqu'à Shanghai, en prenant tous les risques sans le savoir. Ironie du sort, j'étais entré en Thaïlande avec de la drogue, une veine que ce n'ait pas été l'inverse. Je n'ai pas été long à réagir, j'ai replacé presto le molleton et commencé les comptes. Au prix de détail, il y en avait bien pour un demi million de dollars, de quoi m'attirer de très très gros ennuis avec ceux à qui c'était destiné. En l'occurrence Paloma et ses amis russes. Je comprenais désormais pourquoi elle avait tant tenu à m'accrocher avec son poison. Pour mieux me convaincre de le passer pour elle. Son patron aussi se servait d'elle pour s'ouvrir le marché asiatique, je n'étais qu'on pion fragile qui venait de leur fausser compagnie, et je n'avais qu'une alternative : balancer le tout à la poubelle ou tenter le geste qui tue, fourguer la poudre ici à un grossiste. Comme toujours, j'ai choisi la solution qui tue.

Contrairement à ce que je craignais, je n'ai eu aucun mal à remonter les filières de la nuit. J'ai commencé par le quartier des touristes où je me suis offert un magnifique kriss malais empoisonné et une canne épée indonésienne pour moins de cent cinquante dollars. J'ai glissé le poignard dans ma poche et je me suis baladé une heure durant à proximité des grands hôtels. Une charmante Thaï qui n'avait rien de fragile m'a hélé discrètement alors que je repassais pour la troisième fois devant le Sheraton. Jolie, la trentaine, vêtue avec goût à l'occidentale, elle s'est avancée dans l'allée avec la suavité inquiétante d'une vipère. Une maquerelle de luxe à n'en pas douter puisqu'elle avait un catalogue détaillé de son harem dans sa serviette Hermès. On s'est installé sur un banc à l'ombre des bougainvillées, j'ai fait celui qui s'intéressait à la bagatelle et au moment décisif, je lui ai fait part de mon petit problème commercial. En y mettant les formes, bien entendu. Je n'ai pas évoqué la nature du produit ni quel type de transaction je souhaitais opérer, j'ai juste fait un petit signe du pouce vers mes narines. Elle a demandé combien en anglais, j'ai répondu beaucoup. " Cent dollars minimum.." elle a déclaré. J'ai souri et j'ai fait monter les enchères. A deux cent mille j'ai dit OK, comme dans un mauvais roman policier, Elle m'a tendu sa carte d'exécutive woman et on s'est quittés sans un mot. Le soir même, je la rappelais. Elle avait un contact sûr, disait-elle, et elle prendrait ses cinq pour cent. Je ne me sentais pas le moins du monde coupable, quand on nage au milieu des marais, on survit comme un crocodile, j'étais réellement prêt à intoxiquer les charters d'esclavagistes en short qui venaient ici assouvir à bas prix leurs fantasmes. J'avais trop souvent dérivé dans les bidonvilles de la périphérie, la misère crasse des gosses m'avait fait perdre tout sens moral.

Elle m'attendait dans une berline allemande à peine sortie du garage, Jeera Quelquechoseenoc, je n'arrivais pas à mémoriser son nom mais j'aimais bien ses lèvres charnues qui avaient gardé la grâce de l'enfance. J'ai englouti mes derniers fonds dans un restaurant chic, et au dessert, on est passés aux choses sérieuses. Je n'avais pas de désir pour elle, mais elle a tenu à m'inviter dans son appartement des beaux quartiers, à deux pas de Khao San Road, avec une vue magnifique sur le fleuve. Je savais que j'allais lui céder sitôt qu'elle le déciderait, et c'est ce qui s'est passé. Rien à voir avec les relations tarifées des petites victimes de Pattaya venues gagner de quoi nourrir leur famille. Ici, rien de sordide. J'avais l'impression d'avoir été réincarné en bas-relief d'Angkor. C'était le prix à payer, il était doux au goût et je n'ai pas lésiné, sans songer une seconde au risque mortel des virus embusqués. Elle aimait bien ma cicatrice sur ma peau blanche devenue fine comme celle d'une fille, et quand elle m'a fait ses yeux de biche en murmurant merci, j'ai eu l'impression qu'elle ne trichait pas. La danse des origines est au delà du péché, en bonne asiatique, elle ne l'avait pas oublié. Quoi qu'il en soit, ce genre d'échange donne l'illusion fugace de partager, et c'est là que les vraies tueuses se réveillent. Elle n'a pas tardé à profiter de l'avantage pour revenir à ses histoires glauques de pourcentages. Quand elle a passé ses doigts fuselés de princesse sur sa gorge fragile en minaudant qu'elle risquait gros, je me suis entortillé dans les draps pour ne pas craquer. Mais la rusée a vite fini par me convaincre de lâcher cinq de plus et là bien sûr, elle s'est aussitôt mise à chercher son soutien-gorge dans notre tas de vêtements entremêlés.

Un taxi jaune m'attendait, je ne savais pas où il allait m'emmener. Je serrais ma canne de pacotille entre mes mains moites, prêt à cogner. Jeera avait tout organisé sans daigner me traduire un traître mot de ce qu'elle avait déblatéré au téléphone. En tout cas, elle ne semblait pas s'être préoccupée une seconde de savoir si j'appartenais à une quelconque brigade des stups. Ma séance de déshabillage avait du la convaincre. "Tu n'auras qu'à te laisser guider", m'avait-elle seulement chuchoté dans son anglais craquant avant de me claquer la porte au nez. C'est ce que j'ai fait, pour mon plus grand malheur. Le conducteur ne s'est pas retourné quand je suis monté, il a filé droit vers la campagne. J'ai baissé la vitre. La nuit était emplie de senteurs fauves, des singes hurlaient dans la forêt toute proche. Deux gros phares aveuglants ont lancé une série d'appels en face de nous, le chauffeur s'est arrêté net et il a laissé le moulin tourner. Je suis descendu calmement sans faire de geste brusque. On m'attendait. Une silhouette trapue, petite mais plus large que moi. J'ai fait celui qui boîtouille en m'appuyant sur ma lame camouflée. " C'est bien, vous êtes à l'heure..." a constaté une voix en anglais. Je ne pouvais pas discerner les traits de celui qui me parlait, ses saletés d'antibrouillards m'explosaient la rétine. Heureusement, le supplice na pas duré trop longtemps et sitôt l'extinction des feux, j'ai annoncé franco la couleur. Quand l'homme de l'ombre a compris que je ne venais pas pour acheter mais pour vendre, j'ai eu l'impression pénible d'entendre soudain le crin-crin du taxi beaucoup plus présent qu'il ne l'était. Le genre de silence minéral qui évoque irrésistiblement une concession au Père Lachaise. J'avais certes rêvé un temps d'y être enterré en star mais depuis peu, j'avais révisé mon jugement. Je tenais à vivre.

"Combien?

- Trois kilos.
- Tu es français ? a ronronné le rufian. Il m'avait repéré d'un mot de trop. En kilos. Je n'avais pas utilisé les mesures anglo-saxonnes. Il tenait à me faire savoir qu'il connaissait la vie. Quand j'ai annoncé mon prix cassé, j'ai senti qu'il mordait à l'hameçon. Le silence suivant m'a paru moins long et surtout un peu plus convivial.
- " Appelle Jeera demain matin, elle te dira où déposer l'échantillon.
- Quel échantillon ? j'ai fait, avec l'expression du béotien parfait.
- On teste, tu livres, on paie, c'est tout. "

Sur ce, il s'est évanoui dans les ténèbres et je suis remonté rapido me mettre au frais dans le taxi. Mes genoux flageolaient et j'avais l'estomac noué, mais dans l'ensemble, j'étais plutôt content de moi. J'allais récupérer un magot inespéré, de quoi monter un vrai studio digital pour m'auto-produire sans avoir à mendier. Je commençait déjà à me bâtir des châteaux en Espagne alors que je n'avais pas touché la queue d'un rotin.

Le lendemain matin, j'ai rappelé Jeera comme prévu. Sa gentillesse extrême aurait dû m'inquiéter, pourtant je ne me suis pas méfié. J'ai noté ses instructions et je me suis mis à gamberger sur elle, assez stupide pour imaginer une love story avec Satan. A midi pétant, j'ai prélevé l'échantillon dans un tube d'aspirine avant d'emballer les trois sachets de mort en barre dans mon sac à dos de routard, et je suis parti à petites foulées vers le rendez-vous du jackpot, comme pour faire un jogging. J'avais tout de même emporté ma canne ridicule, ça me servait de balancier et ça allait bien avec le sac. J'avais le style champêtre d'un pèlerin de Saint Jacques de Compostelle, aussi chauve qu'un moine zen, aussi neutre qu'un bureaucrate en vadrouille. Mais qui connaît les desseins du ciel lorsqu'il est hostile à quelqu'un ? Une Land Rover de la police locale m'a accompagné quelques mètres quand j'ai abordé les contre-allées des quartiers chics. Le taxi jaune de la veille m'attendait avec un homme à l'arrière, garé à deux pas de l'ambassade des États-Unis. Il y avait des caméras partout. Le passager d'apparence sévère m'a salué dans un français chantant presque sans accent. Un Chinois, il n'avait pas les traits si particuliers des Thaïs. Jeune, bien vêtu. un véritable businessman. Il a extrait un boîtier de son attaché-case et l'a connecté à l'ordinateur portable installé sur ses genoux. Le palpitant en vrac, je lui ai tendu l'échantillon. Son regard sombre m'a transpercé à travers mes verres opaques et j'ai souri aux anges pouur masquer mon trouble..

"Ce n'est pas cher, mais c'est de la bonne.

- On va voir ça tout de suite. " a-t-il sobrement rétorqué en versant une pincée de poudre dans un minuscule réceptacle de plexi prévu à cet effet. Le taxi roulait à une allure tranquille au milieu des ruelles encombrées de Pahurat. Personne n'aurait pu imaginer ce qui s'y passait. Quand la boîte grise s'est mise à clignoter, j'ai compris que les Triades s'étaient sérieusement mises à l'informatique. Le flot compact des voitures s'est soudain immobilisé et l'expert, irrité, a crispé les mâchoires en regardant droit devant lui comme on avait dû lui apprendre à le faire à l'armée. Beau garçon gâché par un soupçon de veulerie au coin des lèvres et un menton à la limite du rétrognathe. Je piaffais, le disque dur tournait à plein régime, une courbe tortueuse est apparue sur l'écran, la puce avait parlé en moins d'une minute. Le feu est passé au vert. L'ordinateur a émis un bip joyeux et j'ai respiré plus librement. J'étais à peu près certain du diagnostic mais l'attente me rendait fébrile, j'en étais à envisager de sauter du taxi en marche.

"Positif, on prend . Combien vous avez ? " a jappé le psychopathe formaté pour la transaction. J'ai présenté mes trois sachets sous vide qu'il a testés à leur tour avant de les déposer l'un après l'autre sur une petite balance portative doté d'un raccord USB bien pratique, ma foi, puisqu'elle a permis à l'inconscient que j'étais, de se retrouver vivant sur le trottoir avec un sac bourré de liasses de cent dollars jusqu'à la

gueule. Pas pour très longtemps. Bosste par la joie, j'ai repris mon excursion au pas de course jusqu'au quartier des banques en lorgnant sur les boutiques de luxe. Un policier en tenue contrôlait le carrefour. Je ne me suis douté de rien. Il m'a fait signe de m'arrêter, je n'ai pas entendu la moto s'approcher derrière moi, juste une ombre avant le grondement enragé des cylindres. J'ai valdingué en avant, entraîné par la sangle du sac qu'on m'arrachait mais les réflexes du dojo m'ont fait rebondir. Ils étaient deux, celui qui pilotait s'est ramassé la pointe de ma canne dans la gorge et je suis tombé en roulant sur l'asphalte. Ils n'ont pas eu le loisir d'en profiter. J'ai vu les liasses s'éparpiller en l'air quand ils ont franchi le terre-plein, mon coup avait suffit à les dévier sur la gauche de la voie rapide, et j'ai encore dans les oreilles le hurlement du passager, brisé net quand la roue du camionciterne lui a roulé sur le casque. Ce pauvre taré tenait encore la courroie du sac entre ses mains crispées. Il y avait de la cervelle partout, et un silence affreux qui a déclenché les hurlements de la foule écoeurée, le flic en est resté baba Profitant de la confusion, je me suis relevé sans demander mon reste et j'ai remis la gomme entre les bagnoles bloquées et les deux roues qui commençaient à s'agglutiner au rond-point. Une heure plus tard, j'ai commencé à me faire une idée de ce qu'est vraiment l'enfer.

*

Chap. 4

Le sang avait coagulé sur mes mains et mes genoux râpés par le goudron. J'ai profité d'une vitrine pour procéder à un rapide bilan des dégâts : à part une déchirure au pantalon, je ne présentais rien d'anormal, aucune marque sur le visage. J'ai profité d'une fontaine publique pour me nettoyer sommairement avant de repartir au même train à travers les rues encombrées de touristes et de marchands ambulants. Le cri du môme me vrillait encore les tympans. Il était mort sur le coup et le pilote aussi vu la manière dont la bécane s'était encastrée sous le bahut. La canne me pesait, j'ai résisté à l'envie idiote de la jeter dans une bouche d'égout, je n'avais rien prémédité, tout s'était déroulé trop vite, c'était un accident, je me le répétais sans cesse en courant, c'était juste un accident, rien de plus, et pourtant, je ne parvenais pas à m'en convaincre, j'avais le coeur lourd comme si je les avais butés de sang-froid. Un groupe d'enfants des rues m'a hélé au passage. Peut-être y avait-il parmi eux les petits frères de mes deux kamikazes. Ils poussent tous seuls dans les ordures, comment craindraient-ils la mort ? J'ai fouillé mes poches à la recherche monnaie sous la liasse craquante qui gonflait l'avant mon blouson, celle-là même que j'avais prudemment prélevée du paquet de billets neufs que le Chinois m'avait mis sous le nez en échange de mon poison au rabais. Il aurait pu me refiler de la monnaie de singe, mais compte tenu des événements tragiques, je n'avais plus à en douter, c'était de la vraie fraîche. Cent fois cent égal dix mille. Les petits mendiants tendaient leurs mains noircies de crasse et j'hésitais. Ils iraient tout dépenser en colles et en solvants, à moins qu'un grand ne leur vende de la poudre, je voyais bien à leur blanc de l'oeil trouble qu'ils ne carburaient pas aux vitamines. Et alors, qui étais-je pour juger de leur soif de crever ? J'aurais peut-être dû leur donner tout ce qui me restait pour me laver de mon crime, ouvrir un centre de réinsertion en bambous pour que les télés humanitaires puissent venir y tourner des images à passer entre les pub mais je ne l'ai pas fait, je leur ai juste laissé de quoi dévaliser le rayon bricolage et j'ai gardé le reste pour assurer ma cavale. Je n'avais pas tout à fait perdu le nord, j'imaginais bien que le Chinois et son patron n'allaient pas apprécier mes deux macchabées, et j'étais de plus en plus persuadé qu'ils avaient prévu dès le départ de récupérer leur mise en me faisant braquer par un de leur commando de banlieue. A présent, en sus de l'outrage, il y avait la perte du gain. Leur fric était sans doute sous scellés, à l'abri dans un commissariat de quartier, la clique allait devoir lâcher un sacré paquet de pourboires pour remettre la main dessus. C'était surtout ça, mon gros souci, je savais que j'avais peu de temps devant moi vu la manière dont ces gens jonglaient avec les télécoms. Ils avaient à coup sûr des amis partout et dans moins d'une heure, la chasse au chauve serait ouverte.

Je m'imaginais déjà transformé en engrais à soja dans le sous-sol d'une gargote quand j'ai déboulé aux abords de la pension. Il était six heures du soir, les manoeuvres et les ouvrières flapies des ateliers de confection rentraient pour la soupe. J'ai guetté cinq minutes avant d'avancer à découvert, je n'ai pas eu le temps de parvenir jusqu'à l'entrée, une voiture de police, gyrophares en alerte, a freiné devant mes pieds dans long un crissement de pneus. Je suis resté figé sur place. Ils m'ont demandé mes papiers, tout était en règle mais ils m'ont vivement conseillé de ne pas traîner le soir dans ce quartier mal famé. Quand le gradé bouffi a examiné ma canne en souriant, j'ai retenu un hoquet. Contre toute attente, il m'a seulement fait remarquer que cette catégorie de gadget exotique était interdit à l'exportation. Ils ne m'ont même pas fouillé, sinon ils seraient tombés sur mes neuf mille neuf cents dollars en coupures neuves et j'aurais certainement galéré.

Je ne sais pas pourquoi, mais en arrivant dans la chambre, je me suis assis sur le lit et je me suis mis à chialer. Une heure pour déguerpir du pays, et encore en espérant que les parrains n'aient pas trop de collaborateurs zélés dans la police, ça me paraissait impossible. J'ai bien failli me résigner. J'ai d'abord liquidé deux bières avant de me sonner avec leur herbe locale au point de m'entendre penser tout haut. La cicatrice me lançait, ma chute n'avait rien arrangé, j'avais les côtes qui jouaient aux dominos, et je me répétais: "T'es dingue, tu ne vas pas te jeter dans la gueule du loup." Le loup, c'était Jeera, elle pouvait encore me sauver, à condition qu'elle ne soit pas de mèche. L'hypothèse m'a requinqué, j'ai vérifié l'heure, la distorsion temporelle avait joué en ma faveur, et malgré l'impression d'éternité vaporeuse dans laquelle je baignais, il n'était pas trop tard. Je me suis lavé, rasé, changé, j'ai mis le seul costume que j'avais, une fripe de lin encore correcte et une paire de sandales italiennes. Depuis mon opération, ma barbe poussait blanche, mais bizarrement plus beaucoup drue comme si elle avait détourné toute l'énergie de ma pilosité en déroute. Sur le restant du corps, j'étais devenu aussi lisse qu'un alien. Mon tee-shirt blanc-dentifrice semblait gris à côté de ma peau, avec les guitares et l'ampli j'avais la dégaine parfaite du musicien surmené en tournée. J'ai laissé un coquet pourliche au logeur en lui jurant que je revenais le lendemain afin qu'il me réserve la chambre. Rassuré, il m'a promis de le faire. J'ai plaint les malheureux à qui il risquait de la louer pour la nuit, en cas de grabuge, ils risquaient de trinquer pour moi, mais je ne pouvais tout de même pas lui déballer mon affaire. Une fois dans le taxi, j'ai soufflé. Personne ne m'avait suivi, personne ne savait où j'étais, sauf les flics évidemment puisque j'avais rempli la fiche d'hébergement réglementaire. Avant de commander la course, sitôt que j'ai eu le réseau, j'ai appelé Jeera. Sa voix câline m'a réchauffé le coeur. Elle semblait pourtant un brin sur la retenue. En général, ses clients ne l'appelaient pas sur cette ligne. Je lui ai rappelé les bas-reliefs d'Angkor, elle s'est détendue. "Ah c'est toi, le Français..." a-t-elle soupiré comme à regret avant de me demander d'où j'appelais. J'ai posé la question au taxi, il n'a rien pigé, il était Javanais, je lui ai répété l'adresse que me dictait Jeera, c'était à deux pas du Consulat de France qui ressemblait à un fort retranché. On l'a attrapée au vol alors qu'elle sortait d'un immeuble très chic-colonial, gardé par un portier à face de bouledogue. J'ai eu le temps de vérifier qu'elle était calme, elle m'a souri sans aucun effort. Dès qu'elle est montée, l'effluve de son parfum m'a fait vaciller et je me suis retenu de l'embrasser. Le Javanais lui a demandé où on allait, la réponse m'a fait l'effet d'un roulement de tablas. "Ça s'est bien passé ? " m'a-t-elle roucoulé dans le cou. Je voyais très bien à quoi elle faisait allusion, mais j'hésitais encore à lui révéler mes ennuis. On a roulé jusqu'aux abords des bidonvilles, les tours de Bangkok chatoyaient au loin comme un appel de sirènes. Un entrepôt industriel entouré de barbelés et une bâtisse lépreuse aux volets clos sont apparus dans la lueur trouble de nos phares. Nous étions tout près du cloaque, j'en sentais monter les pestilences dans la chaleur lourde de la nuit. Le Javanais a laissé tourner son diesel asthmatique, une sucrerie thaïe passait en sourdine à la radio, il s'est allumé une cigarette et j'ai failli faire la même chose. "Qu'est-ce que tu veux?" m'a demandé Jeera d'une voix plus sèche. Elle avait saisi mon trouble. Je me suis déballé comme un môme, sans hoquet ni sanglots, mais elle n'a pas éclaté de rire au récit de l'accident. Au contraire. J'ai senti ses petits doigts se crisper sur mon bras et elle a chuchoté sans oser me regarder : "Tu as fais une grosse bêtise. Il fallait laisser filer l'argent..." J'étais cent pour cent d'accord. Et rassuré qu'elle partageât aussi nettement mon point de vue. "Alors tu veux des papiers, n'est-ce pas ?" a-t-elle ajouté très sûre d'elle. J'ai voulu savoir d'où elle tirait cette information, elle s'est tournée vers moi et j'ai enfin eu droit à quelque chose d'autre que son adorable profil en contre-jour.

Elle disait :"Je savais qu'ils essaieraient de te doubler, c'est normal. Les étrangers qui vendent et qui achètent ont peu de chance de ressortir vivants du pays mais toi, tu ne ressembles pas aux blancs qui trafiquent par ici. Combien il te reste ? " et moi j'écoutais béat en tombant amoureux de ses lèvres. J'ai palpé mon blouson et annoncé un chiffre prudent. Elle pouvait m'arranger le coup pour deux mille billets verts, trois passeports de nationalités diverses avec permis de conduire en prime et carte d'identité européenne au choix. La transpiration m'a inondé le dos comme si la fournaise montait du siège en Skaï. J'ai refermé la vitre, la climatisation a doucement repris le dessus. Je comprenais pourquoi le Javanais avait laissé tourné le moulin, dehors, la chaleur était intolérable et l'odeur encore plus.

Le taxi a parcouru quelques centaines de mètres sur une piste cahoteuse et j'ai reconnu la bâtisse grise au volets clos entrevue en arrivant. "Attends-moi là..."a chuchoté ma dernière carte. La dame de coeur. J'ai croisé les doigts tandis qu'elle frappait à petits coups sur le lourd portique de métal rouillé de ce qui semblait bien avoir été un jour un atelier métallurgique. Le diesel au point morts ronronnait crânement. Une silhouette enturbannée s'est encadrée dans le rai de lumière de l'entrebâillement et Jeera a commencé à s'entretenir à voix basse avec le bonhomme. Le chauffeur a coupé les phares et le contact, ça m'a soulagé, j'avais vraiment les nerfs en pelote. Sur les ondes crachotantes, une Chinoise atypique miaulait "Like a Virgin" en cantonais, et je voyais le Malais maigrichon gesticuler face à Jeera sereine qui semblait marchander serré. Visiblement, j'allais devoir raquer un sérieux supplément pour le service de nuit. Elle est revenue en ondulant sa grâce entre les ornières gluantes, attentive à ne pas bousiller ses délicats escarpins italiens. Elle avait le style à se repasser un petit coup de mascara en attendant l'arrivée imminente des Khmers Rouges. Son sourire satisfait m'a soulagé, elle a levé le pouce comme pour dire OK, et je suis descendu du tacot du Javanais à qui elle m'a conseillé de lâcher presto un autre de mes beaux billets craquants. Ma réserve filait à une vitesse effrayante.

Le maigrichon à turban nous a prié d'attendre dans le salon rudimentaire qu'il s'était aménagé dans un coin de l'atelier. La modernité glacée des machines contrastait avec la vétusté lépreuse des murs. Des scanners high-tech, une impressionnante batterie d'ordinateurs portables, un caténaire mobile de projecteurs à quartz et une armada de caméras numériques dernier cri, j'étais rassuré quant au professionnalisme du prestataire. "Quatre mille, la moitié tout de suite, le reste à la livraison, il lui faut six bonnes heures. Et Il nous prête une chambre..." a murmuré ma petite poupée de luxe qui faisait les cent pas au milieu des boîtes de bière vides, en suçotant une pistache salée. Je m'en suis goinfré une poignée avant de donner ma réponse, vautré sur un matelas de mousse qui sentait le chien mouillé. Niché au coeur d'une colonie d'affiches de bagnoles et de sodas, le calendrier de l'année offrait une quadrichromie clinquante de la Mecque, ca résumait la philosophie de l'endroit. Evidemment, je n'ai pas discuté, j'ai déboursé sans rechigner les quarante billets cash, certain que Jeera n'irait jamais me doubler. Quand je lui ai tendu la liasse, elle m'a regardé encore plus gentiment que d'habitude. Le Malais est revenu en cavalant à petits pas. Il trottait en permanence d'une machine à l'autre, aidé d'un demi idiot à qui il donnait de temps à autre un ordre sec, accompagné si besoin était d'un cinglant coup de badine, un épais brin de jonc qu'il ne lâchait jamais. Il m'a prié de m'asseoir sur un tabouret et de retirer mes carreaux fumés, Jeera m'a tendu une paire de lunettes à verres neutres et une rafale de flashs m'a aveuglé. "Avec ça sur le nez, tu passeras partout." a-t-elle décrété en caressant comme par mégarde la peau lisse de ma joue rasée de frais. Et c'était exact, chauve blanc et binoclard, j'avais chopé la pure binette de monsieur tout le monde, en bermuda, canne à pèche à l'épaule, les douaniers ricaneraient dans mon dos au lieu d'éplucher mon passeport.

Vers minuit, elle m'a rejoint sur la natte. La chambre d'amis tenait plus du cagibi que du boudoir mais je lui ai fait l'amour comme un paumé qui a la mort aux trousses, sans retenue et sans protection. Elle était au diapason parfait. Elle m'avait confié auparavant qu'elle ne faisait jamais ce genre de choses avec ses amants de passage et j'ai eu a faiblesse de la croire. Je ne l'ai pas regretté. A l'aube montante, on s'est endormis enlacés et j'ai rêvé d'un jardin des supplices où je finissais écorché vif par un bourreau artiste du scalpel. Le Chinois avait sûrement retrouvé ma piste. C'est la première chose à laquelle j'ai pensé en ouvrant les yeux. Dans le cauchemar, le bourreau frappait à ma cellule. Là, c'était le Malais qui me tendait mes nouveaux fafiots avec la fierté d'un

écolier. Une expression réjouie éclairait son visage osseux dont le durillon frontal marquait la piété musulmane. "Votre permis et votre carte d'identité française sont encore plus infalsifiables que les vrais..." a-t-il sobrement commenté. Je m'appellerais désormais William Steiner, j'avais le même âge que moi et j'étais censé être né à Mayotte, issu de parents français coopérants décédés. Jeera m'a expliqué que pour le prix, j'avais eu droit à l'identité d'un authentique disparu de l'année. Obtenues au rabais auprès des écumeurs des mers et d'ailleurs, ces identités-là valent de l'or car chacun d'entre nous est libre de se volatiliser à sa guise. Cet infortuné Steiner avait eu, semble-t-il, le tort d'aimer naviguer en solitaire, on l'avait déclaré englouti corps et biens lors du Grand Tsunami. Il me ressemblait d'assez près, le Malais me l'avait assuré, et en cas de contrôle de routine auprès des fichiers administratifs, je n'aurais rien à craindre. Le passeport était à l'avenant, parfaitement imité, à moins que l'original n'ait été adroitement retouché. En l'occurrence, je ne suis pas parvenu à faire la différence avec le mien, tout frais sorti des bureaux du Consulat de France à Tokyo. Les autres options étaient du même acabit. Une version belge et une britannique, de quoi me faire plonger pour trois ans. J'avais intérêt à ne pas tomber sur un gabelou fureteur à la frontière thaï. Il était près de sept heures. J'ai réparti les papiers dans mes poches, mes livres et mes calepins, avant d'aller secouer le Javanais qui ronflait amorphe sur son volant. Le Malais nous a offert le verre rituel de thé brûlant et on a filé direct rejoindre la voie rapide avant les embouteillages matinaux. L'aéroport était dégagé. Jeera est allée inspecter les horaires tandis que je guettais dans la voiture. A part une patrouille de militaires en bivouac, occupés à fumer des bidis autour de leur 4X4, je n'ai rien noté d'inquiétant. Ma biche aux yeux bridés est revenue deux minutes plus tard avec un chariot. En chargeant elle m'a dit qu'il y avait un direct Paris CdG à neuf heures et un Bangkok-Bruxelles dix minutes plus tard. Le second était moins cher et moins risqué, mais ce n'est ni par veulerie ni par radinerie que j'ai choisi la seconde solution. J'avais seulement envie d'un petit sursis avec Jeera. Sa désinvolture face au danger me plaisait. Elle était née dans le bidonville, rien de ce qui était humain ne lui était étranger, en particulier les côtés inhumains, c'était ça qui m'accrochait le plus chez elle. Elle savait que je pouvais me faire alpaguer à tout moment par les flics ou pire, elle risquait de finir en rondelles comme moi si le cinglé à qui j'avais fait perdre la face me coinçait avant le départ, et elle est restée. C'est la raison pour laquelle je ne l'oublierai jamais.

On s'est bécotés sans honte dans la file d'attente, et à l'appel d'embarquement, quand le mirage s'est déchiré, je l'ai regardée s'éloigner derrière un écran flou. J'avais l'impression de mourir. Mes bagages sont passés sans problème sous le détecteur, mais je me suis tout de même maudit de n'avoir pas songé à changer de valise quand le douanier thaï s'est interessé de près à la doublure décousue par ses homologues japonais. Il l'a tripotée longuement d'un air soucieux et je n'ai été autorisé à rejoindre la file que lorsqu'il a enfin pu constater à son grand déplaisir qu'il n'y avait

rien de planqué derrière. J'avais laissé le kriss et la canne chez le Malais qui avait apprécié le cadeau empoisonné. Le guichetier de la police des frontières a tamponné mollement mon passeport l'expression agacée du rond-de-cuir matinal dérangé dans son dernier sommeil, et j'ai commencé à une fois assis reprendre confiance internationale. C'est alors que j'ai aperçu Jeera derrière la paroi de Plexiglas de la passerelle qui enjambait les pistes. Je suis sûr que c'était elle parce qu'au moment où le haut-parleur a annoncé l'embarquement immédiat, son visage blafard s'est tourné implorant vers moi. Elle m'a fait un rapide petit signe d'adieu et là, j'ai compris pourquoi elle était si pressée. Derrière elle, j'ai reconnu la carrure sportive du Chinois dans son costume clair. Il était trop tard, je ne pouvais pas intervenir, ça n'aurait servi à rien que je me suicide pour elle. Mais j'ai eu du mal à trouver mon siège tant mes binocles étaient trempées.

Chacun a droit à son chagrin. L'Australien vautré à côté de moi était bien de cet avis, il venait, m'a-t-il confié fraternellement en avisant ma tronche déconfite, de laisser, lui aussi, un bout de son coeur d'artichaut à Bangkok. Dans son cas, c'était à cause d'une agence matrimoniale bidon mais j'ai fait comme si on était du même monde et j'ai terminé le vol, beurré comme un coing et tartiné de sauce au pistou. En vieux routard, j'avais prévu un change. Un suspect qui grelotte est toujours très mal perçu par les autorités, je ne tenais pas à goûter aux joies rustiques d'un centre de rétention européen. Une heure avant l'arrivée, j'ai enfilé un paletot polaire et un froc

doublé, remballé le costard tropical et les sandales italiennes en me torturant les méninges en vue d'un éventuel interrogatoire avec les autorités belges. Je ne craignais pas trop leurs gabelous, les aventures de Dutroux m'avaient éclairé sur l'efficacité douteuse de leur système sécuritaire, le onze septembre avait cependant pu les transformer en troupes d'élites et je préférais les affronter en tenue.

Il faisait huit degrés sur la piste. "Avec un ciel si bas qu'un canard s'est pendu..." j'ai fredonné, avec le visage suppliant de Jeera en Technicolor. C'était la dernière image que j'avais d'elle; le plan ne m'a pas lâché du car jusqu'aux guichets, au point que lorsque la minette au tampon m'a souhaité d'une voix fluette: "Bienvenue au Royaume de Belgique, M. Steiner " j'ai sursauté comme un garenne avant de vérifier bêtement si le type était derrière moi. Il fallait d'urgence que je m'habitue à vivre dans la peau d'un autre

Place de Liège, j'ai profité d'une brasserie enfumée pour passer un coup de fil aux autorités. Je me suis présenté sous un nom de fantaisie, choisi une seconde plus tôt sur une publicité de bière, et je leur ai raconté naïvement l'enlèvement de ma fiancée thaï au moment de prendre l'avion à Bangkok, en indiquant clairement son nom et ses coordonnées. Tout juste s'ils ne m'ont pas raccroché au nez. J'avais fait mon devoir, c'était sans risque mais je ne me suis pas éternisé au zinc. J'ai préféré un petit restaurant tranquille dans le quartier des touristes où je me suis posé devant une moules frites servie par une blonde laiteuse. Sa douceur amicale m'a instantanément rappelé Dolly et

j'ai pu atterrir. J'étais parti d'Europe à peine deux mois plus tôt et j'avais la sensation absolue d'avoir voyagé dix mille ans.

En récapitulant, je me suis rendu à l'évidence : mes ennuis avaient commencé, cette nuit stupide où j'avais giflé ma jeunesse avant de finir chez Paloma. Je venais brutalement de changer de peau, c'était désormais vrai dans les sens du terme, et il allait falloir faire avec parce que je n'avais pas l'intention de me tortorer plus longtemps la ribambelle de casseroles du sieur Armand, guitariste à bandana explosé sur scène. J'allais disparaître moi aussi, Tom toucherait dans deux ans l'assurance-vie, dès que Bangkok aurait classé l'affaire, et je continuerais de me faire appeler William partout où j'irais, voilà ce que j'ai fini par conclure au troisième café. Et c'est dans cet état d'esprit bétonné que je me suis retrouvé à vingt heures douze à Paris en train de chercher une chambre d'hôtel entre la gare de l'Est et celle du Nord. Un méchant vent soufflait, j'avais du mal à porter tout mon attirail. J'ai fini par trouver une piaule qui sentait la pisse, au quatrième sans ascenseur, et j'ai rempli la fiche au nom du mort. Le papier peint à fleurs datait bien de la splendeur de Piaf et le linoléum était à l'avenant. J'ai vérifié qu'il n'y avait pas de cafards dans la douche aux carrelages jaunâtres avant de brancher l'ampli en bricolant la prise de la table de chevet. Il fallait que je prie pour Jeera et sans ma guitare, je m'en sentais incapable. Dans la chambre voisine, un couple tapait un raï endiablé. J'ai mis le casque et j'ai improvisé un requiem en sol toute la nuit en liquidant du thé vert en bouteille. C'était meilleur

que ce que j'avais jamais pu jouer, je m'en souviens encore, même si je ne saurais jamais le reproduire. Au petit matin, j'ai piqué du nez, et je me suis réveillé avec la gueule de bois. J'ai tout de suite ré-attaqué la gymnastique Tai-chi devant le miroir piqué de l'armoire. Au moins, grâce à Bertrand, j'avais un endroit possible où me loger. L'adresse était dans mon sac, mais pour y aller, j'allais devoir me taper le RER avec tout mon barda. J'ai filé à l'anglaise, le taulier ne m'a pas souhaité bonne route, j'avais réglé d'avance. Prévoyant le pire, j'ai d'abord fait une rapide virée à Barbès pour acheter une paire de croquenots pas trop chers avant de prendre la ligne directe jusqu'à Châtelet afin de récupérer la correspondance. Les passagers dans le métro bondé me regardaient avec méfiance à cause de l'ampli et des guitares. Ils me prenaient pour un zonard. Après une pause sur le trottoir roulant j'ai sué sang et eau à travers les couloirs et comme d'habitude, j'ai failli me gourer deux fois avant de monter dans la bonne rame, mais après vérification affolée auprès des passagers, j'ai fini par me rendre à l'évidence, le train allait bien vers Montereau où je devrais ensuite prendre un car pour atteindre enfin le havre espéré.

En passant au ralenti devant les barres HLM de Bagneux, je me suis aperçu avec stupeur que je n'avais rien fumé depuis quarante huit heures, ni cigarette, ni pétard. Le dernier je l'avais grillé avec Jeera avant de lui laisser ma réserve. Chaque bouffée resterait à jamais imprégnée de son parfum, je n'irais plus voir les petits cousins comme avant, c'en était fini de cette époque. Autour de moi, les passagers lessivés

somnolaient, une odeur de mauvais haschisch tournait dans le wagon, j'avais envie de sauter par la fenêtre tant cette France m'étouffait. Mais là où je me rendais, je pensais être à l'abri. D'après ce que mon cinglé d'agent m'avait expliqué, notre petit placement miracle était largué au fin fond de la cambrousse, et j'avais bien l'intention d'en tirer profit pour disparaître pour de bon.

La nuit d'automne est tombée en même temps qu'une espèce de crachin de neige fondue qui me transperçait les os, la différence de température me secouait malgré le paletot et le blouson. J'avais bien fait de prévoir les chaussures, j'ai dû marcher deux bons kilomètres avant d'atteindre le village. La pancarte criblée de plombs de chasse le confirmait : Monceaux-les-Braies, c'était ben là, comme l'avait affirmé le chauffeur pressé de l'autocar. C'était tout ce qui me restait. Une adresse. J'ai demandé si la gare était loin à un péquenot teigneux qui est descendu en jurant de son tracteur, il m'a rétorqué que le train ne passait plus depuis dix neuf cent soixante six et qu'il fallait désormais prendre le bus à côté du carrefour. Je le savais, j'en venais mais il voulait certainement me parler du supermarché à cent mètres duquel était flanqué l'abri de plastique glacial dévolu aux galériens du coin. Je n'ai pas insisté, le café-épicerie était encore ouvert. Un Tunisien qui ne fermait qu'au dernier car, celui que je venais de prendre. J'ai trouvé ça de bon augure et je suis entré lui acheter de quoi me requinquer la carcasse. Deux canettes au guarana et quelques barres de céréales. J'avais changé deux grosses coupures en euros à Bruxelles et l'homme en

blouse grise les a inspectées avec une acuité d'entomologiste avant de me rendre la monnaie. Il avait bien entendu parler d'une vieille voie ferrée qui traversait la forêt mais pas d'une gare, en tout cas, pas d'une gare desservie. Ca me suffisait comme information, je l'aurais embrassé. Il m'a fait cadeau d'une grappe de raisin dès je lui ai dit que je venais habiter là, et il s'est présenté avec une telle chaleur orientale que j'ai failli oublier que j'étais planté au beau milieu de la France profonde. Une affiche du FN placardée sur un marronnier de la place de la mairie s'est chargée de me le rappeler en partant. Momo ne devait pas rigoler tous les jours. La haine des autres m'a rappelé le métis en moi, celui qui en souffrait avant, quand sa peau brune l'empêchait de se sentir Blanc et protégé. Mon passé suintait de partout, je ne pouvais pas m'en empêcher.

Les bourrasques de neige fondue avaient déjà détrempé ma casquette quand j'ai abordé les bois. Je n'y voyais goutte et mon fardeau m'empêchait de progresser, mais j'ai tenu bon et après avoir traversé une épaisse barrière de ronces et escaladé un talus de chiendent j'ai fini par atteindre quelque chose qui ressemblait fort à un remblai, les rails étaient là, rouillés mais encore bien visibles sous les feuilles mortes. Après ça, j'ai prié le bon dieu des voyous pour ne pas avoir pris la voie dans le mauvais sens. C'est ce que j'avais toujours fait jusqu'alors. Depuis ma rencontre fatale avec Paloma, partout où je passais, je semais la mort. Une chouette a hululé comme en réponse à mes sombres pensées et j'ai senti mes brodequins traîner sur le ballast. Mais j'avais tort de

douter. Une centaine de mètres plus loin, les frondaisons s'écartaient, découvrant un ciel sans étoiles. Un coin de lune est apparu un bref instant entre les nuages torturés qui roulaient en houle d'équinoxe, éclairant d'un éclat pâle une masure à deux étages qui se découpait sur le fond obscur. La gare était en lisière de forêt, un volet battait, secoué par les bourrasques. En contrebas, un sentier pavé dévoré de chiendent serpentait au flanc du vallon, à première vue jusqu'à l'agglomération. Derrière le rideau de pluie, les grappes de lumières falotes du village semblaient toutes proches, c'était trompeur et compte tenu du dénivelé sévère, j'ai évalué la distance à trois bons kilomètres. Un ouvrage d'art prolongeait la voie en aval, mais grâce au ciel, l'une des arches principales n'était plus qu'éboulements, ça m'a rassuré quant à un éventuel trafic nocturne de convois de marchandises. La rouille des rails et l'état délabré du bâtiment le confirmaient tout autant, l'endroit était désaffecté depuis des lustres et je n'ai même pas eu à forcer les serrures, elles avaient toutes disparu. Des graffitis à l'ancienne tatouaient encore les murs boursouflés de la salle d'attente. Paix en Algérie, Libérez Henri Martin, OAS vaincra, comme si le temps s'était arrêté en 1960. J'ai posé mes bagages sur un banc de bois vermoulu. Le vent glacé s'engouffrait en bourrasques par toutes les fenêtres dont les vitres brisées jonchaient le sol carrelé. De minuscules éclats de verre flashaient comme des joyaux sous le faisceau faiblichon de ma lampe-torche. Après quelques tâtonnements ponctués de gnons sur les genoux, je suis enfin tombé sur une salle un peu moins exposée aux éléments, certainement l'ancien logis du chef de gare puisqu'il y avait là un vestige de chaise en fer et un sommier métallique aux bandages rongés. J'avais apporté quelques bougies et de quoi allumer un feu. L'affaire m'a occupé une bonne demi-heure dans les courants d'air mais j'ai fini par y parvenir en utilisant les retses d'un vieux bidon d'huile de vidange, et des montants de chêne se sont mis à flamber joyeusement en faisant danser les ombres. J'étais enfin chez moi.

Le lendemain, j'ai été réveillé par les petits oiseaux. Le soleil d'automne éclairait doucement ce qui m'avait tenu lieu de chambre, j'étais couché à même le carrelage, roulé dans mon duvet, et au ras de mon nez, une musaraigne sans gène me fixait de ses minuscules billes noires en grignotant le reste de barre de céréales que je m'étais gardé précieusement pour le petit déjeuner. Je l'ai observée un long moment sans colère. Si je devais survivre ici, autant m'habituer à leur compagnie. Je me suis levé d'un bond et l'animal à filé en couinant sans demander son reste.

Après avoir vidé d'un trait ma dernière canette de guarana-cola, j'ai repris sans hâte l'inspection des lieux. Les toilettes étaient intactes. Il y avait des robinets en état de marche et même une douche, le tout gangrené de moisissures et de crasse jaunie par le temps. Mais l'eau était, bien sûr, coupée. Bertrand, prévoyant, m'avait refilé les coordonnées du notaire à contacter, j'avais toutes les cartes en main, sauf que légalement, je n'existais plus nulle part, c'était bien le problème. Comment expliquer à tous ces cafards tatillons que j'étais moi et que j'habitais là ? Ce Willy

Steiner n'avait pas de bail, et je doutais fort d'être en mesure de prouver mes droits sur la propriété.

J'ai passé le restant de la matinée à y réflechir, totalement inhibé par la complexité du problème. J'ai toujours eu une sainte horreur de la paperasserie, là, je voyais bien à quel point le maillage du système était serré. Pour louer mon propre bien sous le couvert de ma nouvelle identité, j'avais besoin d'un compte bancaire, mais pour ouvrir ce compte, je devrais impérativement fournir une adresse en France et pour la justifier, présenter des factures d'électricité. et de téléphone établies à mon nom. L'épreuve ressemblait tout à fait à la mauvaise farce de la carte de séjour. Un boulot obligatoire pour l'obtenir, et la carte obligatoire pour pouvoir obtenir le boulot. Je tournais en rond comme un immigré en transit, et j'aurais pu continuer longtemps si je n'avais pas cédé à ma mythomanie naturelle.

*

Chap. 5

Sous le soleil livide de novembre, le village en contrebas avait une toute autre apparence. En fait, Monceaux-les-Braies tenait plus du gros bourg que de la bourgade perdue. Une zone industrielle fumante et un large lotissement de Sam Suffit en vérolaient la périphérie. En descendant le chemin, j'ai pu constater à ma grande satisfaction que la gare masquée par la végétation foisonnante était invisible d'en bas. Je n'avais aucune envie de voir débouler les bleus avant d'être en règle avec les lois arbitraires de ma République chérie. Ordre, Travail et Sécurité étaient au fil des mois devenus le credo des masses gauloises crétinisées par leurs télés tricolores, et j'imaginais d'avance la délectation du flic de service. Squatter et détenteur de faux papiers, j'aurais été bon à tous les coups pour un séjour à Fleury. J'avais planqué tant bien que mal mes bagages dans un placard du premier étage en espérant qu'un visiteur fortuit n'ait pas la mauvaise idée de venir fouiner là. A priori, les gens du secteur ne semblaient pas fréquenter l'endroit, mais avec la multiplication inexorable des expulsions avant l'hiver, je pouvais aussi me retrouver dépouillé vite fait. C'était mon principal souci. Tant que ma présence ne serait pas officialisée, je courrais le risque d'être envahi, et c'est la raison pour laquelle je cavalais. Comme par hasard, j'ai croisé une voiture de patrouille en arrivant dans la grand rue. Ils m'ont dévisagé sans ralentir et j'ai béni le ciel d'avoir écopé d'une tête de boudin blanc banalisé. Ce pays de liberté avait d'année en année pris des allures de dictature bananière, mais personne ne paraissait s'en offusquer, sauf les pauvres et les décalés qui en prenaient plein la tronche, j'étais bien placé pour le savoir. Six mois plus tôt, juste avant mon départ pour Séoul avec Cassandra, un soir, en rentrant tard de répétition, je m'étais fait contrôler positif au cannabinol, au volant, par un de leurs nouveaux dispositifs imparables de prélèvement buccal. Dolly avait sûrement déjà reçu la convocation au jugement, mais tant que je resterais à l'abri ne ma nouvelle peau, je ne risquais pas l'injonction thérapeutique, au pire ces rats allaient saisir les reliquats de mon compte en banque pour régler l'amende inique, ce qui ne me gênait pas enormément, vu la situation. Le constat m'a fouetté l'humeur, et c'est avec un moral au beau fixe que j'ai démarré la journée au zinc chez mon nouveau copain Momo.

Une brochette de chômeurs excités bavassaient à propos d'un gamin qui venait de liquider toute sa famille à coup de fusil de chasse. Le plus fanfaron braillait qu'il n'y avait qu'à rétablir la peine de mort pour tous ces malades, quand bien même ce seraient des morveux. Il m'a regardé en biais siroter mon expresso espérant certainement que j'abonde dans son sens, mais planqué derrière mes lunettes fumées, j'ai fait celui qui n'entendait pas. Les nouvelles frelatées du canard local ont fini de m'éclairer sur l'origine de leur état d'esprit, et Momo m'a resservi avec un franc sourire. J'étais bien de retour chez moi, dans ma patrie chérie peuplée d'andouilles désinformées et de frustrés dangereux. Le café faisait aussi office de poste et de bureau de tabac. Ouand le facteur est entré pour délivrer ses prospectus et ses factures, je lui ai demandé si la gare désaffectée disposait d'une adresse et s'il la desservait. "Que nenni mon ami, qu'il a maugréé entre deux gorgées de Pinot noir, c'est pas mon district...". En revanche, je savais pertinemment qu'il était tenu de signaler toute allée et venue suspecte aux autorités et je lui ai offert mon rictus le plus suave pour lui souhaiter une bonne tournée. Il a secoué sa grosse trogne aubergine avant de réintégrer son fourgon jaune, l'air de dire que j'étais quelque peu obsolète, mais à priori, ma question ne l'avait pas alerté. Son jugement m'a rassuré sur mes capacités à bluffer les honnêtes gens. Ensuite, j'ai acheté un paquet de clopes et une Mobicarte au Tunisien en bénissant la paranoïa chronique qui m'avait conduit à faire débloquer mon téléphone portable dès l'achat. Ainsi, je n'aurais plus à utiliser la ligne de l'Autre, cet Armand fiché que je devais au plus vite réduire au silence sous peine de finir enchristé. J'avais sagement décidé de conserver le plus longtemps possible mon abonnement principal, j'étais en prélèvement automatique, tant qu'il y aurait de l'oseille disponible sur mon ancien compte, je serais peinard, et en prime, je garderais la possibilité de consulter ma messagerie. Désormais, pour appeler sans traces, j'utiliserais la carte anonyme, bête noire de toutes les polices. Le métier commençait à rentrer. Mais je n'avais aucune idée sur la manière de m'y prendre pour obtenir un bail en bonne et due forme sous mon nom d'emprunt. Les pochards du matin ont fini par dégager les lieux, la dernière usine de la zone venait de délocaliser, ils se préparaient au grand soir à coups de demi-pression et ne me prêtaient pas plus attention qu'au matou qui ronronnait à côté de la caisse enregistreuse. Vers dix heures, trente considérant que les rentiers sont des lève-tard, j'ai composé posément le numéro de Maître Nollat-Legendre, notaire de son état à Monceaux les Braies et je me suis présenté comme une relation personnelle de M. Bertrand Veinstein, propriétaire en voyage. La standardiste avait une horripilante voix de crécelle et le ton excédé de quelqu'un qu'on dérange mais quand je lui ai annoncé ma ferme intention de louer la gare, elle a aussitôt modifié sa retrouvant soudain les sémillantes tessiture, modulations d'une hôtesse d'accueil. Après cinq minutes d'âpres négociations elle m'a même accordé la faveur d'un rendez-vous pour le lendemain en soirée, juste avant la fermeture de l'étude. Son offre me convenait parfaitement, j'avais encore quelques légers détails techniques à régler.

Le fait rassurant d'avoir récupéré une ligne téléphonique utilisable ne réglait pas pour autant mon problème d'électricité. Ma batterie de portable était à plat. Heureusement, le brave Momo n'avait pas encore nouvelles règles impitoyables intégré les capitalisme ensauvagé et c'est sans contrepartie qu'il a accepté de brancher mon chargeur dans la salle des banquets aménagée au fond de son épicerie. Le dimanche, son épouse invisible faisait le couscous pour les chasseurs, il y avait des photos héroïques punaisées aux murs de frisette graisseuse et je subodorais sans peine les inévitables blagues sur Blanche Neige qu'il devait à coup sûr encaisser avant la monnaie. Son teint olivâtre et ses lèvres africaines ne laissaient aucun doute sur ses origines mozabites, il paraissait toutefois en paix. Il m'a signalé, tout en me servant un gruyère-beurre-cornichons sur sa grande table de Formica écaillé, que c'était le début du Ramadan et que nous autres Chrétiens devrions aussi faire le Carême, sa blague m'a déridé. Je lui ai acheté un périodique de petites annonces que j'ai commencé à éplucher en gratouillant ma cicatrice toute fraîche, et j'ai grillé la moitié de mon paquet de Camel neuf en résistant à la tentation suicidaire d'appeler Dolly. Je ne crachais plus le sang comme à la clinique mais le Pr. Tagayashi m'avait prévenu sans détours de ce que je risquais si je continuais ainsi à me goudronner les bronches. Et le froid n'arrangeait rien. Dehors, il faisait douze degrés au soleil, c'était indiqué sur le thermomètre de la vitrine, gracieusement offert par une publicité de bouillon-cube. Je me voyais mal revivre une nuit comme celle que je venais de passer.

J'ai feuilleté le périodique sans trop y croire. Les petites annonces payantes m'ont encore plus déprimé que les gratuites. Même en y mettant le reste de mes dollars, je n'avais pas de quoi m'offrir une voiture qui passe bien les contrôles, je ne tenais pas à me retrouver avec une épave roulante pour me faire coincer au premier barrage routier, j'avais pourtant un besoin vital d'autonomie. J'ai failli me rabattre sur un scooter de trois ans d'âge mais à l'idée d'affronter prochainement le verglas, j'ai remballé mes fantasmes de virée tête au vent, de toute manière c'était encore un acte rigoureusement réprimé. Sur le coup de midi, j'ai vu que la batterie était pleine et j'ai composé le numéro de ma boîte vocale en utilisant mon ancienne puce afin d'en avoir le coeur net. Je n'ai pas été déçu.

Outre une proposition de concert miteux à Marseille et deux appels affolés de mon frangin qui venait de me voir chuter en concert dans un clip sur MTV, j'avais un message sérieux. Un vilain monsieur qui annonçait en substance qu'il allait me faire la peau si je continuais à faire le malin. Après trois passages le volume à fond, j'ai reconnu sans trop de peine la voix maquillée de Yann. Si ce salaud s'était fendu d'un appel international en roulant son combiné dans un mouchoir, ce n'était assurément pas pour la galéjade, je le connaissais assez pour savoir à quel point il était prudent et méthodique. Mais comment aurait-il pu me retrouver? Seuls Bertrand et moi connaissions l'existence de ce placement foncier providentiel qui allait me servir de planque en attendant l'embellie. Sur le coup, je ne me suis pas inquiété, j'ai préféré me concentrer sur les détails d'intendance.

L'épicier m'avait signalé une agence bancaire aux abords des nouveaux lotissement, le ciel était par bonheur clément, et j'avais besoin d'argent liquide en euros, ici mes dollars n'avaient plus cours. J'avais solennellement décidé de ne plus utiliser ma carte de crédit dans le secteur, si par hasard les poulets étaient à ma recherche pour les quelques peccadilles qu'ils avaient à me reprocher, le recoupement leur serait trop facile. Tolérance zéro oblige, ils avaient désormais tous les pouvoirs, y compris celui de piétiner allègrement les dispositifs de la Commission Informatique et Liberté.

Allée des Castors, ça ne s'invente pas. L'agence rutilante était située au coin, entre la gendarmerie et l'agence nationale pour l'emploi. Un clonage de fausses demeures traditionnelles en parpaings crépis s'étendait jusqu'aux abords de la colline, gardé par un commando jovial de nains de jardins et de Rotweillers enchaînés. J'ai immédiatement repéré les nombreuses caméras de surveillance de la rue. Un secteur pacifié comme on en rêve au Ministère de l'Intérieur. On était en semaine, les vacances de la Toussaint venaient de commencer, la France laïque célébrait ses morts chrétiens tandis que les Musulmans jeûnaient. J'ai bien pris soin de ne pas me faire tailler le portrait en gardant le nez baissé, bien à l'abri sous ma gapette de trimardeur. Depuis le retour de Bangkok, je ne la quittais plus, j'avais sans cesse froid au carafon. Après avoir passé le double portillon de sécurité, j'ai constaté avec soulagement que personne ne me prêtait attention. La banque allait fermer dans quinze minutes et les deux mémères pressées qui me précédaient n'ont même pas répondu à mon bonjour aphone. Le jeune guichetier pâlot était à l'évidence stagiaire et d'origine maghrébine, sa blondasse de chef claquait ses talons aiguilles sur le carrelage luisant en faisant les cents pas entre la photocopieuse et son bureau. Si je devais ouvrir un compte, ce serait probablement à elle que j'aurais affaire. J'ai profité de l'attente pour l'observer en douce. Trente ans, une poitrine de limande, le nez aquilin et la lèvre pincée, Mlle Sibemololonbec était catholique, un crucifix et une vierge vingt quatre carats l'annonçaient sans ambages sur son corsage gris souris à col boutonné. J'aurais du mal à la séduire. Prétextant un retour de vacances précipité des États-Unis. j'ai changé neuf cents dollars en billets froissés d'avance en présentant ma carte d'identité toute neuve, c'est passé comme une lettre à la poste. "Bon appétit, M. Steiner..." a marmonné, les yeux dans le vague, le jeune stagiaire à jeun. J'ai regardé ma montre, il était midi et demi, il en avait encore pour sept bonnes heures à ravaler pieusement sa salive. Moi, je n'avais qu'une idée en tête : m'installer un coin au chaud avant que la nuit nous tombe dessus. Dieu merci, le supermarché restait ouvert aux horaires du déjeuner. J'en ai profité pour acheter en évitant la cohue. Un poêle à pétrole, des bougies, un duvet épais, un radiocassette, de la nourriture et de la boisson pour trois jours, réglés en cash pour ne laisser aucune trace. Je leur ai emprunté un caddie sans demander l'autorisation et je me suis grouillé de rejoindre mon chemin de traverse avant que la flicaille affamée n'ait fini sa gamelle. Les heures des repas sont les meilleures quand on souhaite éviter les contrôles, j'avais retenu cette leçon de mes longues années de quête au chichon et diverses substances prohibées dont j'agrémentais jusqu'alors mon ordinaire. Et là, au régime sec, j'y songeais avec un brin de nostalgie en poussant mon chariot à roulettes sur les pavés disjoints du raidillon. La sensation implacable du temps qui s'écoule, la réalité sordide, voilà ce que j'avais toujours voulu fuir. Désormais je devrais faire avec, et ce n'était pas une mince affaire. Sans amortisseur chimique, l'injustice et la stupidité ambiante m'éveillaient des pulsions de meurtre, mais ce n'est guère explicable à ceux qui se sentent à l'aise dans un monde où la peau d'un mercenaire chrétien vaut cent mille fois celles des innocents qu'il bombarde. Allez donc raconter ça à un juge.

Arrivé au sommet, j'ai soufflé un instant, le temps d'admirer la vue derrière et devant moi. La gare était mignonnette sous le soleil faiblichon. Les feuillages encore denses cachaient en partie la façade mais la toiture de tuiles mécaniques semblait en assez bon état. J'ai foncé au premier étage vérifier que mes bagages étaient toujours à leur place. Mes guitares surtout. Personne n'était venu squatter, sauf les lapins et les musaraignes dont les crottes nombreuses jonchaient le plancher de chêne brut. L'endroit devait être, à l'origine, un local où les marchandises en transit étaient entreposées, une large ouverture fermée par une lourde porte à glissière donnait sur une plateforme surplombant les voies. En cas de pépin, cela constituerait un excellent observatoire d'où je pouvais surveiller tout le vallon jusqu'à la route. Quant à la superficie, l'endroit était assez spacieux pour loger une colonie de Pakistanais avec famille et bagages. Trois cents mètres carrés au bas mot. Bertrand avait dû acheter en se basant sur les surfaces corrigées, mais de là à faire une plus-value sur l'affaire, il y avait un Et j'étais dedans, toutes mes petites éconocroques y étaient passées. Écoeuré, j'ai allumé le radiocassette et je me suis calé sur TSF, cent pour cent jazz. Il a fallu que je tombe sur Sydney Bechett. Quand j'ai pris conscience de mon incapacité à mettre un nom sur le standard qui passait sur les ondes, je me suis enroulé dans le duver pour sangloter ma nostalgie comme un bambin de six ans. Et pour cause, c'était l'un de mes morceaux fétiches quand j'avais cet âge-là. Je préférais le jazz à Dorothée, j'avais le droit, là-dessus, mon paternel était formel, la musique, pour

lui, c'était sacré, tellement sacré qu'il passait ses nuits à danser la rumba.

J'ai laissé dérouler la bobine. Du chagrin doudou je suis doucement passé au blues et j'ai dégainé la gratte de son écrin. J'aurais tellement aimé brancher l'ampli. Mais sans jus, j'étais condamné à ne pas tricher, ce qui est autrement plus coton qu'un anatole bateau saturé. Les initiés apprécieront, j'avais une cassette de Miles Davis, une copie pirate de "Go ahead John" des années soixante dix, je me suis amusé à jongler avec son pote Mac Laughlin jusqu'à pas d'heure, si bien que mon moral s'est miraculeusement arrangé. J'ai chanté "Alléluia, Hosanna, ça vaut bien Inch' Allah" tout seul dans la grande salle en imaginant, sans angoisse, la flopée d'aménagements nécessaires pour transformer ce taudis en studio.

Dommage que les chagrins en miroir ne puissent s'annuler, sinon on vivrait tous au paradis. J'y songeais devant mes spaghettis à l'eau, blotti contre le poêle fumant. J'étais un otage comme les autres. Aux dernières nouvelles, Oussama Ben Laden était vivant, il menaçait encore une fois de tout faire sauter. J'ai tout de suite changé de fréquence, je ne voulais plus me laisser intoxiquer. Quitte à le faire, autant que je le décide moi-même. Il faisait bon dans la cambuse, j'avais calfeutré les fenêtres, j'en avais même une qui disposait d'une vitre par où je pouvais voir les étoiles pâlir lentement comme dans une descente d'acide. J'ai sorti mon vieil exemplaire de Khalil Gibran et je l'ai ouvert au hasard. La pêche aux vers m'a confirmé dans mes impressions, je n'avais plus besoin de défonce pour planer, c'était devenu naturel, à moins que ça ne l'ait toujours été. J'avais terminé "American Tabloid" dans l'avion du retour, désormais, je savais à quel point les emboîtements en poupées russes de la mise en scène globale du monde étaient inabordables à qui ne possède pas les clés des archives. Je ne voulais plus rien savoir du spectacle organisé.

Avant de m'endormir, j'ai relu la partition de "Kiev en avril" annotée de la main même de Paloma. Les mathématiques m'apparaissaient comme l'expression de Dieu, je repartais à fond dans le cosmique et je me disais qu'à chaque fois où j'en avais eu besoin, le Démon m'avait proposé ses services, un boulot, un peu de poudre, une fille ou de l'argent. Mais je ne suis jamais dupe de mes égarements passagers, la pensée magique, n'est jamais qu'une façon décalée de voir les choses, rien de plus. Et même si j'étais momentanément à l'abri du danger, je savais bien qu'au matin, il me faudrait bouger daredare. Je n'avais pas un seul costume décent à me supermarché mettre, ceux du sentaient supermarché, il me fallait une fripe luxueuse pour bluffer le bourgeois, pas un costard miteux de vendeur de moquette au rabais.

Evidemment, réveillé en fanfare par les aboiements furieux d'un chien qui rôdait dans le bois, je me suis levé aux aurores avec une migraine carabinée, On ne peut pas éternellement brûler la chandelle par les deux bouts. J'ai rassemblé mes esprits devant un café soluble en grillant ma dernière Camel. On était vendredi, j'avais un rendez-vous capital en soirée, et je toussais comme un sanatorium sans chauffage. L'humidité ne me valait rien. Je me suis regardé dans

le miroir, cerné de mauve, avec ma barbe blanche naissante et mon nez cassé, je ne me serais pas donné cent balles. Les notaires ont le chic pour détecter les faisans dans mon genre, et si celui-ci s'avisait de pousser les vérifications un peu loin, je risquais de ressortir de son étude avec le menottes aux poignets. Je me suis rasé de près à l'eau froide en m'appliquant à ne pas me couper, avant d'enchaîner quelques figures de face au panorama fantomatique des herbages d'où montaient les langues pâles des brumes. Autrefois, le creux du vallon avait dû être marécageux, et c'était, bien entendu, sur cette zone insalubre que les lotissements avait été bâtis. La voyoucratie locale avait dû se frotter les mains en voyant déferler les hordes de nouveaux rurbains endettés pour vingt ans, et Maître Nollat-Legendre et ses amis s'en étaient certainement mis plein les poches à leur fourguer leurs parcelles d'hectares devenues miraculeusement constructibles sur d'anciennes mares comblées. A la prochaine grande sécheresse, on verrait apparaître les premières grosses fissures, à moins qu'un déluge ne ramène le paysage à sa première nature. devenu monnaie courante en France mais à chaque fois, les blaireaux en quête de terrier s'y laissaient prendre. Ils signaient et se saignaient pour les traites jusqu'au jour où la catastrophe du chômage les renvoyaient à la case départ. Et là, notre notaire propre-sur-lui revendait en adjudication la chaumière aménagée avec amour par les gogos qui croyaient encore vivre chez Disney. Je n'avais nulle intention de tomber dans ce genre de piège, même si parfois le fantasme banal d'avoir un mouflet sur les genoux me

traversait douloureusement. J'allais accuser trente huit ans le seize décembre, j'appréhendais déjà l'échéance des quarante.

J'ai rejoint la départementale en empruntant les chemins vicinaux sans passer par le village. J'avais repéré Sens sur la carte, ce n'était pas trop loin pour une virée à pied, à peine quinze kilomètres. Il faisait plus doux que la veille, mes rangers d'occasion étaient faites, je me sentais sur le pied de guerre. Après cinq kilomètres passés à zigzaguer sur les accotements non stabilisés sous les giclées de gadoue des bahuts et des autocars, j'ai commencé à accepter l'idée dégradante de lever le pouce pour quémander une bagnole. Dans mon accoutrement, j'avais une chance sur un million, mais bon, j'avais toujours fonctionné ainsi, et parfois, ça m'avait rapporté gros. J'ai continué sans m'arrêter en cueillant au passages quelques mûres tardives sur les haies, le ciel était léché de rose et j'avais le moral au beau fixe. J'ai bien fait d'y croire parce qu'après quelques coups de klaxons ironiques de la part de grosses berlines de cadres pressés, j'ai eu droit à un minibus Vollkswagen bleu rescapé des années soixante immatriculé en Hollande. Il y avait deux filles à l'avant. Celle qui conduisait m'a hélé en riant et j'ai couru comme n'importe quel auto-stoppeur frappé par la grâce. Elle m'ont fait grimper à l'arrière et tout à coup je me suis senti chez-moi. Elles écoutaient un vieux Red Hot Chilly Pepper à fond la caisse sur leur quadriphonie laser.

Leur bus était une antiquité bien retapée, un lit pliable deux places et une kitchenette aménagée sur la plate-forme du moteur, de la moquette au sol et au plafond, Le style tenait autant du lupanar mobile que du camping-car. "Tavaoù ?" m'a crié la rasée qui tenait le volant en me jetant un coup d'oeil glaciaire dans le rétroviseur. Les deux pieds calés sur la boîte à gants, ses petites mains gantées croisées sur ses genoux repliés, la copine roupillait emmitouflée dans une grosse doudoune à capuche. J'ai passé la tête entre les deux créatures pour leur annoncer à bout portant que j'allais vers Sens et j'ai eu la bonne surprise d'entendre la conductrice rétorquer : " Ben, nous aussi, en anglais. On a beau dire, ça facilite les contacts.

Un vieux relent de Sinsemilla flottait dans l'habitacle. La conductrice m'a tendu le joint par dessus son épaule, j'ai refusé poliment en prétextant traîner une mauvaise bronchite, ce qui était malheureusement le cas.

- " Moi c'est Greta, elle c'est Kristin, et toi?
- Willy."

Ma bouche s'était ouverte pour prononcer un A, et Greta n'avait pas les yeux dans sa poche. "Chacun raconte ce qu'il veut..." elle a conclu sans insister, avant de m'expliquer en détail leur périple depuis Istanbul. J'écoutais son bavardage à la syntaxe approximative sans y prêter trop attention, j'étais tétanisé à l'idée qu'on puisse tomber sur un barrage, mais Greta était hollandaise, sa copine, danoise, elles n'avaient pas mes angoisses de Français opprimé. A un moment, j'ai cru entendre le mot "dojo" calé entre deux séquences de Ska sur la platine. Greta et Kristin se rendaient à un club de self-défense, elles en avaient trouvé un bon, à Sens, justement, et elles avaient bien l'intention de passer le début de l'hiver dans le coin

avant de descendre en Espagne. Elle dormaient dans le bus, elles étaient libres. Greta a viré sec pour se garer, c'est alors que j'ai avisé les svastikas entrelacées du tatouage qui lui dévorait l'avant-bras. Elle pilotait manches retroussées comme un vrai camionneur du désert. Un peu inquiet de la signification de la chose, j'ai demandé: "C'est quoi ces deux croix gammées inversées? C'est comme le yin et le yang dans la vallée de l'Hindus?

- Comment tu sais ca, toi ? " s'est-elle exclamée, apparemment surprise par ma réaction. Kristin s'est redressée en jaillissant de sa capuche comme si on venait de percuter un sanglier. " De quoi y s'mêle ce trou du cul! " elle a glapi en américain basique. Elle aussi avait vu du pays, ça se voyait à ses petites ridules d'expression au coin de l'oeil. J'étais certain qu'elle avait écouté le début de la conversation, elle ne m'a pas demandé mon prénom et elles ont commencé a se chamailler sur le sens profond de la croix gammée à l'endroit, symbole de vie et de fécondité. J'ai préféré ne pas m'en mêler. Elles m'ont lâché en centre ville avec la promesse rituelle de se revoir, on a échangé les numéros de portables et on s'est quittés là-dessus, avec l'impression réciproque qu'on avait frôlé l'engueulade. Je les trouvais bien mignonnes mais sacrement vu l'époque douteuse que dangereuses traversions. Elles m'avaient laissé l'adresse du club, au cas où, et je me suis dit que la virée m'avait déjà rapporté une pépite à conserver précieusement. Si je souhaitais vraiment décrocher du manque, j'avais intérêt à rester centré. Je me suis promis d'y penser sitôt finies mes emplettes et j'ai commencé à fouiner dans les boutiques.

Les chaussures sont la clé de l'édifice. Essayez donc d'être crédible avec des mocassins à semelle élastomère achetés en discount. Au premier coup d'oeil, le notable vous repérera comme le fauché qui se la joue costard du dimanche, et ce, quelle que soit la qualité de l'étoffe de votre pantalon. J'ai donc ouvert la chasse aux godasses, et j'ai eu l'occasion inouïe de tomber sur une discrète paire d'anglaises noires à boucle dorée telles qu'en portent encore les prélats anglicans. Elles étaient comme neuves, un 43 standard, parfaitement ajusté à mon pied, le petit cordonnier, chez qui j'étais entré voir à tout hasard, les tenait d'un client chic venu faire poser un patin en dépannage express et qui n'était jamais repassé. L'aubaine m'a coûté deux belles coupures de cinquante et j'ai continué à déambuler sans souci dans les méandres des ruelles commerçantes autour de la cathédrale. Après quelques déconvenues chez les habilleurs de province qui refusaient offusqués de marchander la moindre cravate, j'ai atterri chez une vieille pie myope au fond d'une espèce de couloir aménagé entre deux immeubles vermoulus. Elle m'a dégotté au pied levé dans son stock de dégriffés, un pardessus de grand couturier et un costume trois pièces signé du même, à peine portés C'était la collection de l'hiver précédent, elle me l'a assuré en rajustant ses binocles avant d'encaisser la monnaie sans même vérifier la trame des billets. Quand je me suis inspecté de près dans le miroir, j'ai failli saluer Monseigneur. Manquaient plus que la serviette de cuir et le Figaro et j'aurais pu passer pour un confortable contrôleur général des impôts. Les verres neutres calés sur le bout de mon nez masquaient sa fracture récente, et la rigueur chic de la tenue alliée à la pâleur cadavérique de mon visage glabre conféraient à l'ensemble un style particulièrement refroidissant. Assurément rien à voir avec le skinhead en jeans et blouson qui avait franchi le seuil de la boutique. J'ai adressé un grand merci à la marchande qui m'a regardé partir avec un sourire énigmatique avant de reprendre sa lecture assidue de Mallarmé. Sa minuscule boutique de bric et de broc regorgeait de trésor des sixties. Une magnifique photo de Marcia Moretto, l'ange égérie des Rita Mitsouko s'étalait sur le mur du fond, je me suis demandé où cette dame avait pu se la procurer. Très peu de personnes connaissaient Marcia Baila, j'avais eu ce privilège vingt ans plus tôt, quand je démarrais tout neuf dans la musique, et ce rappel ironique du destin m'a soudain donné l'impression d'avoir récupéré mes ailes, au point qu'en passant devant le porche de la cathédrale, j'ai salué la divine providence avant de m'autoriser un kebbab-frites dans la taverne turque qui jouxtait l'antique édifice. Je n'avais pas mangé de viande depuis une éternité. En Thaïlande, avec la chaleur, je ne la supportais pas.

Evidemment, fringué smart comme je l'étais, je ne me suis pas aventuré à faire de l'auto-stop. Pour le retour, j'ai pris le taxi, ça m'a coûté plus cher que le pardessus. Le chauffeur, un vrai râleur a passé son temps à m'expliquer qu'il roulait pour payer le fisc et je suis arrivé chez le notaire de Monceaux-les-Braies la cervelle farcie d'invectives rentrées, j'avais la rage au ventre.

Je me suis fredonné la Cucarracha avant de sonner, l'hyper-normalité ambiante commençait sérieusement à me peser. La secrétaire, une vieille bique sèche comme une trique m'a ouvert aussitôt et son oeil expert m'a détaillé de la tête aux pieds comme si j'étais de la mafia. J'avais bien fait de prévoir. Après m'avoir imposé les cinq minutes d'attente réglementaires à feuilleter Fortunes sur papier glacé, sa Majesté Maître Nollat-Legendre en sa gracieuse personne a enfin daigné m'accueillir. Son bureau était clair et spacieux, bien rangé, ça m'a rassuré à minima, celui-ci au moins ne perdrait pas mon dossier. Un grand barbu brun à mains poilues, presque aussi chauve que moi. J'ai senti que ma dégaine lui convenait, j'avais tous les attributs nécessaires, la chemise blanche à fine rayures bleues, la cravate en soie et la pochette adéquate, je sentais le cossu, ça lui suffisait. Je lui ai déballé ma salade en deux temps trois mouvements. J'étais un ami intime de M. Veinstein actuellement en voyage en Afrique, celui-ci m'avait parlé d'une gare désaffectée dont je souhaitais faire un entrepôt pour faillites et saisies. Des locaux à louer pour une clientèle d'expropriés ou de locataires en attente de plus en plus intéressante. Le barbu connaissait le marché, c'était juteux, il en avait déjà 1000 m2 dans le Neuf Trois. Nous avons convenu d'un bail à géométrie variable où je serais seul décideur de l'usage du lieu, à ma charge exclusive de le rendre habitable si je le pouvais. Les six loyers d'avance seraient reversés par ses soins, moins les frais, à la société anonyme dublinoise,

propriétaire en titre. Je me suis marré sous cape en m'apercevant que j'étais en train d'organiser une fuite de capitaux en bonne et due forme. Mon identité ne l'a pas le moins du monde alerté. Il m'a poliment demandé si j'étais toujours domicilié à Mayotte, j'ai acquiescé sans hésiter et j'ai signé. Il n'a pas rechigné non plus quand je lui ai posé trois liasses de dollars neufs sur son joli bureau Louis XVIII. Comme quoi les connivences de classe sont bien le meilleur passedroit.

J'étais euphorique, un peu trop peut-être. Cette journée m'avait pompé plus de la moitié du magot que j'avais ramené de Bangkok, il me restait quatre mille en tout et pour tout, plus la petite monnaie. Le compte de l'Autre était brûlant et il ne devait pas y avoir plus de deux mille euros dessus, je n'allais pas aller bien loin si je continuais à ce train-là, d'autant que je n'avais pas réglé mon problème de voiture, il m'en fallait une au plus tôt, si je ne tenais pas à finir congelé dans mon taudis cet hiver.

En arrivant en haut du remblai, j'ai surpris un jeune chien qui sortait précipitamment de la maison. Je l'appelais déjà la maison, même si elle n'était pas à mon vrai nom, j'étais vraiment chez moi, pour la première fois depuis longtemps. Un drôle de clébard effronté à tête de renard qui cavalait sur les rails avec un emballage de fromage dans la gueule. Je l'ai appelé Billy, comme ça m'est venu et il s'est retourné. Le soir-même je lui ai laissé une gamelle sur le quai devant la salle d'attente il n'a pas aboyé de la nuit.

J'avais un copain fidèle, une guitare en état de marche et un coin au chaud, de quoi allais-je me plaindre ? J'aurais pu tenir six mois comme ça et composer de quoi faire un album sinistrose genre Nick Caven. C'était sans escompter sur la fièvre bricoleuse qui me saisit quand je m'installe quelque part. Après une semaine calme de camping sauvage au milieu des gravats, j'ai eu envie de tout chambouler de fond en comble. Mais pour ça, il me fallait un moyen de locomotion, et pour en dénicher une dans cette cambrousse, j'allais devoir dépenser une fortune en taxis, ou me farcir le car et le RER avec les aléas divers que cela comporte. C'est certainement ce qui m'a motivé le plus quand j'ai sélectionné à contrecoeur la touche du numéro de la Hollandaise. J'ai laissé sonner longtemps. Greta était au volant, ça ne l'a pas empêchée de décrocher. Je ne lui ai pas annoncé d'emblée la couleur, j'ai joué sur la corde sensible en la félicitant sur ce qu'elle écoutait. J'avais vaguement reconnu la voix d'Eminem sous le bruit de ferraille infernal du minibus qui peinait, vraisemblablement en Elle m'a proposé une rencontre amicale sur montée. tatami pour le lendemain matin. On s'est donné rendez-vous sur le parking du Carrefour, l'unique endroit qu'elle connaisse dans le secteur, et elle a coupé tout schuss. En raccrochant, j'ai senti un flot de haine remonter de je ne sais quel enfer caché en moi. Leurs svastikas tordues et leurs matraques me hantaient, je détestais ces espèces de nazillons branchouillés qui jouent avec le feu, il en poussait de partout, une moisissure secrète qui rongeait jour après jour la confiance. Dans le milieu musical comme ailleurs, chez les députés suisses, les fonctionnaires européens et le buraliste du coin. On ne savait plus trop avec qui on parlait. Kristin et Greta nageaient dans cette soupe saumâtre, j'étais décidé à me les allumer sévèrement dès que j'en aurais l'occasion et là, c'était le bon moment pour le faire.

Toute la nuit, j'ai rêvé d'être un karatéka en l'air. Triple saut périlleux et toutes les figures du kung fu, sans les trucages. Ça bouillait en moi comme du magma. A dix heures, il pleuvait des seaux mais j'ai dévalé le chemin sans glisser une seule fois sur les pavés moussus. J'étais en titane, bourré de complexe antioxydants et de spiruline en gélules, le régime me réussissait à merveille, j'avais diminué la bière de façon drastique et je n'avais plus un millimètre de cellulite sur le ventre. Billy m'a accompagné en frétillant jusqu'à la route. Il n'allait jamais au delà, les voitures lui fichaient une trouille bleue. La pluie battante m'a accéléré la foulée et je suis arrivé sur le parking encore désert au moment où le minibus se garait. Les deux filles avaient l'air ravi de me voir gigoter sous la flotte. Elle ont roulé lentement jusqu'à ma hauteur et Kristin m'a demandé en rigolant si elle était bonne. Je me suis ébroué et je n'ai pas desserré les dents de tout le voyage. Elles avaient déjà bien entamé la journée, un nuage de fumée sucrée obscurcissait l'intérieur du fourgon. Cette fois Greta ne m'a pas proposé la bouffée rituelle et elles ont continué à papoter en anglais à propos de la réputation de queutard des Français, à leur avis très surfaite, tout en me jetant des coups d'oeil obliques dans le rétroviseur. Du haut de leur vingt cinq ans, elles me jugeaient déjà comme un vieux cochon cavaleur, alors que vraiment, j'étais loin de songer à la petite affaire. J'avais juste besoin d'un coup de main pour faire le tour des vendeurs de véhicules d'occasion de la région, mais je voulais tout d'abord leur clouer le bec sur le tatami. Avec mes quatre-vingt kilos de viande retapée à neuf, j'avais l'avantage du poids, sans même utiliser les petites astuces apprises chez Maître Hashimoto, je comptais bien leur faire crier grâce vite fait. Je n'ai pas été déçu.

A peine arrivés, elles m'ont lâché entre les pattes du body buildé préposé au vestiaires qui a eu toutes les peines du monde à me trouver un kimono à ceinture blanche à ma taille, les abonnés du club étant nettement plus aguerris à mon âge. Quand je suis entré dans la salle, j'ai vu que mes copines étaient seules. Je m'étais attendu à un cours en présence d'un brave prof de judo qui aurait cadré le jeu, mais elles m'ont annoncé avec un méchant sourire qu'elles s'étaient arrangées pour avoir l'accès illimité au dojo. J'ai pris Greta en premier, enfin façon de parler parce que j'ai surtout vu le tapis de près. Un vrai cyclone! A peine ai-je eu le temps de tendre la main vers son col que j'ai senti mon poids m'entraîner vers l'avant et le reste à l'avenant. Evidemment, sa prise m'a mis hors de moi et j'ai sorti mes coups vicieux appris dans les caves. Entre quatorze et seize, il avait bien fallu que je m'y mette. Leur Kiaï sauvage et tout le tintouin ne m'impressionnaient guère, je savais que la haine suffit en général à gagner, faut juste la sortir à bon escient. Aiguillonné par l'hilarité horripilante de Kristin dans mon dos, j'ai donc contre- attaqué en full contact en y mettant toute ma masse. Greta, désarconnée, a roulé sous moi, j'en ai eu du moins l'impression trompeuse avant de me retrouver ficelé comme un paquet de linge sale, bras et jambes emberlificotés par les bons soins de mon adversaire placide. Elle m'a sussuré à l'oreille : " Pourquoi tu t'énerves ? " J'ai tapé trois fois du plat de la main et elle m'a aidé à m'asseoir. J'étais vidé. Kristin m'a remplacé au pied levé et j'ai passé un agréable quart d'heure à les observer en train de rebondir avec l'aisance de jeunes gazelles folâtres sur le tatami poussiéreux. Quand je les ai surprises à se bécoter, j'ai compris à quel point elles étaient plus étranges qu'elles n'en avaient l'air. Les gays et les nazillons ne font pas en général bon ménage, étoile rose oblige, et c'est la raison pour laquelle, après avoir partagé avec elles, les célèbres croustillons hollandais d'Albert sur le parvis illuminé du marché de Sens, je leur ai offert un tajine chez Momo en rentrant.

Une chance, on était en semaine et les chasseurs ne nous ont pas pollué l'ambiance. J'imaginais d'avance leur bobines atterrées voyant débarquer trois skinheads étrangers dont un couple de tatouées en battle-dress et croquenots. Momo n'a pas couru aux abris, impénétrable et sourire aux lèvres, il nous a traités comme des princes et les filles ont apprécié. Je n'en revenais pas, elles ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais de l'engeance. On a mangé avec les doigts et nos langues se sont déliées. J'ai demandé à Greta pourquoi elle avait choisi de passer l'hiver en France où elle risquait à tout moment de se faire coffrer pour la fumette alors qu'en Hollande c'était autorisé. Elle m'a avoué qu'elle était grillée dans son pays à cause d'une action commando anti-vivisection.

L'un de ses copains, encore plus givré qu'elle, avait buté le chef de file de l'extrême-droite à la veille des élections. Du jour au lendemain elle avait dû déguerpir et abandonner ses études aux Beaux-Arts. Quant à la belle Kristin, sa mère pasteur homosexuelle l'avait confiée très jeune aux soins attentifs d'un neuropsychiatre de ses ouailles parce que selon les rapports de l'école maternelle, elle cassait trop souvent ses jouets. Le système danois avait fait ses preuves. Placée sous Ritaline dès l'âge de six ans, elle avait commencé à s'auto-mutiler à l'adolescence avant de mélanger les produits dans ses premières rave parties à Christiania. De là, elle n'avait eu qu'à se laisser glisser jusqu'à se faire récupérer par l'une des innombrables tribus néo-nazies de Copenhague. Heureusement, m'a-t-elle confié les larmes aux yeux, elle avait rencontré sa Greta. Elles s'étaient reconnues d'entrée de jeu sans se connaître, dans une fête Ska libertaire où elle avait été sidérée de découvrir que les créateurs du genre étaient au départ noirs et Jamaïcains pour la plupart.

Evidemment, tout cela nous a rapprochés. Je ne voyais plus du tout leurs piercings du même oeil, et les nombreuses cicatrices qui cisaillaient les avant-bras de Kristin me donnaient envie de la cajoler. Quant à moi, dès que je leur ai parlé du boulot que je faisais avant de décrocher, elles ont bondi de joie. Greta jouait de la basse et Kristin était une grande toxico du son. Elles m'ont exhibé leurs trésors planqués sous le lit du minibus. Une Fender de bonne facture, un clavier sampler et quelques petits boîtiers numériques qui valaient leur pesant de composants. Conséquence,

elles se sont garées au bas du raidillon et on a passé la nuit tous les trois à faire le boeuf sur le minuscule ampli à batterie qu'elles trimbalaient à longueur de journée dans le métro. C'était ainsi qu'elles survivaient. Kristin chantait du country-blues à la Cheryl Crow, un peu basique et à la va-comme-je-tepousse, mais elle possédait également un joli répertoire de standards aussi bien en spiritual qu'en jazz. Elle avait appris au temple et le reste seule dans sa chambre pendant que sa pasteur de mère pleurait ses amantes impossibles. Quant à la belle Greta, ses sonorités et son flapping me rappelaient celui des meilleurs, et je n'avais pas fumé. De plus, elle s'est tout de suite branchée sur Billy qui ne nous a plus lâché la grappe de la soirée, j'ai bien vu qu'elle savait parler aux chiens. Avec eux, on ne triche pas.

Après cet échange, on ne s'est plus quittés. Non pas qu'elles m'aient débordé, c'était naturel, on ne se gênait pas. Elles ont occupé la salle d'attente du rezde-chaussée qu'elles ont entrepris de ravaler du matin au soir, jusqu'à ce que ça ressemble soudain à un lieu habitable. Je dois reconnaître que leur vieille habitude des squats leur avait offert une excellente formation de décoratrices d'intérieur. Quand elles m'ont enfin autorisé à jeter un coup d'oeil à leurs aménagements sauvages, j'ai cru que j'avais changé de planète. Avec trois placo-plâtres, deux rideaux et une ribambelle de lampes à pétrole réparties sur les chaises pliantes et les planches sur briques et tréteaux qui constituaient l'essentiel du mobilier, elles étaient parvenues à un confort proche de celui de la hutte islandaise. Elles avaient étalé un épais tapis de cordage sur le carrelage, déménagé leur kitchenette du minibus, et le coin cuisine était déjà opérationnel. J'étais tellement bluffé qu'il ne m'est même pas venu à l'idée d'évoquer le loyer, et c'est devant une assiettée de fricadelles accompagnée de schnaps qu'on a célébré l'événement. Elles étaient militantes No Conso, quand je leur ai parlé de faire venir l'EDF elles sont montées sur leurs grands chevaux. Je nous voyais mal nous lancer dans la géothermie et le solaire et j'avais envie d'un autre son que celui de leur ampli à roulettes. Idem pour la flotte, il y avait bien une source quelque part dans le bois mais je frissonnais déjà à l'idée hideuse des deux bornes quotidiennes à parcourir dans les frimas de février avec les jerricans à bout de bras. Méfiante à l'extrême, Greta était convaincue que tout les fonctionnaires français renseignaient la police, elle ne voulait pas les voir s'inflitrer. Kristin était à peu près du même avis, à la différence qu'elle avait envie de pouvoir prendre de temps en temps un bain chaud. J'ai profité de la faille pour leur proposer un marché entre la poire et le fromage : je ne les déclarerais pas comme locataires et elles paieraient la moitié des dépenses de la maison. Elles ont dit banco, et c'est ainsi que la communauté WTC est née. Ce sont elles qui ont trouvé le nom, elles avaient un tas d'idées loufoques qui m'aéraient le ciboulot. Quand au kungfu, j'ai largement profité de leurs services. Tous les jours, qu'il vente ou qu'il neige, elles m'apprenaient un geste, une prise, un nouvel équilibre. embrayaient sur le coup de huit heures avant de partir à la pêche au grisbi dans le RER. Tai-Chi, Karaté, Taïkuendo et Jijutsu, elles maniaient la panoplie complète et m'en faisaient étalage sans retenue. Greta avait commencé tôt et Kristin était douée, l'avantage de l'intensif, c'est qu'au bout d'un mois, j'en avais plus appris que pendant tous les cours foireux de mon enfance. Je commençais à me sentir mieux dans ma peau de Willy, je parlais anglais toute la journée et tout aurait pu continuer ainsi sans tracas si je n'étais pas tombé un soir sur un enregistrement pirate de ma guitare et de ma voix remixée par les petites mains de la Danoise qui scratchait comme un vrai DJ. La sauce ressemblait à de la techno mais ça tirait nettement sur le vieux Ska, avec des harmonies intéressantes, certes, mais ça ne se fait pas. J'ai présumé qu'elles avaient profité de mes fréquentes improvisations nocturnes pour me piquer des échantillons, c'était facile, ma piaule était juste au dessus. "Politiquement incorrect" leur avait plu au point qu'elles avaient traduit le gimmick en danois, en néerlandais et en anglais, mêlant sans vergogne leurs voix à la mienne. J'étais fou de rage. Ce n'était pas tant qu'elle m'aient pillé mais ça ravivait la blessure de l'avoir été par Paloma Oghuz. Tous les soucis me sont revenus en vrac. Jeera, le Chinois, cet enfoiré de Yann, je n'étais pas en villégiature, et si ces gamines inconscientes s'amusaient à tourner avec cette démo dans les maisons de disques, il y en aurait bien un, tôt ou tard, qui finirait par me démasquer. Avec le tam-tam arabe de la profession, je risquais de voir mon passé se pointer avec une conclusion définitive au bout du canon. Je lui avais tout de même piqué un paquet d'oseille au gros Yann, il allait assurément m'en demander des nouvelles, et d'une façon que j'imaginais fort déplaisante.

Je les ai attendues de pied ferme. Dès que j'ai entendu le ronflement du minibus en bas, je me suis appliqué à bien rester centré. Pas question de leur balancer une paire de baffes, elles m'auraient neutralisé avant. Par chance, les petits gars pressurés de l'électricité nouvellement privatisée m'avaient rebranché de la veille, j'avais un argument de poids en main : un câble à l'extrémité dénudée branché sur le deux cent vingt. En cas de grabuge, j'allais leur faire sentir la puissance du nucléaire. Greta est entrée en premier. Quand elle m'a découvert le câble à la main, elle a tout de suite percuté Je devais avoir le yeux injectés de sang et je ne bougeais pas d'un millimètre, j'attendais qu'elle fasse un mouvement . " T'as pété un fusible ? " elle a râlé en déchargeant la douze cordes qui lu sciait épaule. J'ai lancé l'enregistrement sur la platine. Elle n'a pas bronché. Kristin est arrivée toute essoufflée en traînant un énorme carton et elle nous a surpris tous les deux pétrifiés en train d'écouter en silence leur forfait musical. Elle a posé l'emballage contre le mur, et elle a maugrée : "Dommage pour toi, je crois que ce n'est pas ce soir qu'on étrennera le sauna..." Je l'avais saumâtre mais j'ai sursauté. Un sauna. Elles voulaient me faire une surprise et moi je les accueillais avec un cobra électrique. J'ai débranché l'engin et je me suis assis sur le tapis, la tête entre les mains au bord de la crise de nerfs. Je leur ai vidé mon sac en les aidant de mon mieux pendant qu'elles assemblaient les éléments du kit, mais elles avaient l'art et la maanière et je n'ai eu qu'à leur passer le tournevis. Quatre heures plus lard, on y était, assis à poil tous les trois au milieu des pierres fumantes.

Je leur ai tout confessé, tout, sauf mon identité. Elles n'ont pas été choquées par mon idée ignoble de refourguer la came de Yann, Greta m'a simplement parlé de mon mauvais karma et j'ai eu droit à mon premier massage. Une belle manière de se faire pardonner. Tantristes et taoïstes, à deux elles étaient redoutables, et vu les circonstances, je n'avais aucune raison de ne pas m'y abandonner.

Dès le lendemain matin, on a entrepris de pied ferme les répétitions. WTC était né, le groupe, cette fois, pas seulement la communauté. Kristin et Greta considéraient l'attentat sur le World Trade Center comme un symbole de la pire face de l'humanité fracassée sur l'inhumanité miroitante du marché. C'était leur credo, elles haïssaient le pognon et tout ce qui va avec, et comme Bush junior venait d'être réélu triomphalement, je ne voyais pas d'objection majeure à leur choix.

L'horizon me semblait plus sombre que jamais, mais que pouvions-nous faire d'autre que jouer et jouer encore pour ne plus penser à l'holocauste qui s'annonçait ? Était-ce en moi ? Quel cataclysme menaçait donc mes cellules surmenées ? Je ne savais plus trop si la catastrophe se préparait dehors ou à l'intérieur. Sitôt que j'arrêtais la musique, des douleurs intolérables me cisaillaient le torse, les insomnies me rendaient dingue, je perdais l'appétit, celui de vivre, tout simplement. A tel point que trois jours plus tard, je me suis aperçu que j'avais complètement oublié de fêter mon anniversaire, on était déjà le dix neuf, Noël

approchait. J'ai consulté ma messagerie. Dolly, elle, y avait pensé, et je n'ai pas résisté à la folie d'appuyer sur la touche "rappel" en sachant bien que j'allais me faire mal. Elle a décroché presque aussitôt." T'es loin? a-t-elle murmuré comme si quelqu'un d'autre risquait de l'entendre, un autre qui était sans doute tout près d'elle. Je suis resté un long moment sans voix, j'avais du mal à déglutir. "A Bangkok...Je reviens bientôt..." j'ai menti. Elle m'a froidement signalé qu'un individu suspect était venu frapper chez elle pour prendre de mes nouvelles. Elle connaissait Bertrand, il ne pouvait s'agir de lui. J'ai voulu en savoir plus, elle a précisé d'une voix tendue : " Un drôle de Chinois flippé qui m'a montré une photo de toi, tout chauve, t'étais au lit avec une femme..." et elle a coupé net, pas très jouasse j'imagine.

Une suée malsaine m'a inondé l'échine, j'ai piqué un cent mètres avec Billy dans les prés, histoire de décompresser un peu. Les filles étaient à Paris en train de quêter dans les rames et je n'avais personne d'autre à qui parler. L'étau se resserrait, je n'avais pas intérêt à me pointer dans le XIIIème, ma terrine devait déjà être mise à prix dans toutes les arrière-boutiques. Si les gentils tontons de Bangkok avaient promis une récompense au quartier, j'allais finir en pâté impérial, en espérant qu'ils ne se mettent pas à me cuisiner en commençant par le bout des orteils. Ils devaient en faire une vraie question de principe pour me traquer jusqu'à Paris, le Malais avait dû se mettre à table, Jeera aussi, et s'ils avaient mon nom, j'étais d'avance carbonisé. A moins d'un miracle. Les circuits chauffaient à tout berzingue dans ma cervelle affolée.

La nuit est tombée, j'ai éteint toutes les lumières dans la maison et j'ai attendu le retour du minibus en me demandant si je devais déguerpir de suite ou rester.

Greta m'a sauvé du pire. Quand elle m'a vu prostré, elle ne m'a pas traité en barjot et je n'ai pas eu trop de difficulté à lui exposer l'embrouille qui me brisait le moral. Kristin a alors farfouillé dans le fourbi de sa trousse à maquillage et elle en a sorti un petit traceur à air comprimé. Habituellement, elle l'utilisait avec du henné, là, elle l'a rempli d'encre de chine et elle a entrepris de me décorer le haut du crâne. Je me suis laissé faire. Quand je me suis regardé dans la glace avec mes faux piercing et mon symbole maori, j'ai compris le message. Elles allaient jouer le coup avec moi, le groupe, elles y croyaient. Tant que je ne bougerais pas une patte. Greta m'a convaincu que je courrais peu de risques de me faire repérer, à part si quelque relation complice décidait d'aider mes poursuivants en leur offrant l'accès payant à des fichiers nationaux. C'était avant tout cette hypothèse funèbre qui l'inquiétait. Moi aussi. J'avais naîvement loué la gare et signé les abonnements d'eau et d'électricité sous l'identité de Willy Steiner, mais les gangs chinois étaient de toute évidence au parfum de mon patronyme d'emprunt et s'ils avaient des amitiés dans la police thaïlandaise, ils pouvaient tout autant en avoir chez nos képis tricolores. Pour les poulets, ce serait un jeu d'enfant de me retrouver, d'autant qu'ils pourraient toujours prétendre enquêter sur la disparition du vrai Willy, puisque la loi les oblige depuis peu à le faire. Les fonctionnaires français sontils toujours incorruptibles? La réponse me déprimait. Tout dépendrait du prix, et je n'ignorais pas qu'il y a des codes d'honneur en Asie pour lesquels le prix compte peu.

Je n'aurais jamais cru que je le ferais, mais je m'y suis mis. Les petits clubs de banlieue, les bars branchés, la manche et le bal du samedi, on a tout écumé, si bien que j'ai passé la nuit du jour de l'an à jouer pour des pourceaux ivres et que ça ne m'a pas dérangé. Combinés à nos deux guitares en cohésion parfaite, les bricolages de Kristin déménageaient assez pour impressionner les clients imbibés, mais je savais que nous pouvions faire mieux. En tout cas, au moins financièrement, parce qu'après déduction des frais d'essence et de loyer, il ne nous restait pas grand chose à becqueter. Tout juste de quoi chauffer et de temps en temps quelques bouteilles, ça ne gênait pas les filles, habituées à vivre à la dure, j'avais cependant une trop bonne connaissance du milieu pour ne pas savoir qu'avec un tel potentiel, WTC pouvait devenir autre chose qu'un groupe de garage. On a testé "Alléluia, Hosanna, Inch' Allah" à Dreux, en pleine cité dans un obscur festival hip-hop où on a failli se faire lyncher et le morceau a inversé la vapeur, ils se sont tous mis à brailler avec nous en dansant comme des Zaïrois en transe, j'étais sûr que la mayonnaise prenait, Greta jouait vraiment avec toute la rage contrôlée qui convient au genre, et en deux tours trois mouvements, WTC est devenu à la mode chez les bronzés, les tatoués, les punks et les skins. Greta appelait nos bidouilles barbares, de l'electro-ska, à chaque concert, les mômes nous demandaient si on vendait le CD. Nos paroles décalées plaisaient, c'était évident, mais sans matériel et sans studio, ça ne rendrait rien, je savais d'expérience qu'un bon son se travaille, et à ce stade, on était encore beaucoup trop dans l'improvisation, on ne jouait jamais deux fois la même chose et souvent, ça déraillait sérieux. En tout cas, je n'avais plus une seconde pour penser à mes soucis d'apprenti dealer. Le soir, en rentrant, on s'avalait une soupe chaude après le sauna, et après avoir compté la recette du jour, on se remettait dare dare aux partitions. A la mi février, le onzième titre du futur album a pris forme. J'ai entrevu l'éclaircie. Je savais néanmoins qu'il fallait que le groupe s'étoffe si on ne voulait pas ressembler à tous ces feux de Bengale qui s'étiolent au bout de trois Greta et Kristin ne semblaient pas en être mois. conscientes, elles nageaient en pleine euphorie, il faut dire qu'elles n'étaient jamais à jeun, la moitié de ce qu'elles gagnaient repartait en herbe, et en petites pilules magiques dont elles agrémentaient leurs nuits incandescentes. Je ne pouvais pas les suivre, j'avais un bout de poumon en rade et la certitude que la réalité tôt ou tard allait me rattraper, j'essayais seulement de courir aussi vite que la vie, histoire de me donner le change.

Un matin frisquet, j'ai emprunté le minibus et j'ai entrepris la tournée des studios d'enregistrement de la région parisienne pour y laisser une annonce. J'avais préféré éviter la presse, toujours soucieux de ne pas laisser de trace. La proposition annonçait en substance :"Mélomane propose chambres + local de répétition avec cuisine commune. 400 euros /mois. Non-musicien s'abstenir " Avec mon numéro de mobile comme contact. Pour

une fois j'allais pouvoir à mon tour profiter de la crise, cette malédiction moderne organisée par la voracité des spéculateurs. D'une certaine manière, j'en étais devenu un, moi aussi, sauf que je ne spéculais pas sur l'argent mais sur autre chose de bien plus impalpable, et autrement plus nourrissant. Après avoir posé l'appât, je n'ai plus eu qu'à attendre. La première semaine a été un enfer. Normal, je me suis ramassé tous les paumés, toutes les groupies, sans oublier les filous des agences qui flairaient le proprio aux abois. En fait, je l'étais bel et bien et à un point qu'ils ne pouvaient imaginer. Ceux-là, je les démasquais assez vite mais j'ai eu plus de mal avec les Haïtiens. Un clavier qui m'appelle aux aurores. Il avait vu l'annonce et semblait assez vif. Il cherchait une chambre sans caution depuis des lustres mais avec sa carte de séjour périmée, il ramait. Je suis allé le chercher à la gare du RER avec le Combi, et en avisant la tribu qui l'accompagnait, j'ai pressenti que c'était mal engagé. Je ne pouvais tout de même pas les laisser plantés sur le quai. J'ai installé la smalah derrière et, bien sûr, le chef de famille devant. Il y avait là son épouse, ses deux gamines, sa soeur, et son beau-frère. A les entendre, ils jouaient tous au moins d'un instrument. Quand ils ont découvert la baraque au milieu des bois, la doudou s'est signée pour la bénir et Henri aussi. Il s'appelait Henri Dupontel-quelque-chose et il avait de la sympathie pour les Macoutes, il s'est démasqué quand il m'a célébré les yeux au ciel les vertus du père Aristide. Encavé tous les soirs à la Contrescarpe, il jouait de la trompette dans une formation typique, pour une clientèle d'étudiants prospères qui confondaient, Port-au-Prince les et Bahamas. Heureusement, les filles étaient rentrées tôt, la collecte avait été bonne et j'ai tout sorti les bières du frigo pour trinquer à la musique avant toute chose, mais dès l'instant où Henri a repéré les tatouages de Greta, son expression réjouie s'est décomposée. Il a remballé presto toute sa petite famille en hurlant qu'on était des racistes et qu'il allait tous nous dénoncer à la Préfecture. Les frangines en pleuraient de rire. Au fond, j'étais ravi de la confusion, ça m'évitait d'avoir en plus à les raccompagner. La bêtise me fatigue, celleci tout particulièrement, parce que les pneus enflammés autour du cou et les mains tranchées au coupe-coupe en sont la conséquence directe. Tôt ou tard, on aurait fini par sortir les machettes.

Après cette mésaventure, j'ai été plus méfiant. Grâce à un questionnaire vicieux je détectais du premier coup les allogènes. Les nuls, les prétentieux, les crapules et les précieux, toute cette faune qui se prétend musicienne mais qui ne cultive que son nombril. Ceux-là, je les éliminais d'office. Je n'avais pas pour objectif de faire pension de famille, encore moins centre d'accueil pour Sdf. Je n'en avais tout bonnement pas les moyens. Cette rigueur dans l'entretien préalable ne m'a pas empêché, coup sur coup, de me retrouver avec une joueuse de triangle harpe et flageolet qui a failli défaillir en découvrant le style manouche de la tribu, un compositeur de musique contemporaine qui ne venait que pour la salle de répétition et qui a bousillé ses bottines sur mesure à deux briques en dégringolant du remblai, suivis d'une malheureuse violoniste tchèque au chômage à qui on a offert la pitance tant elle crevait la dalle. Evidemment, je lui ai glissé un billet de vingt en la remettant dans le dernier train. Elle vivotait de cours particuliers et de petits concerts dans les écoles, ici, ce n'était pas un bon plan pour elle, les chasseurs préfèrent en général le cor ou le clairon, et elle n'avait même pas un manteau décent à se mettre. Je l'ai regardée partir le dos rond, toute frissonnante dans son loden de polyester, elle était pâle comme une réfugiée.

Ce soir-là, John a appelé. John c'est toute une histoire. C'est lui qui m'a fait retrouver le sentiment de l'absence. Il était pire que moi, totalement étranger à ce monde. Il a biaisé l'entretien comme un chef et je lui ai proposé de passer quand il le voulait en lui donnant juste le nom du village et une vague indication pour le chemin. Il a débarqué à l'improviste dans une Volvo dernier modèle empruntée presque gratuitement à un loueur grâce à une astuce électronique made in Korea qui lui permettait de rouler sans compteur. Je m'en suis aperçu à cause d'un bip insistant après qu'il a eu coupé le contact. Je connaissais le truc mais c'était trois mois fermes à minima pour qui se faisait pincer, et encore, en plaidant coupable. Ses cheveux lisses et fins, presque blancs de blondeur lui descendaient en nappe jusqu'au milieu du dos. Il devait avoir la petite trentaine mais je l'aurais cru sorti tout droit d'une pochette d'Aerosmith première époque. Il avait le caftan marocain blanc, les lunettes à la Lennon mais son matériel était bien du Troisième Millénaire. La Volvo était bourrée jusqu'à la gueule de claviers, de baffles et de synthés. John vivait sans papiers ni domicile fixe, squattant de-ci de-là au hasard de ses rencontres. Il venait de se faire virer sans ménagement d'un appartement de l'Ile Saint Louis où il avait glandé tout l'été en compagnie d'un d'ambassadeur. Le retour du papa avait gâché l'idylle et John pestait ferme contre les flics qui l'avaient tabassé avant de lui poser une seule question en anglais. En tant que citoyen européen, les cerbères l'avait laissé repartir nationaux après simplement vérifié son identité chez leurs homologues british, mais il m'a avoué s'être posé la question de savoir ce qui se serait passé s'il avait été d'origine pakistanaise. La nouvelle m'a soulagé d'office. Il n'avait pas le travers de ses origines. Viré de la Royal Academy of Music à vingt sept ans, il avait du jour au lendemain délaissé le piano pour les machines au grand désespoir de ses professeurs, et de sa famille qui ne voulait plus entendre parler de lui depuis sa fugue scandaleuse à Bali. Ils avaient, en effet, dû faire intervenir son Excellence le Consul en personne pour le faire sortir des geôles de l'île, où il croupissait pour une banale affaire de fumette en public sur la plage.

Evidemment, il a tout de suite compris comment apprivoiser les filles. Ce n'était pas une armoire à glace mais son côté androgyne semblait les rassurer. Il n'a pas pipé sur leurs stigmates d'intouchables, et de là, j'ai vu qu'on allait faire du chemin ensemble. On a parlé subversion avant même la fin de la première bière, il avait vécu dans les arbres, fait la route à l'époque des Travellers, et avec Greta, le courant passait bien. Si fort que j'ai bien cru que Kristin allait en faire un pataquès. Il s'est installé au premier, dans

la réserve. On a ressorti les truelles, les placo-pâtres et l'isolation. Un coup de blanc sur les murs. Une semaine plus tard, à quatre, on avait bouclé. Le coin studio commençait à ressembler à un véritable studio et John aux manettes mettait la puissance dix à nos gentils brouillons d'amateurs. Evidemment, au début, Kristin a dû faire un gros effort pour lui confier les démos, mais après quelques heures de boulot en symbiose, la musique a pris le dessus et comme d'habitude, le temps s'est évaporé.

Comme on s'était tout dit, on ne parlait presque plus, sauf pour les précisions techniques, et on partageait tout, même la schizophrénie. L'hiver n'en finissait pas, on était presque à la mi mars et il neigeait dru sur les jonquilles précoces. Pendant une semaine, je n'ai pas reçu un seul appel, puis dès l'ouverture des premières procédures d'expulsion du printemps, les gens ont recommencé avec leur suppliques au téléphone. Je faisais de l'aide sociale gratuite, ils réglaient la surtaxe aux cafards des télécoms. La petite annonce semblait tourner très fort, certains n'avaient rien à voir avec le milieu musical, ils cherchaient juste un toit dans la détresse et un copain du copain leur avait dit. J'étais débordé, à tel point que j'ai failli raccrocher au nez d'Hassan en croyant encore à une maldonne. Mais lui semblait-il, était, percussionniste avéré, il prétendait avoir tourné avec Manu Dibango et quelques autres du même calibre. Son rêve aurait été de jouer avec Eddie Louiss et surtout d'avoir des papiers français. Quand il m'a annoncé ça, je lui ai refilé tout de go l'adresse et le nom de la gare.

Il est arrivé de la Courneuve à peine essoufflé, avec bongos et djembés, et deux heures trente de divers RER dans les pattes. Marocain belle gueule, coupe à la GI et tenue sportive, pas très grand mais un vrai corps de boxeur. Il était accompagné d'une jeune fille, une Arabe elle aussi, chargée comme une bourrique et belle à s'en manger les doigts. "L'Art est un pas de la nature vers l'infini..." c'est l'amuse-gueule qu'il m'a lancé en s'engouffrant dans le Combi. J'ai allumé mes feux de route et poliment salué le fille avant de rétorquer : "Mais de quoi tu parles, mec ? "d'une manière assez patibulaire pour le vexer.

" Moi, c'est Yasmine, je suis sa petite soeur..." a timidement tenté la charmante frangine. Elle craignait évidemment que ça s'envenime. Mais ça ne s'est pas envenimé. Hassan a déclaré, avec un sourire malin en regardant droit devant lui : "L'âne sans oeillères ne tourne pas pour la noria.." et j'ai compris qu'on allait s'amuser ferme. Il n'a pas cessé de jacter de tout le voyage. Un authentique tchatcheur, exactement ce qui nous manquait à nous autres les blancs de blancs, un déclencheur qui nous fasse accoucher.

En tout cas, question nouba, il en connaissait un rayon, le lascar. Il a séance tenante tambouriné les roulements continus. pendant que sa soeur faisait l'état des lieux. Je l'ai écouté cinq minutes et comme il tenait bien le tempo, j'ai branché l'ampli. Les trois autres nous ont rejoints dix secondes plus tard et c'est comme ça qu'on s'est tous présentés, sans baratin excessif, mais j'ai tout de même eu un coup de chaud le soir au dîner quand on en est venus aux questions religieuses. Hassan avait eu la réaction classique en avisant le look

guerrier des filles. Dès qu'il m'a laissé le temps d'en placer une, je l'ai tout de suite affranchi et ça s'est tassé. Il buvait du vin à table, et ne répétait pas inch'Allah à chaque fin de phrase, pour moi, c'était déjà bon signe, Yasmine était en revanche beaucoup plus réservée. Elle avait découvert son bonheur dans un recoin mansardé sous les chiens assis de la toiture. Elle en aimait la belle clarté, mais c'était l'endroit le plus froid en cette saison, en plein sous les vents d'est qui heureusement ne soufflaient pas trop fort ce soirlà. On s'est mis d'accord sur le loyer. Elle a négocié dur, je leur ai laissé à prix cassé un espace suffisant pour deux chambres et elle nous a préparé un couscous maison qui nous a régalé les papilles. On était bien et je l'acceptais, j'avais l'impression que s tout était écrit à l'avance, je n'avais pas intérêt à courir plus vite que la musique.

C'est aux alentours de cette période que les appels anonymes ont commencé. J'étais en train de matraquer "Black Magic Woman" en solo, vautré sur le vieux canapé avec Billy à mes pieds quand John m'a passé mon portable. Il faisait doux, les fenêtres étaient grandes ouvertes et je jouais pour les oiseaux. L'Anglais n'avait pas décroché un mot de la semaine, il bidouillait je ne sais quelle de ses inventions en son et image, en vue de nous créer un décor électronique à la mesure. L'atelier sentait la soudure chaude et le thé au lait. J'ai décroché à la septième sonnerie et je n'ai rien entendu d'autre que le souffle du salaud qui se fichait de ma pomme. " Va donc te faire soigner, pauvre branleur ! " j'ai braillé, excédé d'avoir été dérangé dans ma sieste récréative. Et j'ai raccroché

sans panique excessive. Le soir-même, à l'heure du café-schnaps, juste avant de démarrer la session, cette crapule a recommencé. Greta était paniquée, elle était sûre que les poulets hollandais étaient après elle, mais c'était mon numéro de portable qu'on appelait. Peut-être encore à cause de la petite annonce qui traînait dans les cités. Kristin m'a arraché le téléphone des mains pour y hurler une injure salée en danois et Yasmine a déclaré fermement : "Laissez, c'est pour moi. " Mais il n'y avait déjà plus personne au bout du fil.

D'après Hassan, ce devait être son cousin Djamel, amoureux fou de sa belle cousine mais qui voulait lui coller la burka. Une affaire de famille. Je n'avais pas l'intention d'épiloguer, seulement je l'ai prévenu que si ça continuait ainsi, j'allais prendre des mesures. Il a rétorqué du tac au tac : "Mais quelles mesures, mon frère? " avec un tel air de se fiche de ma poire, que je lui ai donné rendez-vous sur l'excellent tatami que constituait le gros tapis de cordage installé par les Nordiques dans la pièce commune On a plaisanté deux minutes à s'envoyer des pains, il avait une bonne frappe, surtout un excellent crochet du gauche qu'il a bien failli me placer. Kristin a tenté le coup avec succès, elle lui rendait bien trente kilos mais il a décollé à la façon élégante d'un canari empaillé. Il a commencé par le prendre mal. J'ai vu ses yeux verts virer au jaune, il soufflait comme un taureau affolé dans l'arène, Heureusement, inquiète pour le mobilier, Greta lui a gentiment montré la parade et il a conclu l'affaire par une de ses sentences moelleuses à la Gibran. J'ai compris que cette nuit-là, le sauna ne serait pas pour ma pomme. Ainsi va la vie, personne n'appartient à personne, on était tous d'accord làdessus, même si on en parlait jamais.

A Pâques, quand notre chouchou d'aristo nous a montré son dispositif scénique, j'ai eu un choc. Il avait la démo sur son ordinateur, la version réelle ferait six mètres sur douze. Un mur de diodes intelligentes combinées à de la vidéo, le tout connecté à une console de mixage. Simple et efficace. Il nous en a fait l'éclatante démonstration sur un standard de Marylin Monroë en fumant une pipe de skunk hollandaise à estourbir un éléphant. Il n'avait pas loupé un seul branchement, ça swinguait du tonnerre. Avec son "Diamonds are the Girl's best friends" on a eu droit à un montage d'images de grèves en Afrique du Sud, télescopé sur la pâleur mortelle de la poupée en zibeline, j'ai eu le frisson, le bon, celui qui transporte les foules. John n'a pas fait le malin, il nous a qu'on n'obtiendrait sagement rappelé l'autorisation des Majors et qu'il faudrait s'y résigner. J'ai décidé de faire tout le contraire, je n'allais pas payer comme un cave pour utiliser l'alphabet des signes, j'allais me servir de ces archives collectives en revendiquant l'acte politique, ça ferait scandale et ce serait tant mieux pour le groupe. En m'enflammant, j'oubliais mes casseroles j'aurais dû rester modeste et le diable ne s'en serait pas mêlé.

*

Chap. 6

Fin avril, nous sommes parvenus à nous glisser dans le programme off d'un festival banlieue pour tester nos inventions et j'ai senti tout de suite qu'on accrochait cent fois plus le public qu'avant. Surtout quand Yasmine s'est lancée sans prévenir dans une de ses mélopées yéménites favorites en se voilant les cheveux sous un foulard de manière ostentatoire alors qu'elle avait assuré les choeurs en jupettes et collants noirs. Elle m'avait souvent agréablement surpris mais jamais à ce point, je ne la reconnaissais plus. On l'a soutenue dès qu'on a pu. Hassan à tout de suite saisi la bonne phase, Greta a lancé la ligne de basse et j'ai ramé un bon moment pour dégager une phrase mélodique pas trop dissonante, une plainte extatique de guitare poussée dans ses limites, mais sans ostentation, mezzo voce, très loin derrière. Improviser à l'arraché sur des chants sacrés du Yémen est un peu moins évident que chauffer un blues en do fa sol, mais je m'en suis tiré avec la modestie qui convenait devant la prestation royale qui nous était servie. Le public retenait son souffle, un drum électronique menaçait derrière comme une escadrille de F18 approchant un village afghan, Kristin a trouvé une nappe sombre au clavier et Yasmine est montée plus haut encore, totalement désincarnée et pourtant bien là, mille fois plus belle qu'elle ne l'était au naturel, car elle était au dessus de l'humain, là où se perdent les repères, en ce point cristallin d'où la musique jaillit. Je la comprenais mieux, tout à coup. Elle a fini dans un souffle tandis que les claviers magiques de John réduisaient la poursuite en lent fondu au noir. Le groupe a assuré la reprise au pas de charge avec "Alléluia, Hosanna, inch'Allah", qui commençait à bien tourner en répétition, et le miracle s'est produit, j'ai vu la masse osciller, ils étaient bien six mille mais n'étaient plus qu'un seul corps soumis à notre pulsation. "Vers l'infini et au delà !" j'ai rigolé in petto en plaquant l'accord final. A chaque fois qu'on terminait un morceau, ils hurlaient leur joie pour en redemander. J'adore ça, surtout quand c'est aussi sincère.

Après trois rappels, le service d'ordre du festival a commencé à devenir nerveux et on a cédé la place à un trio de rappers qui a heureusement, bien assuré. Hassan les connaissaient de vue. Centrenta, des petits durs de Surville qui se croyaient à Guantnamo et n'avaient pas tout à fait tort. Kristin, conviviale, les a directement invités tous les trois à passer à la maison, avec quelques arrière-pensées évidentes, mais le leader hautain a coupé court. En revanche il était bluffé par Yasmine, et j'ai clairement senti pointer l'embrouille quand le Boxeur lui a posé négligemment la main sur l'épaule en désignant sa jolie frangine du menton. Mais ils se sont mis tous les trois à parler en arabe, et j'ai regardé ailleurs. Surtout du côté du matériel qu'on rechargeait fissa dans le Combi et le fourgon Mercedes flambant neuf que John nous avait loué, grand seigneur, sous son vrai nom d'aristocrate. Quand il se déguisait, il était redoutable. Il roulait ses cheveux blonds sous un panama irréprochable, ne laissant dépasser qu'une courte queue de cheval garnie d'un petit noeud noir comme au temps des marquises. Avec ses costards londoniens et ses chemises cousues main, tout le monde lui faisait des courbettes et il en profitait grassement. Ça le distrayait beaucoup de constater la veulerie des marchands à son égard. Il suffisait d'avoir le style, et celui-ci, il l'avait de naissance. N'empêche que si les bourres nous avaient contrôlés ce soir-là, outre les dosages sanguins positifs, on aurait eu à fournir quelques explications quant aux raccords du tableau de bord qui clignotait et sonnait avec l'obstination d'un bipper aux urgences. Le vacarme ne gênait pas John, c'était là son problème, rien ne le dérangait quand il s'agissait de vivre à l'oeil. Il ne volait jamais pour le gain, il prenait selon ses besoins, tout pour la musique mais sans hystérie, avec la même mystique des nombres que pas mal d'évaporés dans son genre. C'est l'informatique qui veut ça, elle vous livre le corps entier du son à la dissection, et de courbes en tracés, d'algorithmes en algorithmes, et au final, en confisque l'essence même. Pour John, c'était l'unique défi. Redonner de la chair aux codes qui dansaient jour et nuit dans sa cervelle et ses machines. Désormais, je concevais mieux les raisons pour lesquelles un rejeton d'ambassadeur avait pu le chouchouter trois mois à ses frais dans un duplex de Saint-Louis en l'Ile.

Son silence aérien m'enchantait, on ne l'entendait jamais arriver. Quand ça le prenait, il pouvait aussi bien se lancer dans une sonate de Bach que dans une improvisation jazzie à la Chick Chorea. Autiste et surdoué, ça va souvent ensemble. Un trou noir sans fond dévoré par le Sens, tel il m'apparaissait parfois quand je le regardais grignoter tout seul ses carottes crues sans nous voir. Il se prenait vraiment pour Jésus,

sa force d'attraction était telle, que partout où il passait, les gens se l'arrachaient, c'était inné. Naturellement, il avait aussi la main verte. Le printemps venu, la Gare a pris des allures de salon d'horticulture. Du champignon sacré, au cactus nain, du chanvre, au pavot, tout lui réussissait. Les filles étaient comblées, elles l'appelaient leur elfe chéri mais je crois qu'il ne s'intéressait pas outre mesure à la chose. Parfois, les nuits de pleine lune, je l'entendais rire aux éclats avec Greta. Je n'ai jamais su s'il aimait les autres, en tout cas, il passait son temps à donner.

La maquette tenait la route, on avait bouclé le single. Pour les ventes sauvages de CD, Hassan avait réglé la question des pochettes en deux tags trois mouvements, WTC en rouge vif, avec rappel visuel des Twins en feu, la queue blanche de l'avion en train de s'encastrer droit dans la deuxième, Album Zero, "Politiquement Incorrect". Le message tenait la route, je nageais dans le nirvana, le temps ne comptait plus, la tribu toute entière vibrait dans le même son. Et Kristin a voulu descendre prendre un tajine chez Momo. C'est là qu'on est tombés sur le nain. Un vrai nain de génie. Comme dans les contes de fée. Il était seul, assis dans la grande salle du fond, devant un jambon-beurre et un demi-pression à la mousse moribonde et j'ai tout de suite cerné le spécimen au delà des apparences. Il était spécial. Le trait franchement négroïde, arborant bagouzes gourmette, il paraissait fringué par un habilleur newyorkais fan de Cotton Club. Une paire de bottines mexicaines en requin ouvragé complétait l'ensemble avec un zeste d'agressivité qui cadrait à la perfection avec la physionomie pas commode du gentleman. Il nous a observés en continuant à mâchouiller tranquillement son sandwich et Greta l'a salué d'un petit signe de tête relax en lui clignant de l'oeil avec toute l'aisance nordique dont elle était capable. Il n'a pas tiqué au battle-dress et aux piercings, il semblait vacciné. Je l'ai invité à se joindre à nous, Momo a pris la commande en soupirant qu'il était tard mais qu'il servait bien les chasseurs jusqu'à des heures pas possibles. Il est vrai que ceux-là sont armés, ce qui n'était pas notre souci, puisque les filles pouvaient, au centième de seconde, transformer une simple fourchette en dague commando. Hassan s'est présenté sans complexe comme percussionniste professionnel. Sa soeur avait préféré rester méditer à la Gare, elle avait des prières de ramadan à rattraper, comme les RTT. John avait choisi de lui tenir compagnie, il ne supportait plus les mangeurs de cadavres que nous étions et grignotait ses légumes dans sa chambreatelier en huis clos avec le chien. Le sympathique nain café au lait nous a dit s'appeler Samy, comme l'autre, le Davis Junior. Il était indéniablement métis, et à moitié, sinon complètement juif, par sa mère, mais il n'était pas borgne, il louchait. C'est ce qu'il nous a déclaré sans complexe en retirant ses lunettes noires pour trinquer à WTC, après que je lui ai présenté le groupe. Il se la jouait un peu gitan, parfaitement anglophone en tout cas et avec une sacrée descente, je n'arrêtais pas de lui remplir son verre de Sidi Brahim et il a englouti les patates pimentées de l'entrée avec un appétit de grizzly. En voyant l'étui en longueur posé à côté de lui, j'ai pressenti le coup de bol. Un nain jovial assis sous une tête de grand cerf empaillée, j'avais réellement la sensation d'avoir basculé chez Lewis Carrol. Notre ami Samy jouait du saxophone ténor, mais tout autant des deux autres. Né au Canada, abandonné au Mexique et adopté par erreur par des Ricains givrés, il avait connu quelques années sévères, il ne s'en cachait pas. Au digestif, j'ai compris qu'il venait une fois de plus de subir une grave déception sentimentale. Il avait un peu plus de la trentaine et avait rêvé de fonder une famille avec une danseuse du Crazy qui l'avait ruiné en quelques nuits. Il ne jouait que dans les clubs chics, logeait dans le quartier Latin et spéculait en bourse comme mon vieux copain Bertrand à qui j'aurais bien aimé le présenter. Avoir un Samy dans son écurie vaut cent Jennifer pour qui veut vraiment vivre en musique. J'ai noté au passage le modèle de sa voiture aménagée pour sa taille, un bel engin allemand immatriculé en Suisse, ce n'était pas un mythomane. Il s'était arrêté par pur hasard à Monceaux-les-Braies en revenant d'une tournée jazz en Belgique, effondré par le niveau abyssal de son compte en banque. Sa belle danseuse ukrainienne n'avait pas lésiné, il avait fini son périple de clébard derrière elle, chez Van Cliff and Arple, cerné de caméras au milieu des joyaux. C'est après avoir tapé son code sur la machine qu'il avait réalisé le coût exorbitant du bijou. Et il l'avait violemment oublié dans la fournaise des adieux. En essayant de faire le plein à la borne automatique du supermarché, il venait de constater le refus obstiné du robot de le servir. De là, il avait atterri chez Momo, et ensuite, il s'est invité chez nous puisqu'on lui proposait si gentiment. Sitôt rentrés au bercail, on a branché les machines et les magnétos. A trois heures du matin, on y était encore, lancés dans une déferlante sonore, avec John, blanc comme un navet, aux manettes, Samy qui faisait l'effet d'une section cuivre à lui tout seul et Kristin et Yasmine déchaînées au micro. Je me suis laissé aller à un solo tranquille et la conversation sérieuse a commencé. Un échange direct pour faire un peu connaissance. En bonne traceuse, Greta slappait juste pour maintenir la syncope, soutenue par Hassan qui se croyait en mariage à Essaouira, le tempo âpre de notre électro-ska avait de la tenue et Samy s'est donné. Le lendemain midi il m'a déclaré : "Avec vous, c'est relax, je ne sens jamais la différence...

- Quelle différence ?" j'ai plaisanté, en lui montrant ma peau d'albinos et mes cils blancs. Il a bien vu que sur mon crâne de champignon mon tatouage était factice. Il a sobrement rétorqué : " Je reste, t'as une chambre ? " Evidemment, j'en avais une, mais j'ai annoncé à toute la cambuse que désormais le casting était bouclé. En tout cas par moi. Kristin a immédiatement tenu à initier le nouvel arrivant aux joies subtiles du sauna, et au bout de quelques jours, tout le monde a eu l'impression qu'il avait toujours habité là. Le destin est un petit plaisantin. La preuve, le lendemain j'ai emprunté le minibus pour aller à Paris. J'avais pourtant bien pris soin de vérifier qu'il n'y ait aucune trace d'herbe ou d'un quelconque produit illicite à l'intérieur. Les pneus étaient corrects, l'assurance en règle et je roulais pépère sur la nationale, gentiment réchauffé par le soleil de mai qui tapait dans le parebrise. J'ai vu les deux motards trop tard, ils venaient de me faire signe et je n'ai pas obtempéré sur le champ. Cinq minutes plus tard j'étais sur le bas-côté en train de rédiger un chèque coquet à l'ordre du Trésor Public pour absence de feux de code en plein jour. J'avais oublié qu'Ubu bosse chez Kafka. L'affaire aurait pu s'arrêter là, j'avais pris soin de ma personne et j'avais le même look net quei pour mes rencards à la banque, pas de tatouage et un couvre-chef pour en planquer les traces. L'encre de Chine ne s'efface pas en un jour, et je ne voulais surtout pas utiliser de moumoute.

Ils ne m'ont pas demandé de me découvrir pour chanter la Marseillaise, le gros qui commandait a cependant jugé plus prudent d'appeler ses patrons pour vérification. Je me suis assis, portes grandes ouvertes au volant, et j'ai allumé une cigarette. Le chef m'a enjoint de l'éteindre, il était non-fumeur. "Vous faites quoi, dans la vie, ? " il a demandé tout à trac, sans paraître manifester le moindre humour. Par réflexe, j'ai rétorqué, la bouche aussi sèche que si j'avais fumé la moquette : " Navigateur au long cours..." Et j'ai eu un sacré coup de pot, parce que sitôt que le Central les a renseignés, j'ai constaté que leur physionomie a pris une expression un peu moins vache. "Vous devriez donner plus souvent des nouvelles à vos proches, a néanmoins grondé le gradé. Ils vous cherchent depuis six mois. Où étiez vous passé?"

J'ai répondu posément : " A la pêche au gros dans le détroit de Formose, ensuite je me suis amarré en Thaïlande...." Il a vérifié les visas sur le passeport et m'a prié de circuler. Une autre proie venait de se

pointer, une mère de famille à la sortie de l'école, sans ceinture. J'ai rejoint l'autoroute au plus court en espérant ne pas me faire goaler au péage par une autre autre patrouille embusquée. Pour parer à cette éventualité, j'avais gardé le P.V. sur le siège pour leur expliquer que je venais de raquer mon obole aux collègues, mais j'étais bigrement nerveux, et ça, il le flairent encore mieux que les notaires, surtout quand ils coincent un type un peu trop bien vêtu au volant d'un Combi VW de collection, qui plus est, immatriculé à l'étranger. Pour me calmer, je me suis rappelé que j'allais simplement à la FNAC chercher des raccords pour John, avec l'intention annexe d'en profiter pour reprendre contact avec la capitale où je n'avais pas remis les pieds depuis mon installation au vert. J'ai pu sans délai constater la différence : désormais tout le monde roulait au ralenti et les gens semblaient encore plus résignés qu'avant.

Je me suis garé au parking souterrain des Halles en empruntant, comme à mon habitude, le couloir en sens interdit qui m'évite de faire le tour en polluant, et une voix de stentor dans le haut-parleur m'a aboyé que je devais, ici aussi, respecter le code de la route. Il y avait désormais des caméras partout, au point qu'au retour, au moment de payer, la voix du même monsieur aux fermes accents sécuritaires m'a gentiment conseillé de retourner le ticket en me signalant que compte tenu du logo sur le sac plastique que je tenais, j'avais peut-être droit au stationnement gratuit. Je l'avais mauvaise, ce mouchard appointé m'observait depuis son petit PC privé, et il avait, à coup sûr, noté le numéro du minibus. Le quadrillage

se renforçait de jour en jour. Circuler librement en France devenait de plus en plus coton.

Passant sur le Pont Saint Michel, j'ai aperçu trois excités à chasser un vendeur de marrons, porteur du turban bleu, le Sikh avait semble-t-il le tort de bosser trop près du Palais de Justice, ça m'a donné une idée. J'ai fait le tour express par le souterrain et j'ai réussi remonter la file jusqu'à sa hauteur. Le quartier grouillait de centurions armés jusqu'aux dents, j'avais trente secondes pour le brancher. J'ai allumé les feux d'urgence et je suis allé droit vers le paria qui avait remballé son fourneau. Il a marché plus vite en me tournant ostensiblement le dos, je l'ai rattrapé in extremis et je lui ai dit tout bas "Viens, je te dépose où tu veux, j'ai de la place, j'ai vu la police tout à l'heure..." Il s'est détendu. " J'avais rien fait, je parle français..." a-t-il cru bon de se justifier en montant dans le Combi. J'ai coupé les warnings et remis doucement les gaz, deux jeunes sportifs à vélo sont arrivés à ma hauteur et m'ont suavement demandé, en tripotant leurs casquettes du FBI, pourquoi je m'étais arrêté si longtemps sur le pont. Ils avaient l'oeil braqué sur ma belle cravate au noeud princier et mes petites binocles d'intello. Je leur ai expliqué bravement, tout en rejoignant le flot, que je venais de prendre au vol un ami malade. Ils ont gobé et j'ai passé la troisième, bien déterminé à éviter, à l'avenir, les traquenards parisiens. Une nasse parfaite, comme toutes les grandes cités. Le Sikh m'a remercié en joignant les mains, je me suis enquis de savoir où il allait comme ça, il m'a répondu : "N'importe où, je dors dehors, j'ai été expulsé la semaine dernière à cause de la bourse qu'on m'a supprimée... " Il n'était pas eunuque, il s'était fait virer de sa faculté d'économie par un cacique connu pour ses opinions intégristes fortement teintées de révisionnisme. Je n'ai pas tout saisi à ces ismes, sinon que l'infortuné avait refusé de retirer sa coiffe dans l'amphi en expliquant au crétin en chaire patenté qu'il y avait des paradigmes à ne pas mélanger et que les Sikhs en faisaient une affaire intangible d'identité sacrée. Le fourneau appartenait à un cousin clandestin, et lui-même n'avait qu'une carte de résident étudiant. Pour ses parents à New Delhi, ce renvoi serait une honte absolue, il ne voulait pas qu'ils le sachent. "Tu joues de quel instrument?" lui ai-je demandé, sûr de mon instinct. En fait, il n'avait aucun talent musical particulier, mais quand je lui ai développé l'épopée du groupe naissant, il a tendu l'oreille. Il s'y connaissait pas mal en business et avait déjà un diplôme d'avocat en Inde. Je l'ai invité à dîner, il ne s'est pas fait prier. J'ai réglé la stéréo en douce sur un chant soufi pakistanais de haute-école, afin de vérifier au pied levé s'il était capable d'apprécier la musique de son ennemi tribal, il n'a pas bronché. "Dans la montagne, il n'y a qu'un sommet. " c'est la seule remarque qu'il ait proféré du voyage, et on a roulé les soixante dix bornes restantes en regardant la splendeur sanglante du couchant sur la plaine de Brie.

En arrivant à la Gare, on était complices au delà des grimaces, c'est tout ce qui importe, même si ça ne s'explique pas. Il s'appelait Rama, un vrai Singh, comme son grand-père mort en brave à Babar en défendant son temple, et ses fins talents de cuisinier nous ont agréablement changé des sempiternelles fricadelles. Une sacrée recrue pour la fiesta aussi. Il s'est fabriqué ses propres percussions sur bidons et casseroles et une semaine plus tard, il ne ratait pas une répétition. Tranquille dans son coin sous les combles, il préparait tout de même quelques dossiers financiers, dont le nôtre, car le groupe lui était apparu comme assez prometteur pour qu'il se charge d'alerter quelques producteurs de renom. Son beau-frère par alliance était un ponte des media en Angleterre et il pourrait, si Dieu le veut, avait-il nuancé en bon Oriental, nous proposer quelques contacts pour débuter

J'ai conclu par un remerciement fervent au hasard aux mille noms et on a continué à tourner tous ensemble dans les petits concerts du samedi soir, jusqu'à la date fatidique de la Fête de la Musique. C'est là que les choses ont brusquement basculé. Au départ, dans le positif. Remarquablement efficace, le groupe a déclenché un début d'émeute place de l'Hôtel de Ville dans un coin discret qu'on venait d'investir en pirates. Avec l'entraînement qu'on avait, on s'était déployés en moins de dix minutes. John avait prévu l'équipement léger avec un mur image en nylon pour notre vidéo explosive. Quand j'ai vu" Diamonds are the Girl's best friends " s'afficher plein écran avec le visage tragique de Marylin et les tombes des mineurs en quatre mètres sur trois, j'ai baissé le nez sur mon manche de guitare. Le groupe a entonné en choeur la version sauvage avec un échantillon de la voix de la star en refrain, c'était pur sacrilège. Et la foule avide a commencé à tanguer. On n'était pas du tout censés nous trouver sur la place, le service d'ordre musclé de la Mairie nous avait vivement conseillé les ruelles adjacentes pour éviter les débordements, mais nous cherchions précisément à faire scandale. Avec "Politiquement incorrect" et les couplets pratiques sur la manière de ne pas consommer payant, la tension est encore montée d'un cran. C'est alors que le grand Jack est arrivé, avec son allure rasante de vieux renard efflanqué.

Un véritable parrain, lui, étroitement entouré de jeunes messieurs en costumes gris qu'on avait pas la moindre envie de chatouiller. Les flics en civil déboulaient par paquets, je les voyais se déployer en catimini sur la place, derrière la foule excitée qui braillait, inconsciente : " Mort au Capital ! " On a assuré la provocation sans flancher, Le grand Jack nous a marqué l'honneur insigne de son paassage en restant immobile un long moment devant la scène, les gens du peuple se sont respectueusement écartés pour lui laisser de l'espace et on a repris pleins décibels sur "Alléluia Hosanna inch'Allah " notre tube portebonheur. Aussitôt, la vibration du public s'est tempérée, en communion parfaite avec le groupe où le turban sikh, Samy et les skinheads faisaient sensation. J'ai lancé sans barguigner les solos inspirés avec Yasmine en yéménite, un sous-fifre obséquieux a tendu un téléphone au baron qui a souri alors de tous ses crocs. et comme par enchantement on a largement eu le temps de boucler le répertoire et de plier le matériel sans se faire enquiquiner par les sbires.

J'ignore si c'est en rapport direct avec l'interlude, mais c'est précisément ce soir-là qu'on est tombé sur Hans Van de Putte. Un Hollandais pure souche, comme Greta. Notre ami Sikh l'avait, à tout hasard, invité par mail à passer nous voir à Paris, place de l'Hôtel de Ville, le gars s'était attendu à de l'officiel mais personne chez les organisateurs ne connaissait le groupe WTC, seuls quelques gamins des rues en avaient plus ou moins entendu parler. En tout cas, notre prestation à l'arraché lui avait plu. Un grand blond bien bâti à la coupe schwartzy, sapé comme un milord, un peu m'as-tu-vu mais assez carré pour imposer le respect. Il nous a cueilli au débotté alors qu'on finissait de rouler l'écran et de plier les trépieds. John avait loué un de ses fourgons de luxe trafiqués et dans l'ensemble, on faisait assez chic, j'étais en baggy militaire aspergé de peinture sang-de-boeuf, avec deux impacts de balle dessinés à la main sur mon teeshirt United Fruit, les filles du nord étaient comme à leur habitude, en battle-dress camouflage Samy et les Orientaux avaient sorti les costumes de fête,, en vertu de quoi, le grand blond en santiags noires ne nous a plus lâchés. Nous avons dignement arrosé la rencontre. Greta s'est occupée du service avec zèle et il a raqué pour tout le monde. Une ardoise salée, on était en plein quartier Bastille. Sa carte Gold a émerveillé le tenancier du rade de nuit où on avait échoué à la quinzième tournée, la dernière avant de reprendre la route.

Hassan, pur musulman ce soir-là, conduisait le van et, John, au volant de son fourgon de luxe, ne buvait que du jus d'orange pressée avec un acide de temps en temps. On ne risquait rien. J'avais la Porshe dans le rétroviseur d'aile du vieux Combi, le Hollandais devait rager de devoir rester derrière nous en

troisième à cent trente sur la quatre voies. A l'abord de la départementale, j'ai prié Hassan d'en remettre une tranche en respectant les panneaux de limitation en village, à la manière tatillonne d'un retraité de la Prévention Routière. Il a joué le jeu avec déléctation et c'est à l'aube que notre futur patron a découvert les murs taggés de frais de la Gare restaurée.

" Ah, je comprends..." a-t-il murmuré, bluffé, en admirant nos derniers équipements. De semaines en semaines, on s'était organisés, et à présent le lieu tenait plus de la communauté danoise que du loft crasseux berlinois. Le métissage avait engendré des merveilles, la verdeur foisonnante des jardins suspendus de John aurait pu faire la couverture de "Belles Demeures" et le studio d'enregistrement avait du chien, même s'il fleurait encore bon la brocante. Hans l'a examiné en détail en crispant ses grosses mâchoires de lutteur. Notre indépendance affichée l'irritait. Il avait tout du prédateur rusé. Séduisant et bisexuel déclaré, il dirigeait une chaîne câblée spécialisée dans le reality show. Tous les genres, du socio-cucul au sado-maso, en passant par la musique pop pour ado. Ça l'amusait d'aller à l'aventure. Il devait peser, d'après Greta, dans les dix millions de dollars. Annuels, cela s'entend. C'était incroyable que ce monstre de fric se retrouve chez nous à six heures du matin, en train de se taper des harengs arrosés de genièvre en compagnie d'une bande de skinheads, mais j'ai l'habitude de ces dérapages. C'est ainsi depuis toujours, les choses rebondissent toutes seules dans ma vie. J'avais voulu la vivre comme un roman et peu à peu, de pelles en gadins, c'était arrivé. Dans l'euphorie du moment, je me disais que si je jouais le coup avec finesse, j'avais peut-être une chance. A condition, bien sûr, d'avoir un bon agent. Et j'en avais un de costaud, mon vieux pote Bertrand.

Remonté à bloc, je l'ai appelé, à son appartement. Je savais que où qu'il aille, sa mère serait au courant, elle vivait chez lui depuis le décès de son époux et il passait son temps à la fuir tout en la prévenant de ses moindres déplacement. La malheureuse Veinstein m'a informé d'une voix agonisante qu'elle n'avait plus de nouvelles de son fils depuis son départ pour l'Afrique Noire, elle était aussi inquiète que moi sur les entourloupes probables de son rejeton roublard. Il avait déjà fait le coup une fois après une faillite frauduleuse et on ne l'avait vu réapparaître qu'au bout de trois ans, bronzé du beau soleil de Bolivie. J'étais bien placé pour savoir que certaines situations exigent de s'éclipser un temps. J'ai expliqué à Hans que mon agent le contacterait plus tard et que de toutes façon, Rama était avocat. Le principe lui a convenu et on a commencé à écouter tous ensemble les démos, assis en rond sur le grand tatami. C'est alors que ce foutu manager branché a dégainé l'inévitable petit sachet de poudre blanche de la poche du gilet de son beau costume Armani. Je l'aurais étranglé. Greta et Kristin ont sauté de joie, Samy et Hassan aussi; à part moi, seuls Rama et Yasmine se sont abstenus. Mais ? qu'y pouvais-je Les damnés ont d'anesthésiant, Hans en profitait, j'avais assez navigué dans son monde frelaté pour savoir que la mégalomanie a son prix. Il soignait son corps, mais tôt ou tard, la chair lâcherait, à trente cinq ans, il se croyait encore invulnérable. Pas plus qu'aux autres il ne m'a demandé qui j'étais ni d'où je venais, et il avait de l'oreille, ça je dois le reconnaître, il avait la même écoute que John, à la fois carrée et sensible, mais lui, avec le fric et le pouvoir en seule finalité. Il en crevait, ça se voyait à l'inquiétude de son regard d'azur amoché. Un grand gosse projeté dans le gros business, qui serre les dents et se bourre le pif. Il n'a pas moufté à l'écoute des paroles. " Notre côté provocateur cool lui plaisait..." a-t-il simplement commenté en affichant un sourire à l'émail parfait. Je n'ai pas relevé l'insulte, ce type avait l'instinct récupérateur, et je m'attendais à ce que tôt où tard il s'active à nous couper les ailes. Je lui ai vendu WTC en long et en large pendant deux heures. Nous avions une nuit blanche et un concert derrière nous et gavé de thé vert, je ne contrôlais plus mon débit en anglais. Quand il m'a annoncé, sans plus de fioritures, son intention ferme de nous produire, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête. J'avais ramé vingt années durant sans jamais parvenir à exister, et j'allais le faire sous une fausse identité, avec un groupe d'inconnus qui ne chantaient même pas dans ma langue maternelle. J'en aurais chialé si la joie du chiffre annoncé n'avait pas fait tinter la timbale. Hans avait les moyens. Il nous a proposé de fournir, à sa charge, les éléments nécessaires à professionnaliser le studio, en échange de quoi nous-nous engagions à accepter le suivi intégral de notre travail, aussi bien par ses managers que par ses vidéastes embusqués. J'ai négocié serré, je ne tenais pas à finir en string sous la douche en train de brâmer "Singing in the Rain" pour des hordes de téléspectateurs scatophiles, mais il nous a garanti, la main sur le coeur, la protection contractuelle des lieux d'intimité, les caméras ne devant être installées que dans la partie musicale, au départ.

J'ai bien sûr ergoté sur le "au départ" mais Van de Putte m'a assuré qu'il ne s'agissait que d'une clause renégociable, et pour dix mille malheureux dollars, j'ai signé au nom du groupe, engageant les autres qui n'avaient pas réagi à l'idée d'être loftés sous le prétexte de filmer le processus de création en direct. "Work in Progress", tel était le titre ronflant de la future émission du bouquet satellite qu'Hans venait nourrir. Le lancement promotionnel de notre premier CD single interviendrait dès la seconde semaine, tirage en fonction de l'audimat, avec placement garanti en tête de gondole dans tous les bons supermarchés. Nous avions trois semaines pleines pour finaliser l'album évidemment cent pour cent anglophone. Celui-ci allait s'intituler, après vote à l'unanimité, "Politiquement Incorrect", avec une prime forfaitaire de cent mille euros à partir du million de téléchargements. Ces extra-terrestres contrôlent le son et l'image et savent merveilleusement s'en servir pour faire de la monnaie. Chaque soir, les gogos accros du show seraient invités à nous communiquer en direct leurs questions par SMS et appels téléphoniques surtaxés, ce, bien sûr, durant une heure de grande écoute. Rien qu'avec cette manne, il savait qu'il amortirait ses coûts de production

Quand il est reparti sur les chapeaux de roues, je n'en croyais pas mes oreilles. Le coquet chèque d'avance d'International Broadcast Corporation Ltd était pourtant bel et bien sur la table, dûment établi à l'ordre du groupe, et les conditions de versement en Irlande clairement définies par le contrat rédigé en hâte par par Rama. Les autres me faisaient toute confiance, ils ne voulaient pas se mouiller dans une quelconque combine de ce genre, surtout Samy qui craignait d'y griller sa carrière, mais l'idée d'être filmés ne les dérangeaient pas. Même John et la prude Yasmine trouvaient que la captation des répétitions ne devaient pas poser problème. Dès qu'il s'agissait de musique, ils se considéraient comme des personnes publiques. J'étais personnellement d'un tout autre avis. Sans avoir à se consulter, on a tous réintégré nos pénates sans faire péter le champagne, avec l'impression d'une fêlure secrète, comme si la concrétisation de nos espérances les plus folles avait réveillé les ego tapis au fond de notre fragile harmonie.

La matinée du lendemain m'a paru toute aussi maussade, il faisait pourtant assez beau, et Billy ravi gambadait sur le quai ombragé en jouant avec les ramiers. Je me suis installé sur une chaise longue posée entre les rails rouillés, avec la ferme intention de faire le point sur cette affaire. A part John qui était parti aux aurores cueillir des champignons sur les bouses, la maisonnée ronflait à poings fermés. Je me méfiais des salades mexicaines de notre apôtre. La dernière fois qu'il m'en avait fait goûter, j'avais vu l'Oiseau Sacré et je n'avais pas oublié les nausées qui avait accompagné mes brefs retours sur terre. Il m'avait fallu deux jours pour atterrir. Je n'avais plus le bagage mystique pour ce genre de voyage, mon Graal,

je l'avais placé ailleurs, et c'était à l'évidence sur ce point que mon bon ami Van de Putte avait tilté. Il espérait nous cannibaliser un maximum de créations, quitte à nous sacrifier pour ça s'il le fallait, il allait vouloir de l'authentique, des empoignades et du saignant, et je prévoyais déjà le pire quant aux provocations dont ces torturés des méninges sont capables. Avec eux, on pouvait très bien se retrouver entre les pattes perverses d'un psychologue briefé pour déclencher les crises. Une pie m'a survolé en piaillant, j'ai relevé le nez, un écureuil s'est élancé vers la cime d'un frêne comme s'il avait le feu aux trousses. Les bois me parlaient, je n'avais pas besoin d'hallucinogènes pour les comprendre. John arrivait sur la voie avec son panier rempli, aussi silencieux qu'un Mohican mais pas assez pour les bêtes sauvages. Je suis allé pour le héler c'est là que mon téléphone a sonné. J'avais oublié de le couper après la sonnerie du réveil, ce qui ne m'arrive que très rarement. J'aurais préféré poursuivre ma conversation avec les petits copains de Saint François, mais la fatalité en avait décidé autrement. J'ai décroché, le silence rauque à l'autre bout m'a renseigné. Le cinglé avait repris ses appels, il remettait la pression. Cette fois, je l'ai insulté tout mon saoul avant qu'il raccroche, il écoutait, le saligot, il m'enregistrait peut-être, mais je m'en fichais, que ce soit les flics, Djamel ou le Chinois, je l'ai prié d'aller poser ses étrons ailleurs, et l'argument a fait mouche. J'avais dû toucher un tabou. "T'es mort, connard..." a coassé l'intrus en français basique avant de couper sans préavis. Une vague impression d'accent maghrebin. Je sentais grandir chaque jour les

craquelures de l'édifice. Hassan avait du souci à se faire, et ça n'arrangeait pas mes projets.

Nous avions créé une enclave hors du monde, la moindre intrusion des autorités pouvait provoquer une catastrophe, et par simple effet papillon nous projeter au coeur d'un scandale aux conséquences fâcheuses. En cas de bagarre, un appel au SAMU se solderait par d'inévitables vérifications d'identité. C'était mon obsession majeure : pas d'embrouille chez nous. Et dans l'ivresse de la célébration de la Fête de la Musique, je l'avais complètement zappé. Hans nous avait cueilli à chaud, en sortie de scène. Ce soir-là, Greta et Kristin étaient depuis longtemps sur orbite et Samy et les autres n'était plus que du son en mouvement, quant à moi qui m'imaginais contrôler la situation, j'avais laissé ma propre main signer le pacte au nom de tous. Et j'étais le seul du groupe à m'en apercevoir. WTC, tu retires un T et t'es dans le trou. Ce terrible T me hantait. T, comme TRADE, le marché mondial qui allait nous bouffer tous crus dès qu'on y aurait glissé le petit doigt. Ce serait une course contre la montre avec les charognards. Le fric très vite, ou la taule direct. Et pas de seconde vie, exactement comme dans un braquage de banque, sauf que c'était un peu plus subtil à gérer. Je savais d'expérience que la mécanique des media est implacable. Plus notre visibilité augmenterait, plus les fouineurs de toutes sortes se multiplieraient. Les paparazzi pilotéés à distance par les patrons du plan finiraient bien par s'apercevoir que Willy Steiner n'était autre que l'ancien guitariste de Paloma Oghuz, et de là à ce que je voie débarquer son sympathique ami bassiste, il n'y avait qu'un pas. Le drame, c'est que ne pouvais faire part de mes ennuis à personne, sauf à John qui planait déjà au dessus des cumulus avec son pote Quetzalcolt, sur l'air de "Mangez-moi" de Billy Ze Kick.

On s'est installés dans sa cahute à boire un thé au milieu des computers ronronnants et je lui ai posé quelques devinettes élémentaires concernant mon avenir et celui du groupe. Il ne me voyait pas, il était bien trop barré. Si ses visions contrôlées lui procuraient une myriade d'idées brillantes sur la manière d'avancer dans la vie, sa symbolique me demeurait, en revanche, assez obscure. Quand il a murmuré les pupilles dilatées à l'extrême : " L'ours t'étouffe mais tu vaincras..." j'ai abandonné tout espoir de le suivre. Plus tard, en refusant sans regret la pipe à eau qu'il me tendait, je me suis dit que certains mystères ne nous semblent peut-être opaques que par leur trop parfaite limpidité, et, bien sûr, j'ai cherché une fois encore à décrypter les présages.

Cette nuit-là, autour de la grande table, les Navajos frappeurs ont parlé. Kristin, Greta, Yasmine et Samy avaient amplement goûté à la salade d'émincés de Bonnets de Lutin de notre jardinier inspiré, Rama, Hassan et moi-même veillions au grain, mais au bout de quelques minutes ont est entré de plain pied dans le délire des autres qui n'avaient rien perdu de leur lucidité mais semblaient au contraire parfaitement extralucides. Yasmine, les bras au ciel, voyait une côte déchirée battue par la mer, une lande quelque part au nord où des oiseaux lui livraient les secrets de l'Invisible et les filles me racontaient leurs démons bavards tout en sirotant un soft drink. Chacun

vivait sur deux planètes à la fois, moi ça ne me gêne pas tant que personne ne perd son ticket de retour, les risques de l'expérience intérieure valant bien ceux de l'ULM.

C'est précisément ce dont à voulu m'entretenir Hassan en aparté, pendant que les autres convives rencontraient l'Eternel. Avant de rater sans coup férir son BEP de mécano, il avait toujours rêvé voler, mais même l'armée n'avait pas voulu de lui à cause de son casier. A dix huit ans, il avait écopé de huit mois fermes et trois cents mille euros d'amende pour avoir frappé le beau-frère d'une jeune mariée, un soir où par erreur il avait tenté d'entrer avec deux copains dans une salle des fêtes où on jouait de la musique. Une maldonne coûteuse. En fait, à peine arrivés, ils s'étaient faits à moitié lyncher par la noce qui les avait confondus de bonne foi avec de vrais fauteurs de troubles venus un peu plus tôt dans l'après-midi. Des Arabes eux aussi, et comme ces braves Français de souche l'avaient expliqué à la rigade d'intervetion, "Ces gens-là se ressemblent tous..." Manque de bol pour le beau-frère et ses copains de rugby, Hassan cognait précis. Conclusion du match, un adversaire au tapis d'un direct entre les arcades avec un mois de coma à la clé. Incapacité de travail reconnue et préretraite pour la victime, le juge avait tranché. Grâce aux nouveaux dispositifs en vigueur, Hassan était condamné aux travaux forcés à perpète, tout ce qu'il pourrait gagner légalement lui serait désormais confisqué par le fisc pour indemniser le thénardier malin qui avait su tirer les marrons du feu. J'ai demandé au cogneur comment allait le comateux, il m'a assuré qu'il coulait des jours heureux entre le PMU et son jardin, et qu'il avait encore cassé la gueule à des gosses qui lui piquaient des cerises. Je me demandais où il voulait en venir avec son drame de banlieue ordinaire, il était entendu au départ que je réglerais tout le monde en tant voulu, je ne voulais pas nous mettre dans l'embarras en jonglant avec les banques, mais pour lui, je pouvais faire exception, Lorsqu'il m'a annoncé sa ferme intention de s'inscrire au club d'aviation du coin, j'ai saisi les difficultés de sa vie : il avait l'argent et la motivation le hic, c'était qu'en s'inscrivant, il serait automatiquement signalé au commissariat. Et moi aussi, par la même occasion. "Pourquoi tu t'obstines à vouloir voler ? " je lui ai demandé, sans y chercher malice. Je m'attendais à ce qu'il me sorte un couplet sur Icare ou Saint Exupery, il m'a répondu froidement. " Si un jour ils me coincent, je me fais sauter avec une bombe sur le hangar des réserves d'uranium de la centrale de Nogent, avec un ULM, tu passes, je l'ai vu à la télé..." J'étais sidéré. Il était tellement ouvert, jamais je n'aurais crû qu'il ait, lui aussi, l'Apocalypse aux tripes. Mais c'était le cas. Un confort pour mon mental, Rama avait capté des bribes de ce discours d'halluciné. Il avait lui aussi en tant que Sikh des envies de mourir au combat mais pas en sacrifiant des enfants, ni même les misérables vies des mercenaires du capitalisme décadent. Il voyait plus large et notre entreprise WTC lui semblait plus efficace que n'importe quelle bombe pour délivrer les cerveaux des esclaves du Nord, ainsi qu'il dénommait les consommateurs abrutis des pays riches. Rama était persuadé de l'universalité de l'être, ça lui était très utile pour dialoguer avec les fascistes dans les stades, surtout quand il s'agissait de psychopathes violents. En Angleterre, il y parvenait en général sans trop de casse, en France, c'était plus ardu.

Le groupe a achevé la "Nuit des Shamanes" en répétition. C'est venu d'un coup, comme une main qui s'ouvre, les sept notes, sept musiciens envoûtés qui se et empoignent les instruments avec la certitude qu'il ne pourront vraiment se rencontrer qu'à la fusion. La vibration unique nous a soulevés emportés au dessus de nos carcasses et au petit matin, quand on a réécouté la bande, contre toute attente, bon. c'était franchement Iohn avait l'enregistrement sans faillir. Comme quoi, avec ou sans psylo, l'important, c'est d'être. Ce fut sa conclusion flegmatique quand on s'est enfin décidé à réintégrer nos pieux vers midi. J'ai à peine au le temps de fermer l'oeil que j'ai entendu quelqu'un appeler en bas : " M Steiner, William Steiner ? C'est ici " J'étais au premier dans ma chambre royale. J'ai tiré le portail à glissière de la remise à marchandises et je me suis avancé d'un pas prudent sur la plate-forme de chargement. En dessous, sur le quai dévoré de chiendent, un postier de la Fed tendait vers moi un gros pli sous enveloppe kraft. J'étais vert de trouille. Je suis descendu torse nu, en jeans troués, sans prendre le temps de mettre une casquette, je devais avoir l'air de ce que j'étais devenu, une cloche minable.

Le livreur n'a rien réclamé d'autre qu'une petite signature. Je lui ai demandé comment il avait réussi à me trouver dans ce trou perdu. Le client lui avait envoyé un descriptif détaillé par mail, ça n'avait pas posé de problème. J'ai toute de suite compris d'où ça venait : :sur l'enveloppe, le sigle IBC était assez visible pour constituer une pub clandestine. J'ai laissé un billet au gars pour le chemin boueux où il venait de crotter son beau pantalon, il a pincé sa visière avant de dévaler le raidillon jusqu'à son fourgon et je suis resté sur place, sonné. Les contrats définitifs étaient là, les modalités techniques aussi. L'opération grand format allait durer tout juillet et la sortie de l'album était garantie béton pour début septembre. Notre compte bancaire devait commencer à ressembler à celui d'un rentier. On ne dépensait presque rien, les jardins botaniques de John nous avaient fait faire de confortables économies, et à part Hassan qui allait se ruiner en bakchichs pour payer ses heures de vol au noir, personne n'avait souhaité toucher sa part. Les cinq mille en liquide que nous avait lâchés le Hollandais pour les frais de bouche nous suffisaient amplement. On se méfait tous de l'oseille facile, même Rama qui venait d'envoyer sept cents dollars à ses vieux parents. pour la fête des moissons " La bas, tu comprends, si je leur donne trop d'argent d'un coup, les voisins diront que je les méprise." L'entendre ainsi me parler, avec des sanglots dans la gorge, de sa famille si lointaine, m'a au moins donné la force d'envoyer un SMS à Tom, mon petit frangin à qui je n'avais pas donné de nouvelles depuis ma fuite précipitée à Bangkok.

En commettant cette imprudence, je savais que je laissais une preuve tangible qui ne manquerait pas, le cas échéant, d'interpeller les sinistres courtiers de mon assurance, ainsi que d'autres individus tout aussi intéressés à la disparition de ma personne. Tom a répondu par le même biais dans les dix secondes qui ont suivi : " OK, je préviens les Vieux", et je me suis senti plus léger. Pour lui, ça faisait presque un an que je m'étais évaporé, j'avais honte, mais bon, il fallait bien que je survive.

Le calendrier était serré, à la moindre incartade de notre part, le contrat pouvait être rompu. WTC avait une obligation collective de résultat, et il était clairement stipulé en page dix-huit, alinéa trois bis que seul M. Hans Van de Putte avait le final-cut des "produits", ainsi que ce gougnafier procédurier dénommait nos recherches prolifiques. Nous allions donc répéter pieds et poings liés sous ses objectifs, dans les travaux et dans les câbles. J'avais assez roulé ma bosse pour savoir à quel point les tournages perturbent la musique, et ce genre glauque encore plus. La captation en continu de notre vie commune allait nous vampiriser jusqu'à la moelle et quand l'énergie négative accumulée par le groupe sous pression ferait exploser la bulle d'amour, je ne pourrais qu'accompagner le mouvement. J'étais piégé avec eux, otage encore mais ça ne m'aurait servi à rien de me lancer dans les grands discours, les six autres avaient chacun un avis différent, et en tant qu'autiste amateur, j'étais bien le seul à partager le mien.

*

Chap. 7

Les chats sont arrivés en même temps que les poubelles réglementaires. Désormais, il y avait en permanence six matous alignés sur le quai à guetter l'instant où quelqu'un allait ouvrir les couvercles. Auparavant, on laissait nos déchets travailler sous la sciure dans une fosse à l'orée du bois, et on jetait nos rares emballages plastiques au container collectif du village. Mais tout cela était dorénavant interdit et le chef de la voirie m'a doctement réprimandé au nom du trust numéro un mondial de l'épuration qu'il représentait. Nous avions à nous acquitter de la taxe en vigueur, en échange de quoi, nos ordures ménagères seraient incinérées gratuitement dans un four à dioxine. Les petits soldats de Kafka nous avaient envahis. Depuis le matin fatal où les télécoms étaient venus poser la ligne ADSL, tout avait changé. Le maire en personne s'était pointé avec les photographes de la presse locale et déjà une caméra de la télé d'Etat rôdait, heureusement portée par un pied plat tout entier absorbé par notre égérie arabe, voilée pour la circonstance. La nouvelle était d'importance, le monde entier allait enfin parler de Monceaux-les-Braies.

Planqué dans l'encoignure d'une soupente, j'ai profité du spectacle du notable rubicond en compagnie des trois filles et de Samy et Rama tout enturbanné, en prenant bien garde de ne pas me faire repérer par les pigistes. Le maquignon ceint de bleu blanc rouge a vanté l'amitié entre les peuples et j'ai dû me pincer pour ne pas pouffer, tant c'était pathétique,

juste la dose d'absurde qu'il me faut pour supporter la vanité humaine. Le lendemain, quand on est allés chercher les clopes à l'épicerie, Momo nous a montré le cliché pleine page dans la rubrique spectacles du Parisien local. Le mélange détonnant Sikh-nain-Beur valait le jus, et dans l'éclairage nul de l'instantané, ça ressemblait autant à un carnaval de banlieue qu'à un support Benetton. Hassan a évidemment fait une scène à sa soeur, en arabe énervé, j'ai pigé qu'ils crisaient une fois de plus sur le cousin Djamel et je n'ai pas donné suite. J'avais d'autres priorités à régler. Un cordon de gendarmes s'était déployé à l'aube pour bloquer la départementale en contrebas envahie par les badauds. Parmi ces derniers, les plus démonstratifs inauguraient déjà tee-shirt et pancartes au logo WTC, et j'ai vite supposé qui les leur avait fournis. Hassan m'a juré sur Dieu en personne, la main sur le coeur, qu'il n'y était pour rien, je n'ignorais pas cependant qu'il avait prêté notre vieille maquette à un copain ingénieux qui la faisait tourner en pirate dans les cités. Les deux zouaves en avaient fourgué dans les deux mille au black. A l'époque des faits, j'y avais à peine prêté attention, à présent qu'on jouait dans la cour des grands, la bouffonnerie pouvait nous coûter bonbon, d'autant qu'on reprenait texto les titres en question dans l'album officiel. Je me rongeais les sangs pour rien. `

Un ronron d'hélico en approche m'a convaincu de l'imminence de l'intrusion. IBC allait procéder à la dépose du matériel, ce serait plus facile que de tout hisser à dos d'homme par le sentier. Ils avaient prévu de retaper la voie ferrée, l'aiguillage était à peine à six

kilomètres en amont et les cheminots s'activaient, mais en attendant, place à l'efficacité. Mais qui dit efficacité, dit automatiquement, sécurité. J'ai fait un rapide état des lieux. Les képis encadraient les voies, le quai fourmillait de techniciens casqués, talkies-walkies à la main, tout le monde s'activait à dégager la zone, il devenait impératif de déménager en loucedé nos robustes plants de chanvre dont la fragrance éminemment reconnaissable allait tôt ou tard alerter les sbires de la Préfecture. Greta et John ont réagi au quart de tour et m'ont aidé sans un mot à tout embarquer en forêt en passant en amont du remblai.

En revenant, j'ai enfilé le costume bourgeois et chaussé mes besicles. La casquette vissée sur le crâne, anonyme dans la foule, j'ai dévoré des yeux la lente descente millimétrée du container jusqu'aux rails. Le caméraman de la téloche aussi, et ce faux-cul mal appointé en a profité pour me piquer un plan vendable quand Billy a failli se retrouver coincé sous la charge. Cet imbécile de chien avait décidé de pisser sur son territoire habituel, à savoir le ballast devant le quai. J'ai hurlé, le clébard futé s'est, bien sûr, barré juste à temps, mais j'ai compris qu'avec ce gag stupide j'étais bon pour les infos du JT régional. "La production IBC frôle l'accident à Monceaux-Les-Braies.." J'entendais déjà le commentaire niaiseux et la récupération moralisatrice qui allait suivre. "Chaque année en France, les chiens sont responsables de milliers d'accidents, la préfecture rappelle que la divagation des animaux est strictement interdite et que leurs propriétaires sont passibles de..." la ritournelle habituelle, avec ma tétère affolée en gros plan et les filles en rangers en

train de cavaler après Billy sur les voies. C'était parfait pour un début. La preuve, le soir même, Greta a reçu un message de félicitations de Van de Putte, ravi. Son équipe de tournage n'était pas encore opérationnelle, et nous étions déjà dans la lucarne.

salariés d'IBC nous considéraient avec amusement. Des zombies de notre espèce, ils en avaient filmés des tonnes. Ils étaient tous hollandais ou britanniques, normal, c'était la zone de couverture prioritaire de la chaîne, mais je voyais bien qu'ils nous avaient à la bonne surtout parce qu'on parlait anglais. La majorité d'entre eux connaissait les exploits commandos de Greta à Amsterdam, le fait qu'elle soit recherchée plaisait beaucoup au grand patron et celuici ne s'était pas privé de faire courir l'info, il avait garanti que la batterie d'avocats du trust s'occuperait du problème, et que tant qu'à faire, valait mieux prendre les devants. En tout cas, le courant passait bien entre les nordiques, Kristin s'est branchée le soirmême sur Theo, un bel assistant-electro à la tignasse de paille en couple avec le sondier Michaël, et tout le monde a goûté au sauna. Moi je surveillais surtout l'installation des caméras dans la maison, attentif à ce qu'elle ne débordent pas sur les chambres et les salles de bain.

Le quatre juillet, le réalisateur américain, un expatrié de fraîche date, a refusé de tourner. Un jour férié pour lui, qui n'avait accepté de diriger qu'à cause du nom du groupe. WTC, ca lui titillait la libido, il y voyait un hommage à la souffrance du peuple. Son premier assistant l'a remplacé au pied levé et on en a tous profité pour tailler une bavette. Samy était avec

moi, les flics le tannaient depuis la veille à propos de sa BMW immatriculée à Zurich. Ils étaient à la recherche d'une chignole volée du même modèle et le malheureux venait de se taper deux heures dans le car à leur expliquer les raisons obscures pour lesquelles la carte grise originale de son véhicule avait été établie à Bucarest. Le Yankee nous a écouté vilipender les emmerdeurs du cru avant de nous détailler les raisons de son exil. Il venait en Europe chercher un peu de liberté et avait un peu de mal à comprendre notre hargne.

"Chez vous au moins, on peut s'exprimer, la preuve est là! " m'a t-il assené en me désignant la pochette du CD agrandie et punaisée en poster sur le mur. La décoratrice avait des goûts bostoniens, et l'ancienne salle d'attente, désormais garnie d'élégants meubles de rotin, était devenu le petit coin causeries de l'équipe. On était là tous les trois à disserter sur la liberté alors que j'étais peut-être sur le point de la perdre, ça m'amusait en même temps que je sentais la terreur monter à l'idée de me retrouver en cabane avec une cuvette de chiottes pour six, tout ça pour une affaire de faux fafiots aussi banale. Mais je n'allais pas expliquer mes misères à Marcus Kapel qui trouvait encore émouvant à soixante ans de fêter les étoiles de son drapeau. Samy a sorti le grand jeu au deuxième pack de bière. Il nous a raconté dans un parfait slung de Harlem comment ses riches parents adoptifs du Michigan l'avaient choisi au cours d'une crise compassionnelle lors d'un voyage touristique à Mexico. C'était avant tout le fait qu'il soit noir et promis à la difformité qui les avait attirés, c'est la raison pour laquelle il n'avait pas eu droit à l'hormone de croissance. "Tu piges, mec, pour eux y'avait qu'le nain et l'nég'o, jamais ils me causaient à moi, tu vois ce que je veux dire, mec? " Et nous on lui répondait : " Non on voit pas", pour qu'il en remette une brouette. De sept à dix sept, il avait encaissé, travaillé dur à l'école et joué à la personne exceptionnelle, humble et respectueuse des adultes dits, "sains", et puis un jour, il avait flashé sur un saxophone dans une boutique, pas n'importe quel saxophone, un "Brunner and Son" le même exactement que celui de John Coltrane, ça l'avait tellement rendu furieux de ne pas pouvoir en jouer que la nuit même il avait cassé la vitrine et s'était fait la malle avec son trésor. Depuis, il avait connu la manche, les bals, le conservatoire et tout le toutim. Ayant gravi l'échelle de bas en haut et il tenait à y rester. "De toute façon, nous autres, on ne vit pas très vieux..." a-t-il conclu avec un soupir trop mignon pour être gai. Je savais qu'il pensait encore à sa danseuse. "Et toi, fiston? a relancé Marcus en me dardant son regard spécial acier suédois droit dans les prunelles, as-tu encore des rêves? " Je me suis contenu pour ne pas lui cracher au visage que les deux tiers de la planète étaient en train de payer le prix fort pour lui garantir sa future retraite, avec un fusil pointé dans les reins pour les récalcitrants. Je n'étais pas plus raciste avec les Américains qu'avec quiconque, seulement un tantinet irrité par leurs derniers massacres. Le boss a bien compris mon malaise. " Je rêve parfois d'un monde moins con, pardon patron..." j'ai maugréé en rotant ma gorgée, et on est passés à la vitesse supérieure. C'est ainsi que j'ai découvert qu'il avait vu six fois "Short Cuts" de Robert Altman, l'un de mes films préférés. Comme quoi on peut fêter le quatre juillet et travailler pour la trash T.V. sans être tout à fait borné. L'air de rien, le fait de boire un coup ensemble a tout de même pas mal changé la donne, je l'ai d'emblée perçu le lendemain à la manière dont notre image était traitée dans les moniteurs. Le barbu placide nous avait cadrés, dans tous les sens du terme, il n'allait plus tirer sur l'ambulance comme il l'avait fait les trois premiers jours, à nous traquer dans les lumières les plus sales et les situations les plus dégradantes, désormais je voyais bien qu'il nous soignait, avec de temps à autres de vrais plans d'émotion qui me faisaient espérer le meilleur au montage.

Chaque soir, il fallait répondre aux questions en direct, c'était le moment le plus dangereux. Greta et Kristin passaient toujours ensemble et s'en tiraient généralement par une pirouette, Hassan et Samy faisaient à chaque fois péter l'audimat par leurs vacheries cassantes, Rama plaisait à tout le monde et moi je demeurais dans l'ombre. J'étais l'introverti du groupe, je parlais le nez pointé vers mes semelles en gardant mes carreaux fumés. Les gens demandaient comment j'avais appris à jouer et si j'étais adepte des aliments allégés, je jouais les gourous taciturnes en marmonnant mes réponse à la manière de Jamaïcains adepte de Jah, et dans l'ensemble, j'avais la cote. Parce que bien sûr, on était noté par le public, chacun ayant droit à son pourcentage de sympathie. Yasmine et son frère bichaient, en tête du peloton avec Samy, j'étais juste avant Kristin, bonne dernière à

cause de son maudit Karma. Les performances ne me touchaient pas, elle si. Au point qu'au cinquième jour elle a improvisé une scarification en direct au vingt heures à l'aide d'un tesson de bouteille de bordeaux. Les assistants ont bien fait mine d'intervenir, mais quelqu'un dans l'oreillette avait dû leur conseiller d'attendre parce qu'ils ont reculé sitôt qu'ils ont vu la plaie d'un peu plus près. C'était ridicule, ce sang qui dégoulinait pour rien. Kristin semblait ne pas le sentir. Elle était tranquillement assise, les Rangers sur la table, en train de se découper une jolie tranche de steak sur la partie tendre de son avant-bras. Hypnotisé comme les autres, je me suis branché sur l'écran mural, et au bout de dix secondes, je me suis précipité avec une serviette pour de calmer le jeu. On s'est évidemment, bagarrés comme des chiens sous l'oeil goulu des caméras en joie, et elle a éclaté en sanglots au moment ou Greta l'a prise dans ses bras.

J'ai retrouvé tant bien que mal le chemin du studio de répétition en me disant que jouer un peu me soulagerait mais j'ai remarqué le chuintement caractéristique de la caméra robot qui me suivait en travelling. En gros, il n'y avait que les latrines et les chambres de peinardes, et encore, j'en doutais. L'oeil idiot de la machine ne m'a pas empêché de claironner à tue-tête " Soldier ", la ballade libertaire de Calvin Russel, prestation unpludge au débotté qui m'a instantanément catapulté numéro trois au nouveau classement, juste après Kristin qui venait par son geste de faire grimper l'indice d'audience de six points.

La peur me tenait lieu de moteur auxiliaire. Je continuais d'être obsédé par le danger d'être reconnu.

Les chiffres d'IBC claironnaient déjà six millions de téléspectateurs, ce qui augmentait d'heure en heure le risque qu'un fâcheux appelle le standard pour annoncer qu'il était un ami intime de Willy Steiner, le navigateur disparu. J'évitais autant que possible que mon nom soit cité, les autres m'appelaient Willy tout court, mais à chaque fois que le générique de l'émission passait, je voyais ma dégaine de chauve figée sur un sourire contraint avec mon faux blaze en lettres flashées calé juste en dessous, et vraiment, j'avais parfois du mal à m'endormir. C'est terrible cette impression de n'être personne. Je vivais à côté, avec l'Autre qui profitait de ma fatigue pour m'envahir de souvenirs, ceux avec Dolly surtout, les plus doux, toujours les pires quand on veut oublier. La nuit, j'étais moi, Armand, le jour je redevenais Willy, je ne me trompais jamais, sauf quand je me regardais un peu trop longtemps dans la glace. Parfois, je ressortais mon vrai passeport de la cache et je me perdais dans la contemplation de mon ancien visage devenu si étranger à moi-même, ce brun chevelu, un peu enrobé du menton, avec un stupide anneau dans l'oreille, frère de la Côte à crédit, content de lui avec ses kilos en trop. Il avait disparu le bébé joufflu qui se prenait pour Hendrix. Cependant je fonctionnais encore, je jouais droit, carré, comme jamais je ne l'avais fait. Sans espoir. Tous les autres, Rama excepté, entretenaient encore le rêve de devenir quelqu'un, pourquoi avais-je donc choisi l'inverse ? Je ne pouvais me l'expliquer que par le jeu des circonstances, mais les circonstances ont souvent bon dos. Cette rumeur farfelue de berline allemande volée dans les parages me turlupinait aussi, je comprenais mal pourquoi les flics étaient venus enquiquiner Samy à ce sujet, ils l'avait vu en scène et à la télé, ils savaient parfaitement qui il était. Cela sonnait comme un avertissement. Je me suis juré de rester sur mes gardes et de ne plus quiiter la Gare avant le terme du tournage. Une fois riche, je réglerais le problème. S'il fallait payer la dette, je la réglerais, à condition que ce ne soit pas en y laissant ma peau.

A l'heure du coq, j'ai été réveillé par le fracas des élagueuses de la mairie qui souhaitait ouvrir une brèche dans les feuillages qui masquaient la gare. Marcus avait fait négocier l'affaire par son assistant british qui s'en était fort bien tiré. Mieux que les arbres en tout cas. Greta s'est précipitée sur le remblai où les chenilles de la machine peinaient et glissaient. Elle s'est placée devant l'engin en écartant les bras. Elle était nue sous son blouson ouvert et l'employé municipal n'en a pas cru ses yeux. Mais il a continué tout de même à avancer avec le danger que cela comportait. Deux gendarmes à proximité accompagnaient l'équipe d'entretien. Depuis ma chambre, j'avais détecté leur petit bolide bleu en planque derrière une haire. Le grand frêne est tombé gémissant tout son saoul. La Hollandaise hystérique s'est mise à rugir et la caméra divergée du permanent de l'équipe de nuit est apparue comme par enchantement, pile-poil au bon endroit pour cadrer la scène en contre-plongée. J'en ai conclu que ce fourbe de Marcus était déjà aux commandes et qu'il avait dû plancher sur la fiche de Greta dont les convictions concernant les plantes était, comme celles de John, solidement établies. Et manifestement, c'était lui, John la grande asperge en pyjama qui essayait d'empêcher le toubib de la production appelé en urgence, d'injecter sa mixture à Greta qui s'est débattue le temps d'un battement de cils avant de s'affaisser mollement sur la civière qu'on lui glissait sous les fesses. Et pendant ce temps là, ces cochons de la régie n'en perdaient pas une miette, j'ai repéré l'opérateur, un jeunot à gilet multipoches, efficace avant tout, il a pointé la scène en cherchant le gros plan visage pour remonter lentement vers la pointe des acacias déchiquetés par les mâchoires de l'engin. Une heure plus tard j'avais le panorama dégagé sur toute la plaine, la Gare était prête pour les vues aériennes et les travellings en grue. Je suis descendu voir l'effet que cela donnait. Vu du village, c'était somme toute assez agréable, une trouée dans le bosquet où les couleurs violentes des tags de la façade ressortaient gaiement sous le soleil d'été. En approchant, les blessures récentes des branches arrachées gênaient bien encore un peu l'oeil mais les élagueurs du maire avaient le sécateur en main pour les retouches en finesse, et les équipes déco s'activaient à masquer à la peinture verte les derniers moignons visibles.

A midi, on aurait pu croire que le paysage avait toujours été. Pour nous, en revanche, ce détail changeait tout. La luminosité plus blanche dans les chambres, le chant des feuillages et des oiseaux qui avait disparu, la sensation nouvelle d'être exposés, tout cela nous rendait la Gare soudain étrangère. En tant que locataire précaire des lieux, engagé à prix d'or pour une prestation douteuse, je n'avais pas jugé utile d'ouvrir mon clapet. Si j'avais protesté contre ce

massacre imbécile, IBC nous aurait accusés de nuire aux bonnes conditions du tournage, là-dessus Rama était formel, Hans Van de Putte nous tenait. J'ai tenté d'expliquer le problème à Greta dès qu'elle est parvenue à émerger du coma où l'avais plongée l'injection. Quand elle a entrouvert les yeux, Kristin et Yasmine lui tenaient la main, elles chialaient de concert. C'est vrai qu'elle était toute pâlotte sur sa paillasse, notre guerrière abîmée, comme si elle avait vraiment à porter le deuil de ses arbres. C'était ça en fait, elle leur parlait et elle les écoutait, tout comme John qui, lui, était allé se recoucher après avoir avalé une de ces clés du paradis qui vous bouffe les neurones.

Comme par hasard, ce soir-là au vote du primetime, les filles sont remontées en flèche devant Samy avec plus de soixante pour cent de capital sympathie pour Greta et à peine moins pour sa copine de lit. D'une certaine façon, Marcus leur rendait service en les manipulant ainsi, et je me demandais quand viendrait mon tour. C'est là leur force, ils écrivent le scénario d'avance, et quand ils mettent en place un de leurs dispositifs pervers, il faut jouer serré pour espérer y échapper. Kristin et Greta avaient payé pour voir, moi, j'étais bien résolu à biaiser toute nouvelle provocation. Je n'ai pas eu longtemps à attendre. A quatorze heures, Marcus Kapel m'a convoqué dans sa loge, ce qui voulait dire, sans témoins. En général, ceux qui y avaient droit se faisaient vigoureusement remonter les bretelles, mais nous autres musiciens n'étions pas concernés.

J'ai frappé à la porte du luxueux bungalow climatisé, la voix bourrue de l'Américain m'a sommé d'entrer. Il était assis, la tête en arrière, les mains calées derrière la nuque, les deux pieds sur son bureau surchargé de scripts et de gobelets souillés. Il semblait préoccupé, je l'ai auguré à la manière anxieuse dont il mâchouillait son cigarillo. Je le soupçonnais, outre son goût pour la bannière, d'idolâtrer en secret Samuel Fuller, ou pire, il se prenait peut-être pour Hemingway. En tout cas, quand il m'a versé un verre de Tullamore Dew pur et sans glaçon, j'ai vraiment eu l'impression d'une scène du "Pont de la Rivière Kwai". Outre son short à mi-mollet et la chemisette militaire qui lui boudinait le bedaine, il portait ce jour-là une casquette de base-ball aux couleurs des Chigago Bulls.

En guise de préambule, je l'ai félicité pour son coup de trafalgar dans la forêt en lui signalant, au passage, que Greta dormait toujours. Il ne s'est pas démonté, il a juste grogné en singeant l'accent du Bronx " Que ce soit Dieu ou Big Broher qui façonne ton destin, quelle différence mon cousin?" Je m'attendais à ce qu'il tente au moins de s'expliquer, mais pas du tout. Il s'est contenté de se grattouiller la barbe et le reste de crinière blanche qui lui restait avant de me déclarer d'un air gêné:

- " Fiston, j'ai un gros service à te demander...
- Quel genre ? j'ai biaisé, histoire de voir venir.
- Tu as bien remarqué que les flics étaient en bas. Leur antenne capte l'émission tous les jours, et contrairement à la plupart des gens d'ici, eux savent très exactement ce qui se passe dans la maison. Pour la fumette ils laissent passer du fait que la production est

basée à Rotterdam, mais pour le reste, nada, ils n'ont rien voulu négocier....

- Et alors ? me suis-je permis de le couper, quel est le problème ?
- Le problème c'est qu'on se traîne, ça fait deux jours qu'il ne se passe rien, Il faut qu'on les occupe, mon vieux, et vous êtes payés pour ça."

Son regard a suffit à me convaincre que je n'avais pas le choix. Marcus m'a fermement rappelé qu'IBC, en l'occurrence Hans Van de Putte en personne, souhaitait découvrir au plus tôt nos talents en action, Greta avait eu le malheur de lui adresser en privé un fichier nos dernières improvisations psychédéliques, et le planning de l'après-midi devait être entièrement consacrée à notre chanson sur les champignons. Quand le barbu m'a avoué, cramoisi, qu'il avait tenté l'Iboga au Gabon et le Peyotl chez les Huichols, j'ai saisi où il voulait en venir. Il transpirait à grosses gouttes. A la fin de son second verre, il a enfin consenti à cracher le morceau. En fait, il souhaitait tout simplement bidonner la séquence pour rester dans la légalité et comptait sur moi pour la discrétion. Il risquait sa carrière sur un coup pareil, et ce n'était pas chez Bush Junior qu'il risquait de se refaire. Avant, j'aurais refusé tout net, là, vu l'état du monde j'ai rétorqué sans ciller : "Combien on va toucher ? " Rien d'autre, c'eut été superflu.

On a marchandé serré, j'ai obtenu mille unités pour chacun, au noir, sur la régie de frais de bouche. Le plus dur a été de persuader les autres. Les dollars n'avaient pas prise sur eux, mais je savais qu'ils avaient tous confiance en moi. J'allais donc écorner ce précieux capital pour quelques liasses de papier pourri. Greta et John n'ont pas posé problème. Il étaient tellement dans les vapes qu'on a eu qu'à les poser en vrac sur le canapé, ils faisaient plus défoncés que nature, Samy, Hassan et Rama étaient d'avis de se donner " à donf" dans le remake de notre rigolade, ça ne les ennuyait pas du tout, au contraire, seule Kristin coinçait, mais je lui ai conseillé de griller un énorme pétard de notre skunk locale et lorsqu'elle est entrée dans le champ, elle était parfaitement raccord avec l'ambiance mystico-déglinguée que le directeur de la photo et l'équipe des effets spéciaux nous avaient organisée pour la circonstance. J'étais assis en position du lotus dans la pénombre à côté de Yasmine, tête basse sous ma capuche, je méditais, j'étais l'oracle. Je me voyais du coin de l'oeil dodeliner dans le miroir, la caméra tournait autour de nous comme un frelon tandis que Samy, plein de componction, distribuait à chacun sa part d'omelette aux cèpes, tout en sachant bien que la psilocybine est détruite par la chaleur. C'était une précaution culinaire de Marcus qui ne tenait pas à être tenu responsable d'un mauvais trip de téléspectateurs en quête d'initiation pas chère. On ne joue pas avec les champignons sacrés, à deux grammes près, c'est l'arrêt cardiaque, et si le Grand Crotale te parle trop près de l'oreille, tu comprends vite pourquoi on en a déjà vu s'envoler en chantant du balcon du vingtième. En général, les problèmes sérieux surviennent à l'atterrissage.

Kristin a branché claviers et magnétos, Hassan a fait mine de taper sur les djembés, et Yasmine doublait sa voix en play-back. Ensuite, chacun a commencé à raconter à l'autre son pseudo voyage, Hassan et Samy ont juré en révulsant les yeux, ne plus être qu'un seul esprit, une seule vague et j'ai laissé mon imagination faire le reste. J'ai annoncé l'Apocalypse imminente, ce qui valait bien cinq part de marché, décrit des rapaces noirs au dessus des cités, un océan de criquets dans les rues de Chicago, et tout un tas de sornettes qui, j'en étais persuadé, faisaient grimper nos scores au firmament. Je me suis bien amusé jusqu'à l'instant poignant où mes lèvres desséchées par le cosmétique ont balbutié : "L'ours t'étouffe..." et où j'ai constaté que Yasmine ne jouait plus du tout. Elle priait pour de bon, cette malade, elle avait de toute évidence oublié qu'elle était offerte aux appétits de millions de voyeurs aux opinions les plus diverses dont certaines, assez peu ragoûtantes. Mon sermon d'Armaguedon l'avait touchée, elle devait en train de chercher le centre, elle me parlait toujours de ça, le centre. Et de ses cercles concentriques de la Connaissance, c'était son dada, elle ne fumait pas, elle ne buvait pas et elle était vierge, elle avait bien le droit de vivre sa vie de Sainte Thérèse d'Avila, même de se voiler les yeux si ça lui chantait. La vie est une éternelle erreur de casting. Son frère Hassan rêvait de piloter, elle, elle voulait être institutrice au départ, à l'arrivée elle était avec nous en train de vendre son âme, pour trente deniers en direct sous les caméras.

J'étais vacciné contre ça, pas elle ni Hassan, ils débarquaient tout neufs dans le monde enchanté des apparences et ne se méfiaient pas du retour de bâton. Je m'en sentais responsable. Quand Marcus a gueulé "Coupez!" on a senti comme un malaise dans la pièce.

John encore sonné me regardait comme si je venais de sortir d'une fosse à purin, quant à Greta, elle a bien failli me casser la gueule. La chanson "La nuit des Shamanes" n'était pas censée être livrée dans cette version, John, au départ, avait eu dans l'idée de l'intituler " Apocalypse Mushroom" à cause de la bombe, et la ligne de basse n'était pas assez dégagée, je l'ai reconnu de bonne grâce, mais, ce sont des choses qui ne se font pas et il fallu que j'offre un gueuleton chez Momo pour que le groupe retrouve un semblant de tonus. La lumière nous a rappelé nos débuts, les premiers jours où l'épicerie était notre seul repère dans la sinistrose ambiante. On a invité Marcus, et le petit Theo est venu sans son fiancé, Kristin bichait entre ses partenaires, Greta n'était pas jalouse des hommes, au contraire, elle aimait les partager, mais gare aux chasseuses imprudentes, au premier clin d'oeil en coulisse, elle cognait. J'avais appris à les aimer toutes les deux plus que des soeurs.

Hassan fermait la marche, on a sorti les torches et en avant dans la pampa. La départementale était libre, les poulets avaient visiblement plié bagage et les étoiles étaient toujours aussi magnifiques. Qu'aurais-je pu espérer de plus ? Samy nous a fait profiter de son bolide rutilant et Marcus a préféré s'entasser dans le Combi avec les filles et leur jules, ça lui rappelait Acapulco et les années Kennedy. On est arrivés juste avant la fermeture, Momo avait encore deux bourrus au zinc, des piliers de bar que je connaissais de vue. "Salut la compagnie!" a cru bon de lancer Hassan affable en entrant. Le carillon de la porte a couvert le silence méprisant des deux larrons. En revanche, le

Tunisien m'a accueilli comme si j'étais la réincarnation de Bourguiba en personne. Il savait qui était le gros barbu à chapeau de cow-boy, qui nous accompagnait, toute la région était au courant du tournage. On a rapproché les tables dans la salle des banquets et la fiesta a commencé, bien arrosée, avec des galettes farcies au pigeon que la femme de Momo avait à l'origine préparées pour le mariage de la belle-soeur. J'ai cru un moment que la roue avait tourné et qu'on allait retrouver la bulle de bonheur, c'était sans compter sur l'écran de télé.

Cette maudite lucarne trônait sur la vieille cheminée entre deux renards empaillés et je ne l'avais pas remarquée parce que le son était coupé et que je lui tournais le dos. Hassan, par contre, l'avait juste à hauteur du regard, et quand je l'ai vu soudain Samy à témoin en gueulant sa rage à propos du pétrole et des Juifs, j'ai perdu sur le champ mes stupides illusions. Marcus en redemandait, il relançait à chaque fois. "Ce n'est pas l'Amérique qui organise, l'Amérique profite de vos faiblesses..." Ils les allumait l'air de rien tout en tirant sur son havane, avec l'oeil gourmand d'un matou. Evidemment, qu'orphelin de mère juive, Samy s'est fâché tout rouge quand Hassan a osé évoquer un complot sioniste mondial contre les Musulmans. Le débat est parti en vrille, tout le monde s'est traité de terroriste et la bouteille pleine de Sidi Brahim a valdingué, aspergeant le beau costume de lin du boss hilare, d'une tache écarlate qu'on aurait aisément pu confondre avec du sang. Heureusement, Greta, fine mouche, a sauvé la situation in extremis en montant sur la table et Samy du haut de ses un mètre trentetrois l'a fait valser en bramant un air yiddish à réveiller les morts de la Shoah. L'affaire en est restée là, mais j'avais eu chaud, même Rama avait commencé à s'en mêler.

Ce genre d'épisode laisse des traces. Hassan et sa soeur sont restés cloîtrés toute la matinée à bouder dans leurs chambres et Samy, surexcité, a commencé à répéter dès huit heures dans la pièce commune en choisissant exprès des gammes dissonantes. Le "Free Liberation Orchestra" à lui tout seul. Je me suis levé la tête dans le sac avec l'impression d'un concert de barrissements en savane. Mon cerveau rabougri flottait comme un iceberg au milieu de mon crâne trop large, et à chaque hurlement du saxophone, le tintamarre des collisions en cascades me transperçait les tympans. Les comprimés effervescents ont mis un temps infini à fondre, je voyais des cadavres flotter dans le verre, et Samy n'avait pas l'intention de faire une pause. Je lui aurait bien collé un édredon sur la caboche mais nous étions diffusés en continu sur le site IBC et je voyais bien le gag en boucle qui circulerait sur le web si je m'amusais à couplet le sifflet à un musicien en colère, génial et nain qui plus est.

Yasmine est sortie la première, voilée de noir et pas aimable. Hassan l'a rejointe dès qu'elle a eu terminé de préparer le café turque. Elle le faisait admirablement, mais ce matin-là, il était amer, et notre percussionniste tout autant. "Tu comprends, nous, on est chez nous nulle part..." a t-il embrayé sans que je lui ai demandé ni qui ni quoi. J'ai coupé court, ils se croyaient en

villégiature mais on n'était pas là pour nous répandre, le fric de la prod filait à une vitesse démente. Marcus l'a martelé d'un bref aboiement d'adjudant dans le haut- parleur avant de nous proposer de visionner sur le champ les dernières images montées, sachant que toutes nos réactions à chaud seraient filmées et intégralement retransmises. Il faisait feu de tout bois le brave Marcus, il vivait ça comme une simple opération mercenaire à mener tambour battant jusqu'au chèque final. J'ai joué cinq minutes sur du George Benson pour me réchauffer le coeur en douceur pendant que les techniciens bourdonnaient tout autour. Greta n'a pas résisté et elle m'a rejoint avant de finir sa canette de jus d'orange. Les autres sont arrivés au troisième rappel mais à treize heures, la troupe au complet s'est retrouvé assise en tailleur dans les bons éclairages, face au moniteur mural à plasma.

Le bombardier en vol furtif, introduction visuelle à notre futur tube "La nuit des Shamanes", et les images d'enfants carbonisés qui suivaient n'ont pas suscité de remarque. On avait tous intégré le concept et les créatifs IBC s'étaient délectés au montage du clip. L'affaire s'est un peu envenimée lorsque Greta s'est revue couchée sur une civière, après la crise de Kristin en train de se découper la viande des bras. C'était présenté comme une scène de jalousie, avec une confession en voix off piquée dans une conversation dans la cuisine. J'ai calmé les esprits en gueulant " The show must go on" et on est arrivé au clou du programme, une interview de Yasmine qui crachait sa rage quant à la manière honteuse dont étaient traitées ses soeurs musulmanes en France. Elle annonçait ça sans voile, à visage découvert avec un synthé parfaitement lisible au bas de l'image. Hassan, menaçant, s'est dressé, face à la brochette de caméras planquées dans l'ombre. "Coupe, sale con, où je t'explose la gueule !" il a hurlé, avant d'en arracher une de son socle mural. Les spots se sont rallumés et l'écran s'est éteint. Notre boxeur avait les nerfs en pelote, j'ai sprinté pour l'empêcher de faire une bêtise, mais je suis arrivé trop tard, il avait déjà fait sauter les lunettes du régisseur général qui revenait de son footing.

J'ai présenté mes excuses au poireau qui n'y comprenais couic et j'ai persuadé Hassan de faire une virée avec moi au village. Il savait qu'il venait d'en faire une belle, il était vraiment à cran mais il n'a pas protesté quand je l'ai fait monter à côté de moi dans la BM de Samy. On a pas eu à régler les sièges, j'avais encore les clés de la veille, où je m'étais chargé d'assurer le retour collectif de beuverie. J'ai glissé un CD de Nusfrat Ali Khan dans le lecteur, on a roulé sans un mot pendant une petite heure en empruntant les labyrinthes discrets des départementales et je n'ai pas remarqué qu'on était suivis.

"Qu'est-ce qu'il faut faire alors ?" a fini par soupirer Hassan, la mine déconfite. Il m'a semblé mûr pour la réponse. "On fait exactement ce qu'il faut faire, mec..." j'ai rétorqué sur le ton qu'il attendait. Et je lui ai déroulé ma ritournelle sur la récupération subversive. Avec WTC, on était en train de leur fabriquer une bombe à retardement, c'était un argument qui lui parlait, au boxeur, une bombe à retardement. Si j'avais su ce que ça allait déclencher, je ne lui aurais jamais

parlé ainsi. Sur le coup, il a paru vraiment rasséréné et je lui ai proposé de passer vite fait à l'épicerie de Monceaux prendre un thé. On a bien fait.

Quand Hassan a marmotté : " Putain, celle-là, c'est le modèle sport, j'aimerais bien la pécho... " je n'ai pas fait gaffe, j'ai pensé qu'il parlait de notre puissant Turbo, tout occupé que j'étais à négocier un créneau entre les marronniers de la place sans érafler la belle carrosserie de Samy. A peine entré, j'ai remarqué un jeune type en veste de cuir noir qui nous tournait le dos, accoudé au zinc. Momo était en train de lui servir une menthe à l'eau. J'ai filé pisser aux toilettes dans la cour, ça faisait deux heures qu'on roulait, je n'en pouvais plus. En revenant j'ai retrouvé Hassan en train de tchatcher avec le client. C'est alors que j'ai eu le déclic. L'autre grosse berline noire entrevue en flash pendant ma manoeuvre sur le parking. C'était de cette bagnole dont voulait parler mon caractériel préféré, et le client en question avait manifestement le type asiatique. J'ai percuté au quart de tour. Avant même que le gus ait le temps de me dévisager, j'ai attrapé fermement Hassan par le bras en lui soufflant à l'oreille : " Discute pas, on dégage ! " et j'ai été content qu'il obtempère. Je lui a passé les clés, il n'a pas posé de question, ça voulait dire fonce, j'ai un ripou qui me colle au train. Parce que côté pilotage, il avait le style, Hassan, les duels rituels du samedi soir lui avaient conféré des aptitudes sérieuses aux dérapages contrôlés. Ce qui n'était pas mon cas. On a poussé les régimes, trois minutes plus tard, on avait les phares de l'autre dans le rétro. Dieu merci, on connaissait le terrain. Après une série de virages serrés au milieu des bois, le Boxeur m'a gueulé "Accroche-toi!" et il a braqué à quatre vingt dix degrés à droite en serrant à fond le frein à main. On roulait au mois à cent dix; j'ai vu la route basculer, les arbres qui se précipitaient à tout berzingue sur le pare-brise, il y a eu comme un gros choc mou à l'arrière, puis une brève sensation de flottement avant le retour brutal des quatre roues sur l'herbe d'un chemin forestier. Hassan a coupé le contact et les feux. Une seconde plus tard, notre poursuivant berné passait en trombe sur la départementale. On est reparti ausssitôt en sens inverse se perdre dans le dédale pepère des petites routes de campagne, cette fois c'est Hassan qui a choisi la musique, du gangsta-rap pour mieux faire passer le stress. "Qui c'est ce dangereux, un ami d'amis? "il a demandé comme si on venait de se rencontrer en boîte.

"T'inquiète, il me cherche, c'est tout. " j'ai rétorqué sans me troubler. J'ai apprécié son silence poli. Je n'avais pas besoin de lui faire un dessin, il savait qu'à partir de ce niveau de cylindrée, les représailles se font au silencieux.

Evidemment, notre petite fugue impromptue n'était pas passée inaperçue, toute la production était à notre recherche et les flics étaient sur le point de s'y mettre quand on est rentrés nuit noire à la Gare. On a bien pris soin de planquer la voiture de Samy, salement amochée sur l'aile, et de passer par les voies ferrées pour ne pas se faire repérer, mais Marcus m'est tombé sur le râble sitôt qu'on a rejoint le plateau. Samy s'est mis de la partie, il était fou d'inquiétude à l'idée qu'on ait pu se prendre une gamelle avec son engin. "

Justement, j'ai confirmé en fixant le bout de semelles, on a eu un léger problème..." Les caméras asservies ont entamé leur ballet, Marcus avait lancé le moteur. J'ai expliqué calmement à Samy qu'on lui avait beugné son carrosse et Hassan a sorti de sa poche la jolie liasse que je lui avais confiée. Nous partagions les dégâts fifty-fifty mais j'avais tenu à ce que le soit lui qui règle en personne. En vrai saltimbanque de métier, Samy a saisi sans tarder l'avantage à tirer de la situation et il nous l'a jouée grand seigneur en faisant la bise au Boxeur et à sa soeur avant de leur rendre ostensiblement les dollars " Le pognon n'a jamais grandi personne!" il a vanné, dressé sur un tabouret, tout en sachant bien que l'ingénieur régie n'avait d'yeux que pour lui. Hassan, relax, a jeté les billets en l'air et j'ai proposé à la diable une partie de strippoker, avec possibilités pour les téléspectateurs de parier en direct sur le gagnant. Greta et Kristin ont applaudi des deux mains, elles jouaient comme de vraies natives de Vegas.

La partie a duré toute la nuit entrecoupée de séquences studieuses de John en enregistrement avec Yasmine. Nous étions cinq autour de la table, Samy s'est couché le premier, Greta l'a suivi à contrecoeur avec Hassan, Kristin a demandé à voir et j'avais un full. D'habitude, ca ne m'arrive jamais, Comme j'étais certain qu'on aurait un audimat en flèche le lendemain j'ai fait, sur l'heure, don de mes gains à tous les accidentés de la vie de Calcutta, et Marcus m'a gratifié, sans me prévenir, d'un gros plan sur ma tirelire pendant tout le générique. " Le hasard est la main de Dieu." a soufflé, ironique, Rama dans mon dos. J'ai

rigolé jaune. Avec mon photomaton couleur diffusé par satellite, Yann et ses collègues chinois n'avaient plus qu'à me cueillir dans les loges. C'était ma petite angoisse personnelle mais je n'en ai rien laissé paraître et on a tous fêté l'aube en fanfare, comme si la Terre entière était redevenue belle.

A midi, au brunch, l'assistante est venue nous déposer la presse européenne." Vas pas voir les psy, avec ta p'tite cuillère, ils diront que c'qui t'fait mal, c'est ta mère..." chantonnait en anglais Kristin tout en se beurrant ses tartines. Quand elle a arrangé la version danoise en outrant son accent, les syllabes ont rebondi à la façon craquante d'un sac de noix qui dégringole les escaliers. Tout le monde a éclaté de rire et j'ai négligemment ouvert un des tabloïds pour me rincer l'oeil sur les gros seins de pin-up du jour. J'ai bien fait. A la première bouchée de brownie, je suis tombé sur ma trombine encagoulée avec un" Who's that man ?" en gros titre. J'ai bien failli y laisser un autre lobe de poumon en avalant de travers. Les miettes de gâteaux, il n'y a pas pire. J'ai couru, les larmes dégoulinantes aux joues, me réfugier dans la salle de bain avec mon journal planqué sous la chemise. Un de ces satanés objectifs sur rail m'a suivi en chuintant jusqu'à la porte. C'était clair, j'étais K.O.. debout D'après ce torchon de fonds de poubelles, Willy Steiner était inconnu au bataillon, aucun studio européen n'avait jamais entendu parler de moi, enfin façon de parler, puisque moi, j'étais un peu trop connu, au contraire. Au train où ça allait, je me voyais démasqué avant la fin du contrat, avec toutes les complications que cela allait entraîner. Je n'avais qu'une issue, le succès. Je me disais que passé le million de galettes, je pourrais bénéficier de l'immunité accordée d'ordinaire à ceux qui génèrent du chiffre. Ils n'allaient pas casser la poule aux oeufs d'or pour une banale usurpation d'identité, d'autant qu'avec les juristes retors d'IBC, je pourrais toujours plaider non-coupable à propos des casseroles que m'avait collées l'Injustice française, au pire, je demanderais l'asile politique à la Hollande, et avec un zeste de baraka, le scandale pourrait même me profiter.

Je me faisais mon cinéma d'auteur assis sur le coin de la baignoire, c'était de l'automédication, mais en attendant, il fallait assurer sans fléchir. Je me suis confectionné une trombine de tueur à la Orange Mécanique avec la trousse à maquillage des filles, un oeil au rimmel noir dégoulinant en faux cils sur la joue et l'autre moitié du visage peint en rouge. Un vrai déguisement d'Halloween. Quand je suis revenu sur le plateau avec la guitare en bandoulière, toute l'équipe de la régie a sifflé et applaudi, j'avais donné le ton de la journée et bien sûr, Marcus a demandé à ce que tous les membres du groupe jouent le jeu. Chacun a choisi son masque, vampires, squelettes et fausses blessures, les as des effets spéciaux s'en sont donnés à coeur joie. La belle Yasmine s'était carrément improvisé une burka munie de barbelés, elle avait une grille de gaz peinturlurées aux couleurs de WTC qui lui battait devant la bouche et Rama, décoré d'une estafilade large comme une entrecôte en travers de la gorge, frimait en grand uniforme de sikh de l'armée britannique. Il s'est collé comme nous tous le logo du groupe sur le front, et on s'est lancés en direct dans un concert ravageur pendant deux heures, en sonnant la charge avec "Définitivement incorrect" sur un couplet inédit qui disait : "Tu gardes le voile, ou ton turban, ta svastika est à l'endroit, sur ton tatouage sous ton crâne ras, tu aimes la vie tu danses le Ska..." et le reste à l'avenant. Marcus en a bien sûr tiré une version live aussitôt placée en site par la chaîne et le soir-même, la moisson fructueuse des chargements de fichiers Mp3 à commencé. Pour les margoulins du show, c'était une bonne journée. Le traiteur a soigné le menu, on même eu droit aux petits fours pour fêter les premiers cent mille du single qui cartonnait depuis le quinze juillet dans les charts. Moi, je sentais la mort qui rôdait partout, je retrouvais ce même parfum délétère que j'avais voulu fuir en désertant la tournée avec Paloma Oghuz.

J'ai abandonné la fiesta avant les tapas de l'aube pour je me coucher nu, frissonnant comme un chien, après une douche glacée du fait que les filles avaient vidé le ballon d'eau chaude pour leurs bains. J'ai dormi tout mon saoul jusqu'à midi. J'avais du sommeil en retard. Quand j'ai tiré le portail a glissière de la chambre pour aller m'aérer sur la plate-forme, j'ai découvert Theo l'assistant étendu en travers, le corps recroquevillé au bord du vide. Je me suis dit qu'il l'avait échappé belle à roupiller ici, compte tenu du fait qu'il n'y avait pas de rambarde et qu'on était tout de même à cinq mètres du sol. En bas sur le quai, le gros Marcus donnait des ordres au chef-électro, j'ai secoué l'épaule de Theo qui n'a pas réagi. En me penchant vers son visage paisible, j'ai bien remarqué

qu'il était livide, mais il m'a fallu dix bonnes secondes pour réaliser qu'il ne respirait plus du tout, et pour cause. Quand j'ai tenté de le soulever, sa tête frisée a ballotté en arrière comme celle d'une poupée de son. Je n'ai pas tenté le bouche à bouche, d'autant qu'il était déjà froid, ses jambes raidies en flexion avaient la dureté du bois.

Les morts ne me font pas peur, ce sont les vivants qui m'effraient. Kristin et Greta n'étaient pas en bas, heureusement, sinon elles auraient vu à ma binette défaite qu'il se passait quelque chose de grave. Je n'ai pas hésité, j'ai coincé le boss et je l'ai invité discrètement à venir constater de lui-même la catastrophe. Il m'a suivi quatre à quatre jusqu'à l'étage, sans faire de commentaire. Personne d'autre ne devrait être mis au courant, c'est la condition absolue qu'il a émise sitôt qu'il a remarqué la drôle de position du cou de son troisième assistant. Un gamin tout neuf, les vertèbres brisées net. Le gros Marcus a essuyé une larme dont je ne le croyais pas capable et il m'a demandé: "C'est toi, Willy?" Je l'ai fixé droit dans les mirettes assez longtemps pour qu'il n'ose pas répèter la question et j'ai rétorqué froidement : "Non, mais je pense savoir d'où ça vient..." Et je lui ai relaté en détail notre agréable course-poursuite de la vieille. Il s'est assis sur le lit et s'est allumé un cigare en regardant le village au loin tout en me lâchant sa fumée dans le nez.

"Si on prévient les flics, ils vont bloquer le tournage à fouiner partout, à moins, bien sûr, que le corps ne soit découvert ailleurs..." a-t-il conclu de sa rumination malodorante. Il avait fait deux ans de guerre au

Vietnam, ceci expliquait cela. Lui non plus n'avait pas la phobie des cadavres. Il trouvait beaucoup plus désagréable de voir un enfant brûlé vif au Napalm. "C'est à toi qu'ils en veulent?" a-t-il sondé, histoire de voir si j'allais me déballonner. J'ai haussé les épaules l'air de dire : " Et alors, qu'est-ce que ça change ? " et on a entrepris d'emballer Theo dans les couvertures puis dans mon matelas en mousse ficelé serré. Après cette corvée infernale, on s'est autorisés une gorgée de whisky sec et Marcus, écarlate et tout dégoulinant de sueur, est descendu chercher la nacelle sur le quai. Il est monté dedans et a ordonné au technicien de la Luma de le déposer en douceur devant la plate-forme. On a chargé le gros rouleau de printemps et la grue nous a redescendu sans problème a deux pas du bungalow du boss. Un atout majeur pour nous, il était aux alentours de treize heures, les équipes de permanence se trouvaient toutes à la cantine ou à l'intérieur en train de filmer le démarrage de la journée. Au loin tandis que nous déposions le colis à l'arrière du 4X4., le martèlement sauvage des tablas et des djembés s'est mis à résonner joyeusement dans la Gare Je me suis dit que ça valait bien une oraison funèbre. Le petit n'avait pas souffert, le tueur avait opéré en expert, m'offrant un avant-goût exact de ce qui m'était réservé s'il me retrouvait avant que je ne puisse m'éclipser aux Caraïbes ou plus loin encore. Ces gens-là ne lâchent jamais leur proie, surtout dès qu'il s'agit d'une affaire d'honneur, et j'étais bien placé pour savoir que c'était le cas, je leur avais coûté deux gars.

Marcus a choisi l'emplacement idéal, une cabane de chantier désaffectée, dans une vaste zone industrielle. On a effacé tous les indices, y compris la trace de nos pneus avant de glisser le corps à l'intérieur. Le coin était une vraie désolation, un no man's land boueux qu'on avait repéré depuis la bretelle d'autoroute, et on est repartis aussi vite qu'on était venus. Je trouvais saumâtre de ne pas donner une sépulture décente à un innocent qui venait de trinquer pour moi, j'en ai fait part au Yankee qui pilotait aussi tranquillement que si on revenait de pique-nique. Il m'a promis d'en parler rapidement au grand patron afin qu'un avis de recherche soit lancé. Avec quelques indications laissées dans la nature pour aiguiller les poulets, il y avait de fortes probabilités qu'ils le retrouvent dans la semaine.

" Quelle genre d'indications ? j'ai demandé pour vérifier qu'il ne me menait pas en bateau.

- Regarde...."

Il avait le téléphone du mort en main. Sur l'écran, j'ai reconnu sans peine la cabane préfabriquée avec l'autoroute en arrière plan. Une photo numérique en mémoire, on ne pouvait pas leur offrir mieux pour s'orienter. J'ai poliment signalé à Marcus que les enquêteurs risquaient d'être dubitatifs en découvrant la date de création du fichier, les morts, en général, ne photographiant pas leur tombe. Il s'est marré. Il avait déjà pensé au détail et pris soin de modifier les coordonnées de l'horloge avant de shooter le cliché compromettant. J'ai failli lui conseiller d'effacer ses empreintes, mais vu qu'il n'avait pas quitté ses gants de chantier de la matinée, j'étais sûr qu'il m'aurait

rétorqué qu'il préférait laisser intactes celles du défunt. Nous avions désormais un secret en commun, je lui faisais confiance. Une vingtaine de kilomètres plus loin, on s'est arrêtés pour brûler la literie dans une décharge à flanc de vallon et sur le coup de cinq heures du soir, j'ai repris la séance d'enregistrement comme si de rien était. Kristin, à bout de nerfs, m'a littéralement sauté dessus pour savoir où était passé son sucre d'orge, John était persuadé que Théo était monté se coucher au premier étage avant moi et personne l'avait vu redescendre. J'ai rassuré tout le monde en rappelant que chacun était libre de ses mouvements et que c'était l'affaire du réalisateur de gérer ses équipes. L'argument a porté et on a repris sans heurt nos activités habituelles, à savoir, occuper les cinq millions de pékins qui nous mataient sur leurs écrans vingt quatre heures sur vingt quatre pour oublier la médiocrité de leur existence. On amorçait tout juste la troisième semaine et j'avais déjà la sensation de traîner un fardeau inhumain.

Les jours suivants m'ont semblé très normaux au vu des précédants, le groupe a chanté et déliré sur commande, et on s'est engueulé comme jamais. Je n'arrivais plus à fermer les yeux sans revoir le visage figé du petit Théo. La nuit, quand je parvenais malgré tout à piquer un bref somme, il apparaissait soudain au milieu de mes cauchemars pour me demander du feu, ou un coup de main comme avant, et à chaque fois je me réveillais en sursaut, couvert d'une sueur froide qui me glaçait jusqu'au petit matin. Le vendredi suivant notre macabre découverte, j'ai vu débarquer de loin trois voitures de police en fanfare. Marcus

avait tenu parole. Ils se sont déployés partout et ont entrepris d'interroger un par un tous les membres de l'équipe. Il y avait bien soixante dix personnes sur les lieux, mais comme de bien entendu, il a fallu qu'ils commencent par moi. Peut-être était-ce en tant que locataire officiel de la Gare, en tout cas, le cow-boy à brassard qui m'a prié d'entrer dans le bureau du boss n'avait pas les yeux dans sa poche. Après une fouille en règle dans les chambres et les bungalows, il avait fini par tomber sur le portable de Théo, apparemment égaré sous un coussin de canapé. Il a exhibé l'objet en me demandant si je le reconnaissais, j'ai acquiescé en lui signalant au passage que j'avais le même, ce que je lui ai démontré sans peine, puisque c'était vrai. Son regard pas aimable et sa barbe drue de deux jours lui donnaient l'air d'un vrai sadique, j'étais content de ne pas être seul avec lui. Marcus veillait au grain. Le roussin m'a cuisiné une demi-heure, sans fouiner du côté de mon passé. Il cherchait juste à savoir. Un de ses grouillots lui a dégotté une puce compatible pour contourner le code d'accès et ils se sont mis à charcuter la mémoire du téléphone du défunt. Cinq minutes plus tard ils sont tombés sur la photo du terrain vague, et à leur mine satisfaite, j'ai compris qu'on avait marqué un point. Il sont repartis sur le tard, nous laissant deux plantons stagiaires en faction, et le tournage aurait pu continuer sans encombre si le fringant directeur artistique d'IBC, un godelureau fraîchement débarqué de Rotterdam, n'avait pas exigé de réécouter l'ensemble des bandes en notre présence. Samy était sur la sellette, d'après le staff du bureau marketing, notre produit avait pris un côté beaucoup trop élitiste. Ces pisse-froid prétendaient que nous risquions de passer à côté de la cible à cause de l'excès saxophoniste. talent du J'en avais démangeaisons dans les poings et Hassan de même. Greta, ce jour-là, ivre-morte, a relevé le nez pour cracher une insulte choisie en argot néerlandais et comme toujours avec nous, l'ambiance a viré au règlement de compte à OK corral. Le minet surdiplômé n'a pas pu sauver ses lunettes double-foyers, elles sont passées par la fenêtre avant qu'il ait eu le temps de dire ouf, et Hassan s'est acharné à lui piétiner son ordinateur portable dernier cri, tout ça sous l'oeil insatiable des caméras qui n'en rataient jamais une. J'ai préféré m'éclipser avec le chien pour faire une petite virée en forêt en attendant que ça s'arrange. J'aurais mieux fait de participer au pugilat. A petites foulées sur le sentier sableux, je respirais l'air doux et parfumé de l'été en encourageant Billy à garder la cadence. J'avais emporté avec moi tous mes passeports rangés dans un Tupperware étanche et j'ai longuement cherché la clairière la plus adéquate pour les enterrer. J'ai fini par me décider pour un chêne centenaire gravé de coeurs et de je t'aime, certain d'être ainsi en mesure de le retrouver en toute circonstances, puis j'ai creusé un trou entre les racines, en prenant soin de tracer au préalable une marque sur le tronc. Satisfait de mon stratagème de boy-scout, j'ai recouvert le Tupperware de terre et de brindilles et après un dernier coup d'oeil en arrière, j'ai repris ma course solitaire sous les arbres, suspendu entre néant et éternité. Billy s'est arrêté net en arrivant au carrefour du chemin qui nous ramenait à la Gare, j'ai ralenti, ça m'a sauvé. Je n'ai pas vu l'ombre bondir des fourrés, en revanche j'ai bien senti la main qui m'agrippait le menton et le poids écrasant qui m'arrivait sur les épaules. Le souffle court de mon agresseur dans mon cou a décuplé mon énergie, je me suis arraché à son étreinte mortelle par un roulé-boulé aussi efficace que peu orthodoxe et j'ai cogné de toutes mes forces avec la pointe de mon coude dans ce qui m'a bien semblé être un abdomen. Billy aboyait comme un fou, je me suis relevé, le type aussi. Je l'ai gardé aux trousses pendant une centaine de mètres, jusqu'au moment funeste où un plop caractéristique suivi d'un violent impact a quelques centimètres de mon visage a fait sauter l'écorce d'un gros tronc. J'ai jeté un coup d'oeil derrière moi tout en accélérant ma course folle : le cagoulé accroupi me canardait joyeusement, on était à deux cents mètres à peine de la maison, je pouvais en discerner les illuminations au travers des feuillages. A bout de souffle, j'ai hurlé à l'aide en zigzaguant autant que je le pouvais, ça n'a pas empêché l'autre malade de continuer à me balancer ses pruneaux au silencieux, au troisième plop, le sifflement est passé au ras de mon oreille et j'ai senti que j'allais y passer. Je me suis préparé à l'explosion douloureuse dans ma chair et au voyage sans retour qui allait suivre. Et ce nigaud de stagiaire en faction n'a rien trouvé de mieux que de se pointer en touriste au bout du chemin, debout en contre-jour avec son automatique de service braqué vers nous. J'ai plongé dans l'herbe sans réfléchir, mon poursuivant a tiré d'instinct et j'ai vu le jeune flic écarquiller les veux avant de basculer, les deux mains crispées sur son ventre éclaboussé de raisiné. Dans la seconde qui a suivi, son collègue est arrivé à la rescousse et il a canardé droit devant lui sans plus d'effet. Après ça, j'ai entendu un bruit lointain de branchages écrasés, puis plus rien.

Evidemment, le SAMU est arrivé dans les dix minutes qui ont suivi, accompagné de tout un régiment de gyrophares. Les poulets n'aiment pas qu'on les prenne pour cible, et celui qui avait trinqué n'était pas prêt de se relever, la balle lui avait perforé l'aorte, il avait roté sa dernière bulle sur la civière. J'ai eu droit à l'interrogatoire, au contre-interrogatoire et à l'intimidation en règle. Ils m'ont gardé jusqu'au petit matin, mais je n'ai rien lâché, j'ai soutenu que je ne connaissais pas de Chinois, ni rien qui puisse faire un tant soit peu avancer l'enquête. Le petit inspecteur mal rasé avait des doutes sur ma sincérité, mais il n'a pas songé à vérifier l'authenticité de mon passeport, il avait des préoccupations plus sérieuses. A l'heure du laitier, leur dispositif Vigipirate renforcé était prêt. Pas un accès d'autoroute qui ne soit verrouillé, et deux Alouettes bourdonnaient sans relâche au dessus des champs et des bois. Mon exécuteur était dans la nasse, restait plus qu'à le choper, mort ou vif compte tenu des dommages impardonnables qu'il venait d'occasionner.

Bien entendu, Marcus en bon stratège a décidé de profiter de l'événement plutôt que de le subir. Il a appelé en sous main la chaîne à Rotterdam, et eux aussi nous ont envoyé un hélico de choc, celui-ci avec caméra sur le nez, de manière à pouvoir, le cas échéant, filmer en direct l'arrestation. Ils n'ont pas regretté la dépense. A huit heures, j'ai jeté un oeil vaseux à la télévision dans la grande pièce, les autres étaient déjà debout, comme toutes les équipes. Le barouf de la ronde des voitures et des sirènes avait réveillé la petite smalah qui s'excitait en regardant les images en direct au JT. La Gare faisait la une, et l'émission "Work in Progress" récupérait les bénéfices. Aucun d'entre eux ne comprenait ce qui se passait. Hassan avait bien une petite idée sur l'identité de mon agresseur mais il a su tenir sa langue même lorsqu'à midi, un flash spécial a montré en vue aérienne une grosse berline noire en train de forcer un barrage au péage de l'autoroute. On a tous retenu notre souffle quand on l'a vue foncer droit sur les herses, j'avais presque de l'admiration pour le gus, il avait voulu me faire la peau, mais il ne manquait pas de panache. Les flics ont fait ni une ni deux, une série de rafales sèches a explosé les vitres de la bagnole qui a basculé sur deux roues avant de se retourner comme un gros scarabée pattes en l'air. Personne n'en est sorti. Quand les pompiers ont retiré le corps du véhicule j'ai compris que mon kamikaze n'irait pas chez le juge. Mais du même coup, ma dette venait d'augmenter sérieusement du côté des Asiates, je n'étais pas prêt d'en voir la fin, ils en enverraient un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce que l'un d'entre eux plus chanceux rapporte ma dépouille à son patron que j'imaginais fou de rage devant son écran plasma, quelque part entre Bangkok et Hongkong. C'est ça le piège de l'info en temps réel, tout se sait aussitôt et il n'y a pas moyen d'y échapper. Le sujet d'actualité a continué sur un récapitulatif des événements dramatiques de la nuit.

Outre la mort magnifiée du flic, jeune marié et père de deux enfants en bas âge, le commentaire calibré de la chaîne gouvernementale évoquait la mystérieuse disparition de Théo, et le malaise qui régnait depuis quelques jours sur le plateau de l'émission hollandaise qualifiée de télé-poubelle. Greta et Kristin en vedette faisaient figures de symboles de la dégénérescence morale d'une certaine jeunesse égarée, et moi de suspect numéro un. "Navigateur au long cours et guitariste à ses heures, le fondateur du groupe WTC, Willy Steiner a choisi de ne pas s'exprimer sur cette ténébreuse affaire qui ternit aujourd'hui la belle aventure de ces musiciens de tous horizons. Le groupe, en passe de devenir numéro un des charts au Royaume Uni, termine en France l'enregistrement d'un album qui devrait être à priori commercialisé en Angleterre début septembre..." J'en savais assez pour comprendre que la garde à vue se profilait pour moi aussi sûrement qu'un cancer du poumon pour un désamianteur. Rama m'a conseillé d'appeler séance tenante Hans Van de Putte pour qu'il m'envoie ses avocats. Ce que j'ai fait sitôt que j'ai pu le joindre sur son téléphone satellitaire. Il n'a pas discutaillé, il m'a simplement dit qu'il s'occupait de tout et que ce n'était pas le moment de paniquer. J'aurais voulu le voir à ma place! Même Marcus avait des angoisses, je le comprenais, il était aussi mouillé que moi dans ce micmac. En tant que responsable du tournage, l'Américain m'a recommandé de ne pas quitter ma chambre avant l'arrivée des poulets, ce qui m'a paru une option tout à fait raisonnable. Un quart d'heure plus tard, les fins limiers de la criminelle se sont pointés avec leurs gros sabots. Le petit inspecteur en panne de rasoir jouissait à me voir ainsi prostré devant ses copains qui me manipulaient avec l'amabilité d'un escadron de la mort. J'ai résisté quelques longues minutes, mais qu'aurais-je pu faire d'autre que cracher la vérité lorsqu'ils m'ont planté devant le nez la photo de mon ancien passeport avec le nom qui allait avec? J'ai craqué, je leur ai tout raconté depuis le début, sauf l'affaire des trois kilos de poudre récupérés à l'intérieur de mon ampli. A cinq heures de l'après-midi, j'y étais encore. "Pourquoi ils te cherchent ? Parle-nous un peu de tes copains, allez raconte! Non Coco, tu nous as dit le contraire tout à l'heure " Les questions fusaient de toute part et je me rendais bien compte qu'à chaque réponse, je m'enfonçais un peu plus. Ils m'ont fait descendre menotté les mains dans le dos et m'ont laissé mariner dans un des bungalows de la production réquisitionné pour la circonstance. Ça ne m'a pas impressionné plus que ça, mais lorsque j'ai constaté horrifié qu'ils s'apprêtaient à embarquer la totalité du groupe, j'ai du lâcher du lest. Greta et Rama risquaient gros en cas d'expulsion, quant à Hassan, vu l'ardoise fiscale qu'il trimbalait depuis son affaire de coups et blessures, j'étais prêt à parier qu'il allait y laisser toutes ses royalties et peut-être plus encore.

" D'accord, je vous donne le nom de mon contact à Bangkok et vous les laissez partir..." j'ai hoqueté en retenant mes sanglots. Je n'ai pas eu à en dire plus. La porte du bungalow s'est ouverte avec fracas et le grand Van de Putte en personne est entré,

accompagné d'une équipe de crânes d'oeuf en costume gris. Les flics m'ont aussitôt rapatrié dans ma chambre en me laissant tout de même les mains liées, et j'ai attendu le verdict jusqu'au soir sans avoir d'autre opportunité que celle de me ronger les sangs. Un moment lugubre où j'ai eu le temps de revoir ma vie de patachon défiler. Les regrets m'étouffaient, j'avais la peau dese poignets à vif et une affreuse envie de me détruire qui m'empêchait d'y voir clair. A l'heure du dîner, j'ai été fixé sur mon sort. Assigné à résidence jusqu'à la fin de l'enquête, mais libre de mes mouvements pendant toute la durée du tournage. Van de Putte avait incontestablement su trouver les arguments qu'il fallait. En fait, il s'était contenté de verser à l'Etat français une confortable caution, à déduire de mes futurs droits d'auteur-compositeur. Une fois de plus, j'étais ruiné d'avance, mais ça valait mieux que d'aller en taule.

Au dîner, quand on s'est retrouvés réunis dans la grande pièce, Hans a fait un beau discours. Il était aux anges. Le scandale nous avait profité au delà de toutes ses espérances, depuis le matin, les ventes explosaient, le site d'IBC était inondé de messages de sympathie et tous les journaux d'Europe parlaient de l'affaire. D'après les derniers chiffres, nous avoisinions les trois millions de téléchargements et les distributeurs classiques frôlaient tous la rupture de stock. "Politiquement Incorrect" était en passe de devenir le tube de l'année, et moi, je savais désormais que ça ne me rapporterait pas un radis. J'avais vraiment le moral en berne, mais il n'était pas question de le montrer. Comme chaque soir, j'ai docilement répondu avec les

autres aux questions en direct des téléspectateurs, émaillant de "no comment" mes réponses alambiquées, chaque fois qu'un fouineur essayait de me tirer les vers du nez à propos des drames de la dernière semaine. Samy, grandiose, a rappelé au micro que la musique est au delà de toutes les contingences, et on a dégainé nos instruments pour le démontrer aux fidèles, en interprétant tambour battant une version de la "La nuit des Shamanes" encore plus déjantée que d'habitude.

Le lendemain, après une journée plutôt morose passée dans nos piaules respectives à nous éviter mutuellement, on a eu droit a la surprise du chef. Les cheminots avaient bossé sans relâche depuis quinze jours à vérifier les traverses et à reboulonner les rails, la voie était prête. A l'heure du thé, Marcus gonflé à bloc a convoqué l'assemblée générale. Il voulait nous prévenir de la nouba grand format qu'IBC nous avait concoctée pour célébrer dignement l'incroyable succès du groupe. Je m'attendais à du classique, avec limousines et paillettes, mais ça a dépassé toutes mes espérances. Au crépuscule, on a vu deux feux grossir au loin sur la voie, les rails se sont mis à vibrer et le halètement d'une locomotive à vapeur est monté dans le silence de la forêt. Tout le monde était sur le quai, c'était magnifique de voir ce petit tortillard d'un autre temps avancer en tirant ses wagons décorés de fleurs et de guirlandes. WTC scintillait à l'avant en lettres lumineuses et les gens applaudissaient à tout rompre. La musique, en l'occurrence, la nôtre remixée de frais, jaillissait des haut-parleurs avec toute la puissance nécessaire à faire bouger la foule. Les hourras et les sifflets ont duré un bon moment après que le train s'est arrêté. Les cameramen et les photographes mitraillaient la scène et Hans Van de Putte, perché sur la nacelle de la Luma envoyait des baisers tous azimut, comme si c'était lui le roi de la fête. J'ai aperçu Kristin et Greta qui dansaient sur le toit d'une voiture, Hassan et Rama tapaient sur leurs tambours avec toute la fureur dont ils étaient capables. et Samy soufflait dans son instrument avec une telle force qu'il en avait les yeux injectés de sang. Deux machinistes ont déroulé le tapis rouge pour accueillir les invités, tous des VIP de la scène musicale, et je me suis soudain senti très fier d'en faire partie, au moins pour ce jour-là. Comme quoi, la vanité ne nous lâche jamais. J'ai reconnu au passage quelques gros poissons dont je tairai les noms pour éviter le procès, ils étaient tous là, sapés de cuir et de dentelles, de brocart, et de soie, apparemment ravis de participer au lancement du groupe d'inconnus que nous étions encore quelques semaines plus tôt. Le groupe venait d'être adoubé par la famille. Cette magie-là est imparable, elle vous fait tourner la boule plus sûrement que le champagne. A l'intérieur de la Gare, l'équipe des décorateurs avait réalisé des prodiges. On se serait vraiment cru dans une boîte à la mode, outre le mobilier signé Stark, les éclairages avaient été tamisées avec soin et de somptueux rideaux de velours bleu habillaient les fenêtres. Je me suis installé dans un coin tranquille pas trop loin du buffet et je me suis laissé aller à l'agréable euphorie que procurent les blinis chauds arrosés de vodka glacée entre deux canapés au caviar. C'était la réalité, je ne rêvais pas, et pourtant j'avais l'impression morbide qu'à tout moment, le songe doré allait s'interrompre et que j'allais me retrouver comme je l'étais la veille, misérable, menotté et en attente du mandat de dépôt. Bien entendu, les flics étaient partout, en uniforme et en civil. Il devait bien y avoir là deux cents individus en goguette dont certains pesaient leur poids en platine, et le service de sécurité privé d'IBC complétait le quadrillage. Les gars étaient sur les dents, à la moindre incartade, ils dégageraient le trublion. Le brouhaha cotonneux des conversations mêlé à la musique commençait à me faire dodeliner, le cuir du fauteuil était moelleux et j'aurais bien pioncé quelques minutes, mais j'avais un type dans le collimateur. Un brun ombrageux arrivé tard qui semblait à côté de la plaque. Barbu, le crâne ras, vêtu d'un chandail de laine douteux et d'un blue-jean qui ne l'était guère moins, il rôdait autour des filles, et visiblement en pinçait pour Yasmine. Elle trônait assise sur le magnifique piano à queue, un Steinway livré l'après-midi même, vêtue d'un sari brodé qui devait bien valoir le Smic. Le trouble-fête s'est lentement approché d'elle en la contournant de manière à la surprendre en arrivant dans son dos. Elle était occupée à papoter avec Rama qui arborait, ce soir-là, un superbe turban d'apparat, d'un bleu lumineux parfaitement assorti à celui des rideaux. Et à la séconde précise où je pensais assister à une banale scène de drague, le grand brun a ouvert un rasoir et entrepris de lacérer un pan du sari de mon amie. Comme elle n'avait pas l'air d'avoir remarqué le manège, j'ai couru vers elle, et Hassan qui tournait dans les parages a fait la même chose. Il a crié:"

Djamel arrête, fais pas le con! " et le pugilat a démarré. "Salope, gueulait l'autre en français, tu as couché avec le Juif, je vais te tuer ! " et la pauvre Yasmine emmêlée dans les lambeaux du tissu déchiré n'arrivait pas à s'éloigner assez du coupe-chou qui fendait l'air avec un sifflement mortel. Dieu merci, son grand frère a réussi à s'interposer avant que le sang ne coule, mais trop tard pour empêcher l'intervention des gros bras. Ils ont débarqué à cinq, plus vite que Rintintin sur les Indiens. Djamel a trinqué le premier, il s'est ramassé un bourre-pif à terrasser un buffle, avant de tomber raide au milieu des invités qui hurlaient comme des macaques en renversant leurs coupes de champagne sur leurs beaux costumes. Malheureusement pour la suite des événements, les barbares ne se sont pas arrêtées là. Hassan a voulu les empêcher d'achever son cousin à grands coups de pompes dans le ventre, mais il s'est retrouvé ceinturé par deux des vigiles qui l'ont traîné par les pieds jusqu'à la sortie, à la façon élégante d'une serpillière.

J'ai eu beau leur répéter qu'ils faisaient erreur, ils n'ont rien voulu comprendre. C'est alors que j'ai reconnu une silhouette un peu trop familière dans la foule joviale qui s'agglutinait pour jouir de l'esclandre. Hassan s'était ramassé un méchant coup de coude dans le plexus, il était plié en deux, assis par terre sur le quai, en train de cracher ses bronches en maudissant en arabe tous les "gaouris" de la terre. Je me suis accroupi à côté de lui et j'ai reluqué en contre-plongée les trognes des gens dans la cohue qui nous cernait, parmi celles-ci, un visage carré, au yeux très clairs encadré d'épaisses tresses blondes. Il me

scrutait. Je n'ai pas eu à cogiter deux plombes pour décider de la marche à suivre. J'ai baissé le nez, enfoncé ma capuche, avant d'aider le Boxeur sonné à se relever sous les dix caméras qui pompaient la scène. Il s'est brusquement arraché à mon étreinte en m'insultant et en disant que j'étais pareil que les autres, puis il à détalé vers la forêt en nous maudissant tous, nous les sales blancs, pour six générations, grand-mères à venir comprises. Sur le coup, je ne me suis pas inquiété outre mesure, j'avais pris l'habitude de ses crises. Sauf que là, tout avait été filmé en direct, ce qui fait une sacrée différence pour l'amour-propre.

J'ai couru derrière lui jusqu'à en perdre haleine, attentif seulement aux ornières du sentier. Au bout d'une heure, j'ai renoncé. Je n'aurais pas dû, cela aurait peut-être changé notre destinée, mais la vodka me chauffait les sangs et nous étions au coeur de l'été, j'étais trempé, la gorge sèche à force d'appeler dans la nuit. A l'instant même où je me décidais à rentrer bredouille, j'ai entrevu l'éclat blanc d'un plastron de smoking sous la lueur pâle de la lune. La largeur démesurée des épaules du géant, conjuguée à la vitesse de ses mouvements m'a tétanisé sur place. C'était Yann, sans conteste, il avait l'air passablement essoufflé lui aussi, et il n'était pas venu les mains vides. Il pointait une arbalète de chasse vers moi, la distance qui nous séparait ne devait pas excéder cinquante mètres. Je lui ai crié d'aller se faire mettre, il a froidement lâché son trait qui s'est planté en vibrant dans un bouleau, à peine à deux doigts de mon crâne. J'ai plongé d'instinct dans un buisson sans m'inquiéter des ronces qui m'arrachaient la peau, le sang coulait sur mes joues mais je ne sentais rien, la souffrance n'avait plus prise sur moi. Ce salaud devait être fan des "Chasses du Comte Orloff", il prenait son pied. Il m'a fallu ramper, j'ai fini par atterrir dans le lit d'un fossé asséché où je me suis étendu de tout mon long sous le couvert fragile des fougères. J'entendais l'autre qui soliloquait comme le psychotique qu'il était, il arpentait le sentier en marmonnant : "Sale pourriture de Gris, je t'aurais..." ça m'a scié net l'envie de respirer. Je n'osais pas imaginer le nombre d'heures qu'il me faudrait pour mourir ici si ce malade me transperçait les tripes. Sûrement assez pour regretter d'être né. Grâce à dieu, il a fini peu à peu par s'éloigner en soufflant sa colère, et j'ai sondé longtemps les bruits furtifs de la forêt avant d'oser bouger une patte. Je savais désormais ce qui me restait à faire. Récupérer le Tupperware. Je n'ai pas eu à chercher longtemps, on avait tourné en rond dans le bois et j'ai retrouvé le vieux chêne assez vite au milieu de la clairière. J'étais à découvert mais qui ne risque rien n'a rien, alors j'ai fait une petite prière et plutôt que de risquer mourir couché, je me suis avancé bien droit en offrant la plus belle cible possible. Il ne s'est rien passé, mais ces dix petits pas m'ont plus coûté que tout le reste. J'ai creusé, les passeports étaient là, bien au sec dans leur boîte en plastique. Après avoir planqué les précieux documents dans mon slip, je suis rentré directement à la Gare, la chemise en loques, en empruntant la voie ferrée, je n'avais plus le choix, c'était la valise ou le cercueil, tôt ou tard, Yann allait m'avoir. C'était d'une telle évidence que je n'ai pas été vraiment surpris de le voir réapparaître juché cette fois sur le chariot travelling devant la vieille locomotive. Ce dégénéré s'était changé, il avait revêtu l'une ces tenues camouflages en vogue chez les excités de la ratonnade et guettait les fourrés comme si une armée de clandestins allait en sortir. La musique tonitruante de la fête et l'éclat moiré des guirlandes donnaient à la scène un côté irréel, mais je savais ce qui allait se produire si par malheur il me coinçait, ce ne serait pas du reality-show, j'allais vraiment y passer et personne n'entendrait rien. J'ai tenté le tout pour le tout en grimpant sans bruit derrière lui sur la plate-forme, et au moment où il s'est retourné, je lui ai balancé de toutes mes forces une grosse bûche en travers des gencives. Ça ne l'a pas empêché d'appuyer sur la détente en crachant ses dents dans un flot de sang avant de me plonger dessus en grognant sa rage. On a roulés tous les deux enlacés, il m'étouffait entre ses bras de grizzly, j'ai senti avec terreur que le chariot commençait à dévaler la pente. Le trait d'arbalète m'avait déchiré l'épaule avec une précision de lame de rasoir, je suffoquais sous l'énorme masse du Celte et devant mes yeux grands ouverts un nuage noir menaçait de tout engloutir. Je me suis laissé aller, résigné à en finir au plus vite avec cette vallée de larmes, c'est alors qu'une main puissante m'a agrippé la cheville, m'arrachant miraculeusment du fond des ténèbres. J'ai valdingué sur le ballast sans comprendre, Yann arque bouté sur le chariot a voulu crier, mais il n'a pas eu le temps, j'ai vu qu'il basculait sur le pont de pierres en ruine et tout s'est arrêté. Dans la seconde qui a suivi, une voix familière m'a dit :" Casse-toi, tu as encore le temps, j'appelle les secours...." C'était mon pote Bobby la Timbale, aussi inattendu qu'égal à lui-même. Je n'ai pas cherché à savoir si Yann était mort ou vif, il y avait bien huit mètres de dénivelé et le chariot travelling pesait dans les deux tonnes. Booby m'a aidé à me relever, j'avais les bras en charpie, mais j'étais entier, mes quatre membres m'obéissaient. "A charge de revanche..." j'ai fait, bravache, en espérant que je n'aurais pas trop vite à le prouver. Bobby était comme à son habitude entre deux bières, il a souri dans sa barbe comme si tout cela n'était qu'une bonne blague, en me tendant son vieux blouson molletonné. Je l'aurais bien embrassé mais on s'est juste fait l'accolade et basta. C'est bien la dernière fois que je l'ai vu en chair et en os, le Gallois.

Ensuite, j'ai dévalé fissa le sentier jusqu'à la départementale et j'ai prié pour qu'une bagnole ait pitié de moi. Je devais avoir une drôle de touche avec tout ce sang sur mon visage. Il devait être aux environs de vingt deux heures, ma montre s'était brisée dans la bagarre mais j'en ai une qui tourne en permanence dans la cervelle, le matin je me réveille toujours avant la sonnerie du réveil, quel que soit le réglage. Il a tout de même fallu que je me tape une sacrée trotte jusqu'à l'entrée du péage. C'était la fièvre du samedi soir, les flics contrôlaient les sorties de boîtes. Je me suis faufilé en douce sous les rambardes pour contourner leur guet-apens grossier, et j'ai tranquillement continué à avancer sur la bande d'arrêt d'urgence en direction de Paris. En dépit de mon état repoussant, quelques minutes plus tard, j'ai eu la bonne fortune de tomber sur un gentil couple d'amoureux qui m'a fait la grâce d'une place arrière dans leur Twingo pourtant flambante neuve, sitôt que je leur ai annoncé que je venais de me faire agresser. Vu les globules en masse que je pissais, je ne suis pas sûr qu'ils ait pu rattraper les sièges.

Une heure après, j'y étais, place de la Bastille, en guenilles, complètement déglingué, mais toujours vivant. Ma blessure à l'épaule avait peu à peu cessé de saigner, j'avais réussi tant bien que mal à laver les égratignures de mon visage mais mis à part mes trois passeports et une poignée de petite monnaie, je n'avais rien sur moi, pas même mon téléphone portable. J'ai fini par dégotter une cabine de libre devant l'Opéra et j'ai glissé ma pièce dans la fente avec la sensation de jouer mon va-tout. Les cinq premières sonneries m'ont paru durer une éternité. A la sixième, Dolly a décroché. Je ne me suis pas présenté, j'ai juste murmuré, le souffle court : "C'est moi." Elle a répondu sans ironie : :"T'es où ?" Je lui ai dit : " Viens vite, je suis en bas..." sur le ton du gars tanné avec qui l'on ne discute pas. Si elle avait pu imaginer à quel point j'étais mal. Je venais de tout perdre, y compris mon propre nom. Le coeur battant, j'ai guetté l'ouverture de la porte cochère de l'immeuble où j'avais vécu si longtemps, Dolly est sortie sur le trottoir en cherchant de tout côtés où je pouvais bien me planquer. J'étais devant elle, évidemment, mais elle ne m'a pas reconnu sur-le-champ, j'avais tellement changé, j'étais chauve, blanc de blanc, et j'avais perdu douze kilos. Quand elle constaté mon état lamentable, elle a poussé des cris d'orfraie. Je l'ai calmée sans trop de peine en lui racontant que j'avais passé la nuit avec un grizzly, et sa blondeur paisible m'a éclaboussé les yeux de bonheur. J'ai résisté comme un malade à l'envie de lui cueillir la bouche. La bise en copain a semblé lui convenir. Hasard ou providence, elle était seule ce soir-là, son histrion d'amant était en tournée dans le midi, j'en ai profité pour lui demander, cette fois d'un ton plus humble, si je pouvais monter prendre une douche et me changer. Elle avait pieusement conservé quelques vieilles frusques à moi dans son placard. Elle a dit oui, viens, viens, viens, et c'est ainsi qu'à dix heures du matin, on s'est retrouvés tous les deux, main dans la main, dans l'Eurostar filant vers Londres.

Je lui ai tout expliqué en accéléré dans le train. Désormais, je m'appellerais Wilson, Jack Wilson, citoyen du Royaume Uni, comme c'était indiqué noir sur blanc sur mon passeport made in Bangkok. J'avais bien fait de prévoir un peu plus loin que le bout de mon nez. Curieusement, les affaires de valises et de douaniers ne l'ont pas passionnée, elle a surtout voulu savoir si j'avais couché avec la belle Jeera, comme si ça allait changer la face du monde. Bien sûr, j'ai nié, à quoi ça aurait servi de la faire pleurer, elle avait déjà versé assez de sanglots en voyant la cicatrice de quinze centimètres qui serpentait sur ma poitrine dépigmentée. Elle en avait conclu sans ambages qu'elle m'aimait encore, comme quoi, les femmes ont leur logique et nous la nôtre. Pour le passage à la douane, elle m'a soutenu à la façon dont on traite les grands blessés, j'avais le bras gauche en écharpe, deux gros sparadraps sur les joues et le préposé au contrôle a inauguré son tout récent dispositif américain de recueil de données biométriques sur ma pomme, ce qui a validé ma nouvelle identité aussi sûrement qu'un jugement de Cour Suprême. Dorénavant, mes empreintes d'iris renverraient à un certain Jack Wilson, skipper amateur évaporé en Papouasie et identifié lors de son passage à Douvres.

Elle avait maigri ma petite chatte des toits, et son visage de poupée Barbie avait pris quelques jolies rides au coin des yeux. Nous sommes demeurés silencieux à regarder le paysage de la campagne anglaise jusqu'à l'arrivée à Victoria Station. On se tenait fermement, comme deux naufragés en attente du sauvetage, je songeais aux multitudes de Chinois vengeurs qui allaient continuer de ratisser le monde pour me faire la peau, aux cadavres qui avaient jonché ma cavale, je me sentais coupable de tout, y compris de la mort probable de Yann, mais Dolly n'aurait pas compris. Toute amoureuse qu'elle était, elle aurait bien fini par me trouver immonde. Après quelques tâtonnements en taxi de nuit, on a fini par dénicher un hôtel hors de prix à Chelsea, et j'ai enfin passé une nuit sans cauchemarder, blotti contre les reins de ma blonde qui ronronnait de plaisir. Au matin, après un breakfast aux aurores, elle m'a demandé où on allait en repassant une couche de rose sur les coquillages délicats de ses orteils. J'ai répondu qu'on avait le temps et on n'a pas quitté le lit de la journée. Le bonheur avait encore une couleur.

Au soir tombant, j'ai allumé la télévision pour me faire une idée du marasme de la planète, je m'attendais au pire, comme d'habitude, et on a eu droit à de l'exceptionnel. Sur CNN, un ULM filmé en direct à partir d'un hélicoptère militaire semblait foncer tout droit sur un hangar vétuste entouré de hauts grillages électrifiés. Le drapeau palestinien flottait au vent, accroché à la queue de l'engin, et le commentaire haletant et dramatisé à outrance ressemblait à un scénario de science-fiction. Bombe sale, milliers de victimes, la police allait incessamment tirer, le pilote, visiblement dérangé refusait de se poser. J'ai reconnu les deux cheminées typiques d'une centrale nucléaire française, et la campagne familière qui défilait sous nos ailes. J'ai crié :"Non, déconne pas ! " comme si le gars pouvait m'entendre, et les deux mitrailleuses ont lâché leur giclée. Le fragile aéronef s'est désintégré comme un vulgaire bout de papier avant de s'écraser au sol en répandant ses fragments. embrasés Les stridulations du speaker sont montées d'un cran, je me suis dit qu'ils étaient en train de faire un carton à l'audimat, le mort allait leur rapporter gros. Une heure plus tard, quand le vautour des ondes a annoncé d'un ton claironnant l'identité du terroriste abattu, j'ai à peine été surpris. Il s'agissait, selon la Voix de son Maître, d'un jeune Marocain, devenu fou à la suite d'une altercation avec des vigiles. Je n'ai pas eu envie de parler d'Hassan sur l'oreiller, mais Dolly m'a fait remarquer que j'avais le corps glacé et les mains qui tremblaient. A l'intérieur, j'étais carrément congelé. Il l'avait fait, ce crétin, lui qui n'était chez lui nulle part avait réussi à se faire sauter pour un pays virtuel où il n'avait jamais mis les pieds. J'ai senti la banquise se craqueler et j'ai juste eu le temps de plonger le nez sur l'oreiller pour enrayer la fonte des neiges. C'est comme ça le destin, on pense toujours qu'on contrôle tout et se retrouve gros-Jean-commedevant à chialer sa misère.

Dans les vrais drames, les commentaires sont superflus. Dolly voulait tout savoir d'Hassan, pourquoi il avait fait ça, et comment on aurait pu l'éviter, mais dans la vraie vie il n'y a pas de touche rewind, le conditionnel passé n'a aucun sens, c'est ce que j'ai tenté de lui expliquer devant un fish and chips, avant de consulter les horaires pour Dublin. Compte tenu des évènements du jour, j'ai jugé qu'il était temps de déguerpir un peu plus loin encore. Il y avait un ferry tôt dans la matinée, la route. nous a semblé le moyen le plus sûr d'y parvenir et on a loué une voiture au nom de Dolly, ce qui n'a posé aucun problème, même si ça allait laisser quelques traces à cause de la carte de crédit. A midi, après une traversée mouvementée en mer d'Iroise, on y était, pas chez nous mais presque, et depuis, nous y sommes toujours.

*

Chap. 8

Il fait bon vivre à Dreamoleague, les nuages y semblent toujours retenus au large par une bulle invisible qui nous offre le bleu du ciel bien plus souvent qu'ailleurs. C'est un microclimat protégé par le Gulf Stream. John connaissait l'endroit, des amis à lui vivent en communauté à Bantry, une adorable petite station balnéaire située à quelques kilomètres de chez nous et où j'ai eu la bonne surprise de découvrir des palmiers et des tziganes heureux qui jouent du violon avec les Irlandais dans les pubs. Grâce à lui, on a pu louer une grande maison gaélique au toit d'ardoise et depuis six mois, je n'ai pas croisé un flic ou une clôture. Il n'y a pas de barbelés dans la lande, ici on circule librement sans craindre autre chose que les fées ou des elfes cachés dans les ruines des châteaux forts qui gardent la côte déchiquetée dont le vert tendre se découpe en dentelle sur le gris scintillant de la mer .Depuis mon rocking-chair, je peux voir les chevaux galoper, et parmi eux, mes amis cavaliers qui rentrent joyeusement au bercail. La bouilloire siffle sur le feu et un vieux Keith Jarret tourne sur la platine, comme à la belle époque. Dolly prépare le thé. Son joli ventre s'arrondit à vue d'oeil et je crois bien que je serai papa avant mes quarante ans fatidiques. D'après le docteur, la naissance est pour septembre. Tom a prévenu les parents et à moins que mon atrabilaire de père ne change d'avis, on sera tous réunis pour l'accueillir. Sauf Hassan, mais sa présence heureuse ne nous a pas quittés, tous les jours on parle de lui au repas, quand on répète sur la terrasse, au

petit déjeuner, et surtout à chaque fois qu'on cède à la tentation morbide de jeter un oeil aux actualités. Côtés finances, tout va pour le mieux, dans ce pays qui n'a pas de force nucléaire, les artistes sont exonérés d'impôt. Rama, astucieux, a réussi à récupérer légalement une bonne partie des royalties que nous devaient les Hollandais. Le groupe auto-dissout leur a tout de même rapporté le pactole, surtout après la catastrophe de l'ULM, les media du monde entier en ont parlé du fait qu'il n'y avait aucune protection sérieuse sur le hangar à uranium où le Boxeur avait tenté de se crasher. Il voulait punir l'humanité de son incorrigible bêtise. Bilan des courses, WTC est en passe de devenir un tel mythe, que nos CD pirates s'arrachent désormais à prix d'or de Washington à New Delhi.

Les débuts de l'exil n'ont pas été faciles. Après John, dont j'avais par bonheur conservé le numéro de portable en mémoire, les autres sont arrivés au compte-gouttes. Greta est parvenue à éviter de justesse l'extradition musclée vers la Hollande en passant clandestinement par l'Espagne, et en tant que marocaine, la malheureuse Yasmine a dû se taper, trois semaines d'interrogatoires au secret pour collusion avec une entreprise terroriste. Mais Rama a fait des pieds et des mains pour la sortir de là et pour finir, à part Samy qui a préféré assurer une tournée en Pologne avec de vieux copains jazzmen, on s'est tous retrouvés pour un boeuf explosif à Noël où on a fêté dignement l'événement. Cette nuit-là, Kristin a rencontré Dieu au cours d'un trip d'acide durant lequel elle a trop longtemps regardé les étoiles, depuis, elle va tous les dimanches à l'église et à présent, les commères du village nous trouvent un peu plus normaux.

Je sais que nous sommes ici en sursis, mais qui d'entre nous ne l'est pas ? Yann est vivant, je l'ai aperçu sur MTV, en chaise roulante avec sa grosse Fender en train de célébrer Belzébuth en compagnie de Paloma Oghuz. Il avait l'air un peu blême, le Viking, mais ça m'a quand même soulagé de le voir jouer. Je ne sais pas pourquoi mais je suis devenu hyper sensible à la souffrance des autres, surtout depuis la nouvelle de ma propre mort. La semaine dernière, la presse a annoncé le décès en Afrique de mon agent Bertrand Veinstein, assassiné, semble-t-il, en compagnie de son associé dans un attentat à la voiture piégée dans la région des Grands Lacs. Mon ancien patronyme a été cité, d'après les déclarations formelles des enquêteurs, le second corps carbonisé c'était moi, des documents officiels retrouvés à Goma l'attestaient. L'annonce m'a fait un drôle d'effet et j'ai recommencé à broyer du noir. Une heure plus tard, un SMS s'est affiché en clignotant sur le cellulaire de Greta. C'était signé Bouboule, et ça claironnait sur l'air pimpant de la Bamba : " Il n'y a qu'en étant personne qu'on peut vraiment devenir quelqu'un..." Dois-je le croire ? L'avenir le dira, en attendant, je continue de vivre au présent, toujours à flux tendu, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

CONTACT:

LES EDITIONS CLANDESTINES

Email: rushes@free.fr

"A FLUX TENDU": LES EDITIONS CLANDESTINES EXEMPLAIRE GRATUIT CIRCULATION RESTREINTE UTILISATION COMMERCIALE INTERDITE. Déposé SCAM 2006

Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite.